

30.000/2
Cat 130
T^e 384

LE
SIÈGE DE BILBAO

PAR
L'ARMÉE CARLISTE EN 1874

PAR
D. J. DE CAMPOS



PARIS
CHEZ L'AUTEUR ET DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES
—
1876

D. J. DE CAMPOS

LE SIÈGE

DE

BILBAO

PAR

MARCE CADIZTE

EN

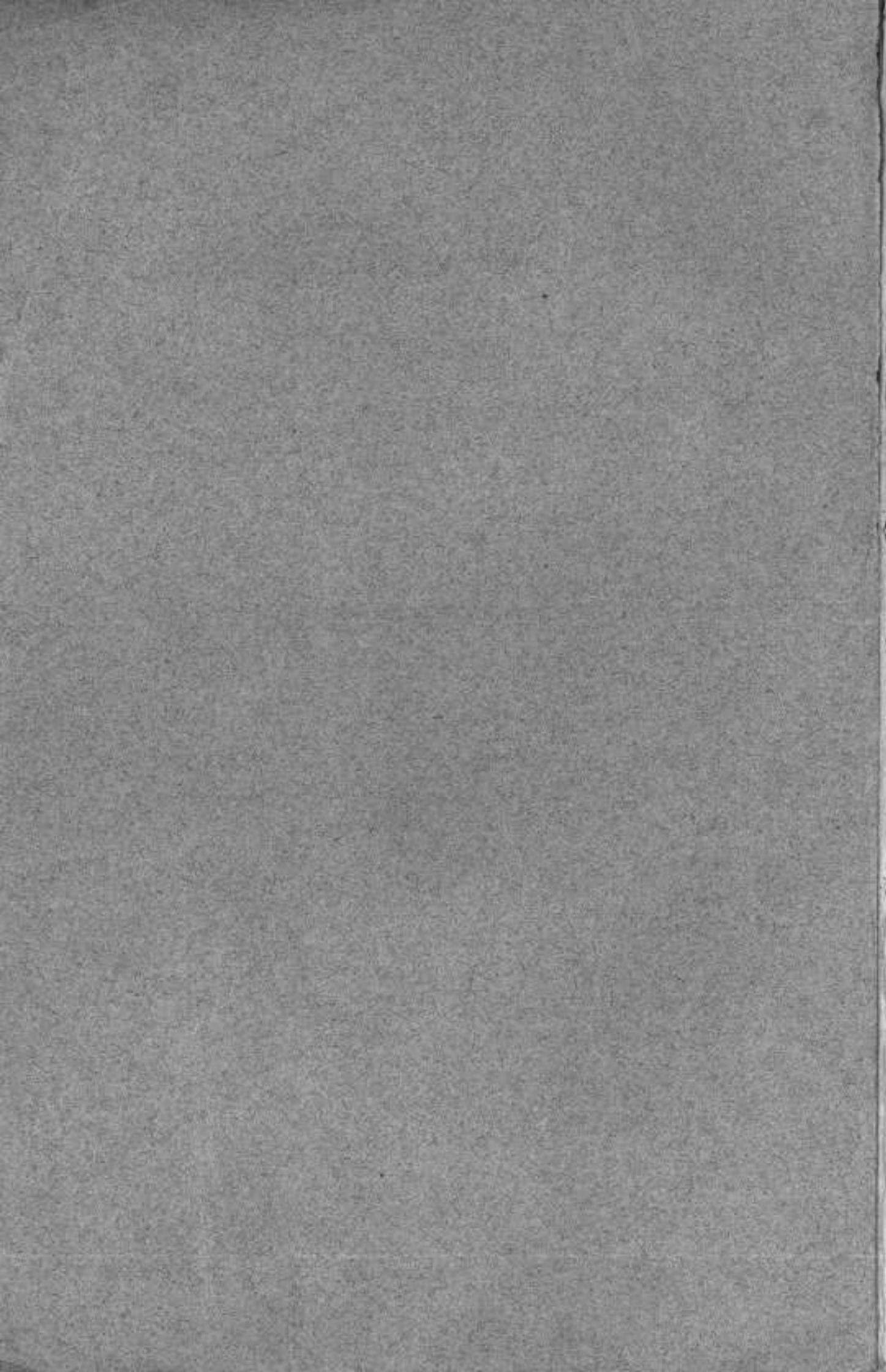
1874



1874

ATU

14235



M. 29371
R16773

ATU 14235

R. 436



LE
SIÈGE DE BILBAO

PAR

L'ARMÉE CARLISTE EN 1874

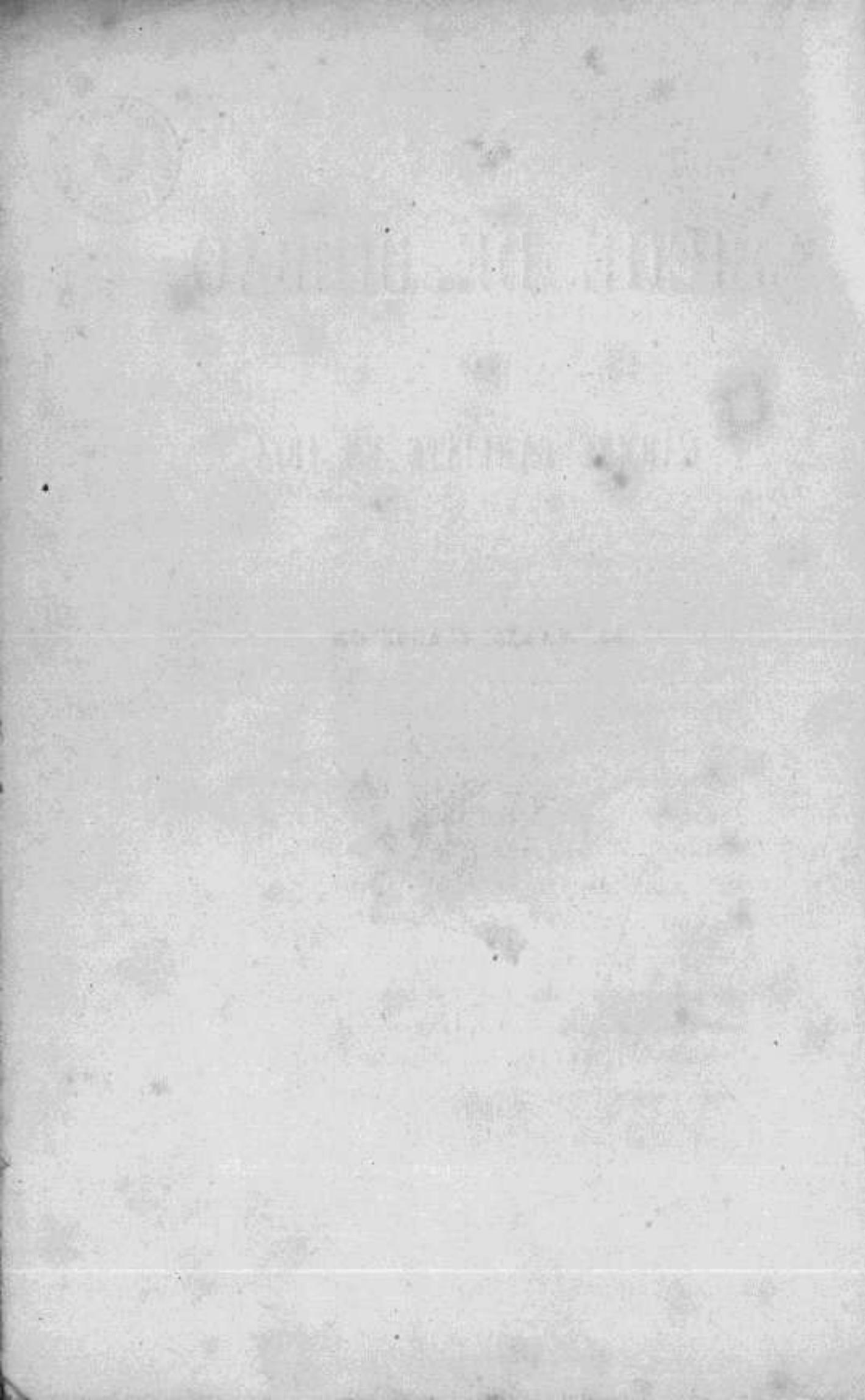
PAR

D. J. DE CAMPOS



PARIS
CHEZ L'AUTEUR ET DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES

—
1876



A DON CARLOS

DE BOURBON ET D'ESTE

ROI LÉGITIME D'ESPAGNE

Sire,

Pour que le monde entier connaisse la réalité sur l'héroïque siège de Bilbao, que Votre Majesté a si vaillamment fait pendant quatre mois, et comme on a toujours caché la vérité à l'Europe entière, qui a été indignement trompée, j'ai recueilli tous les documents et toutes les preuves qui m'ont été possible, et les réunissant, j'en ai fait un journal du tout auquel j'ai donné le titre de SIÈGE DE BILBAO.

Je me permets, Sire, de le dédier à Votre Majesté, avec une affectueuse vénération et respect.

Serai-je assez heureux, Sire, pour que mon modeste ouvrage plaise à Votre Majesté ; c'est ce que je désire,

*et c'est pour qu'il soit digne de la haute approbation
d'un si grand monarque que j'ai fait tout mon possible
pour rétablir la vérité sur ce mémorable siège.*

Que Dieu garde à Votre Majesté beaucoup d'années.

Sire,

le très-humble et très-fidèle sujet

de Votre Majesté,

JOSÉ DE CAMPOS,

Officier de cavalerie de vos armées royales.

Paris, le 17 avril 1876.

INTRODUCTION

Dans l'année 1872, quelques groupes d'hommes, mal habillés et plus mal armés, mais pleins d'ardeur et d'enthousiasme, se trouvaient, dans les montagnes de la Navarre, poursuivis par de nombreuses colonnes qui ne leur laissaient ni trêve, ni repos.

Ni le manque de moyens et de ressources, ni les rigueurs du temps, ni la faim, ni les privations, ni enfin tous ces obstacles qui arrêtent les troupes les plus braves et les plus aguerries, ne purent ralentir l'ardeur de ces hommes de fer.

Beaucoup d'entre eux rentraient en Espagne après de longues années d'une émigration passée au sein de la misère et de la souffrance; d'autres avaient pleuré longtemps en silence, et dans le secret de leur demeure, les malheurs de leur patrie humiliée. Ces hommes, ne consultant que leur propre courage, et sans s'arrêter aux dangers de leur entreprise, se lan-

cèrent dans la lutte, déployant dans les airs le glorieux drapeau sur lequel sont écrits ces trois mots sublimes : *Dieu, Patrie et Roi*.

Tout le monde connaissait la présence de ces petites bandes ; mais on les considérait comme une chose sans importance, et en vérité, que pouvaient faire quelques centaines d'hommes contre un gouvernement constitué avec des mille et mille défenseurs. Les chefs du gouvernement, aveugles et entêtés, ne voulurent point voir en cette petite étincelle, le commencement d'un incendie dont les flammes purifieraient ce peuple abattu, que si longtemps promena triomphalement dans les deux mondes le glorieux étendard de la Croix.

Au contraire, pour les hommes qui ont approfondi l'histoire et qui connaissent le cœur humain, quand ils virent la Navarre sortir de son lourd sommeil, ils comprirent que cette petite insurrection, quoique faible au début, serait un jour redoutable et en état de repousser une armée organisée, bien disciplinée et conduite par des généraux expérimentés, qui dans les guerres extérieures avaient acquis une grande réputation de bravoure et d'habileté.

Il est vrai que se mesurer avec l'étranger n'est pas la même chose que de combattre les fils de sa patrie, et peut-être ses propres frères.

En effet, dans cette guerre, on a pu voir un père ayant deux fils avec des idées politiques différentes ; l'un, se trouver dans l'armée républicaine, et l'autre, dans l'armée royaliste.

Les généraux ont fait peut-être tout leur possible pour épargner le sang de leurs frères, mais à mon avis, il est bien triste de se trouver dans de pareilles circonstances, et on éprouve une sorte d'horreur à faire la guerre dans ces conditions.

Cependant quand la réputation est en jeu, et quand on doit rendre compte de ses actions comme général en chef à son gouvernement, je comprends que tous ses reproches de la nature doivent être refoulés, et faire place à l'honneur et au devoir militaire ; devoirs qui sauvent une nation et surtout la réputation de celui qui les remplit.

Ici, rien de tout cela : on voit la sagesse humaine en défaut, des hommes incertains sur le parti qu'ils doivent prendre et servir ainsi les événements qui leur sont contraires ; la main de Dieu conduit les choses à son gré, aveuglant les uns et protégeant les autres en leur donnant la victoire. Dieu, certes, l'a voulu ainsi ! et l'on a pu voir ces petites bandes victorieuses devenir tour à tour régiments, colonnes, brigades, divisions, enfin, une armée bien disciplinée et commandée par d'habiles officiers ayant le Roi à leur tête.

Au cri d'alarme jeté par quelques hommes émus à la vue de l'Espagne abattue et foulée aux pieds d'un étranger, les cœurs royalistes s'ouvrirent à l'espoir, et au cri enthousiaste de vive Charles VII, se répandirent dans les âpres montagnes de la Catalogne et de la Navarre.

Le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava, provinces toujours loyales et fidèles à la sainte cause de la religion et du trône, répondirent à cet écho et, semblables à ces premières fleurs du printemps qui sortent de terre sous la douce influence d'une saison nouvelle, des bataillons surgirent! Ah! quelle activité parmi eux. A peine sortis du combat et harassés des marches si pénibles dans un pays de montagnes, on les voit, ces hommes, employer le temps du repos et des repas à faire des exercices, à manœuvrer en peloton, à s'exercer à la baïonnette, au tir, à la guerrilla, etc., rivalisant de zèle et d'instruction militaire.

L'Europe entière admirera toujours ce qu'ils firent en 1873 et 1874; et je vais passer rapidement sur ces glorieux événements pour vous les apprendre si vous êtes à les ignorer encore.

Les voilà avec une armée qui, par son instruction et son organisation, fait face, non pas à des petites colonnes, mais à une armée considérable et sur laquelle elle a remporté de nombreux avantages; à

une armée qui a des chefs et des officiers distingués par leurs connaissances militaires comme par leur bravoure ; à une armée qui a des généraux capables, pleins de talents, de sang-froid et de l'héroïsme reconnu en cent combats divers.

Les voilà ! et à leur tête est un roi bien digne de les conduire, vaillant et hardi dans les combats, généreux dans la victoire, chrétien, chevalier et toujours aimable.

Aux efforts et au courage de tous, ou plutôt à la visible protection que le ciel a donné à l'armée de Don Carlos sont dues les glorieuses victoires de Lacunza, Salinas, Echagüe, Miraballes, Manréal, Aranaz, Eraul, Azpeitia, Ollogayen, Mondragon, Villafranca, Udave, Dicastillo, Allo, Manèru, y Montejura. Les généraux républicains les plus renommés d'Espagne (c'est-à-dire de ce temps-ci et depuis la chute de la reine Isabelle) furent battus par l'armée royale et forcés de fuir honteusement devant les Carlistes.

Voici les noms de ceux qui se sont mis les premiers en campagne contre l'armée royale, et qui ont été obligés de ployer devant le drapeau de Dieu, de la Patrie et du Roi :

Primo de Rivera, Gonzalez, Pavia, Castàno-Nouvillas, Sanchez-Bregua, Santa-Pau, Catalan, Sal-

cedo, Costa, Navarro, Valcarcel, Villapadierna, Loma et Morioncs, dont la déroute honteuse de ce dernier scandalisa le monde entier.

L'année 1873 fût une année de luttcs et de sacrifices. L'Espagne entière a souffert de tous les côtés à la fois, et pour des motifs bien différents. A Madrid était un gouvernement dont les membres ne pouvaient s'entendre; à Carthagène, la commune était prête à se jeter sur Barcelone et sur l'Andalousie; et, dans le territoire Vasco-Navarrais, flottait l'étendard de la légitimité qui sut pénétrer dans la Catalogne, à Valence, à Murcia, à Alicante, dans les Castilles, la Galicie, l'Estremadure, les Asturies et jusque dans l'Aragon et l'Andalousie. Dans toutes ces provinces se livrèrent bien de sanglants combats quand retentit le cri de : Vive la Religion! vive Charles VII! et que se promena l'étendard de la légitimité du cap de Finistère au cap de Palos, et des Pyrénées au détroit de Gibraltar.

Quand l'histoire écrira dans ses pages les grands faits réalisés en l'année 1873, personne ne pourra s'empêcher de rendre un juste tribut d'admiration aux courageux soldats de Don Carlos, qui, méprisant leur vie et leur fortune, se jetèrent au combat pour délivrer leur chère patrie des mains qui l'opprimaient et la conduisaient à un précipice sans fond.

O Espagne ! Espagne ! souviens-toi que jadis le soleil se levait et se couchait sur ton sol, et tu l'as laissé échapper ! Dieu sait quand tu le reconquerras. Considérez, Espagnols, considérez votre patrie perdue, votre pays ruiné, cette Espagne si fière et si riche humiliée par ses propres enfants et qui est devenue un objet de railleries pour les autres nations qui autrefois la respectaient et la vénéraient.

N'avez-vous pas honte, Espagnols dégénérés ! voulez-vous abattre votre patrie chérie ? avez-vous oublié que le monde vous admirait jadis pour votre fidélité et votre patriotisme ? Qu'avez-vous fait de cette terre que vous a laissée saint Ferdinand et Isabelle la Catholique ? vous n'avez pu les garder ces terres si riches qui faisaient de vous la puissance la plus redoutable du monde, ou plutôt vous les avez perdues par vos révolutions indignes ; et pour peu que vous continuiez, vous perdrez le peu qui vous reste encore.

Qu'avez-vous gagné par quarante années de révolutions ? vous ne pouvez répondre ! non, vous ne le dites pas, car il vous reste encore quelque sentiment de honte ; mais moi je vais vous le dire : il vous reste le désespoir, le deuil, la misère et les abîmes, voilà ce qui vous reste et vous ne me contredirez pas ; vous le voyez, tout le monde

meurt de faim, le travail vous fait défaut : le commerce, l'industrie chôment, vous avez tout détruit, tout ruiné, indignement trompés par quelques ambitieux.

Qu'attendez-vous de ces hommes qui ont été de tous les partis et les ont trahis si lâchement ! Songez que demain peut-être ils vous traiteront de même. Et qui souffre ? Sont-ce eux ? Oh ! non ! c'est vous, vous qui mourez de faim, de misère, vous que l'on arrache de vos maisons, que l'on force à abandonner pères, mères, femmes et enfants et à les laisser privés de votre présence, nécessaire pour défendre ces hommes, les aider à manger ce que vous avez, et à ruiner le riche sol de cette chère Espagne.

Oh ! mes amis, je quitte ce sujet ; mon cœur en souffre trop ; ma main tremblante refuse d'aller plus loin, et mes yeux pleurent cette chère patrie si abîmée de vos propres mains. Je me bornerai aux seules opérations de guerre, ce qui est le véritable but de mon pauvre livre, m'en rapportant à vos consciences pour ce que vous avez à faire ; mais par pitié, ayez compassion de cette mère commune à nous tous ; je m'en rapporte aussi à ceux dont les connaissances sont plus étendues, et je leur laisse le droit de juger ce que ma pauvre tête ne me permet pas de continuer.

Oui, je passe aux opérations de la guerre ; mais auparavant je dois payer un dernier tribut d'hommages aux martyrs du devoir qui ont arrosé de leur sang le champ d'honneur pour défendre la seule cause qui puisse sauver la patrie et ses intérêts. Dieu les a accueillis dans son sein, et moi comme chrétien, je dois prier pour eux ; je le dois faire aussi pour ceux qui ont encore à combattre, et d'ici, de mon humble demeure, je leur envoie mes plus tendres souvenirs ; je les remercie mille fois du fond de mon cœur de leur loyauté, de leur patriotisme, de leur courage et de leur fidélité. La patrie leur en sera reconnaissante un jour, elle bénira ces dignes fils de la noble Espagne, qui ont préféré la mort sur les champs de bataille à une vie humiliante sous le joug de la révolution impie et misérable.

Au mois de mars 1872, l'armée royaliste comptait, dans les provinces du Nord, six divisions :

1° La division de Navarre, qui était forte de 14 bataillons de 900 à 1,000 hommes chacun, de 6 pièces d'artillerie de 8, et de 2,300 chevaux ;

2° La division de Guipuzcoa comptait 8 bataillons de 800 hommes, 4 escadron de cavalerie, 2 pièces de 8, 4 chefs de corps qui avaient sous leurs ordres 700 à 800 hommes ;

3° La division de Biscaye avait 12 bataillons de

600 à 700 hommes, 4 escadron de cavalerie et 4 pièces de 8 ;

4° La division d'Alava était formée de 6 bataillons de 700 à 800 hommes, et de 2 escadrons de cavalerie ;

5° La division de Castilla comprenait 5 bataillons de 600 hommes, et 1 bataillon d'Aragonais ;

6° La division de Navarrette ou de Santander, qui n'était pas complètement organisée, comptait pourtant déjà 3,500 hommes environ.

Les troupes royales employées au siège de Bilbao étaient réparties en 12 bataillons de la division de Biscaye :

7 bataillons de la division de Navarre.

5 id. de Guipuzcoa.

5 id. de Alava.

4 id. de Aragon.

4 id. de Castille.

Et toute la division de Navarrette.

L'artillerie comprenait : 8 pièces de montagnes, 14 mortiers, 8 canons de 24, 4 canons de 36, 4 canons de 46, répartis en 4 batteries.

Dix princes de la maison de Bourbon combattaient en Espagne, l'épée à la main, pour la sauver de l'anarchie générale, les voici :

1° S. M. le roi Don Carlos ;

2° S. A. R. l'Infant Don Alphonse (frère du roi) ;

- 3° S. A. l'Infant Don Enrique;
- 4° S. A. l'Infant Don Francisco (tous les deux fils de S. A. l'Infant Don Enrique);
- 5° S. A. l'Infant Don Alberto (fils de S. A. l'Infant Don Enrique, duc de Sévilla);
- 6° Le comte Gurowski (marié à S. A. l'Infante Isabelle);
- 7° S. A. R. le comte de Caserta;
- 8° S. A. R. le comte de Bari (frère du roi de Naples);
- 9° S. A. R. le duc de Parme;
- 10° S. A. R. le comte de Bardi (ces deux derniers, frères de S. M. la reine Dona Marguerite).

Quant aux généraux, officiers et soldats qui passèrent de l'armée du duc de la Torre (maréchal Serrano) à l'armée royale, le nombre en est si considérable, que, je dois renoncer à les nommer tous. Je citerai seulement les noms de quelques généraux qui ont offert leurs épées au roi Don Carlos VII, ce sont :

Mongrovejo, Havanera, Réal, y Reina.

Déjà s'étaient illustrés dans les camps royalistes, leurs camarades dont les noms suivent :

Alemany, Alvarez, Benavides, Berriz, Dorregaray, Fortun, Freixas, Lizarraga, Lozano, Mendiri, Maestré, Oliviera, Patero, Planas, Vinalez, Yaldi.

Enfin beaucoup des meilleurs généraux et officiers de l'ancienne armée de Dona Isabelle, offrirent leurs services à S. M. le roi Charles VII.

Suivons à présent la guerre et allons trouver l'armée royaliste en route pour Bilbao.

Comme je fais le siège de Bilbao seulement et non la guerre civile en Espagne, j'ai résolu, pour mettre mes lecteurs plus au courant des mouvements des deux armées, de donner les faits jour par jour, c'est-à-dire que je relaterai ce qui s'est passé dans chaque journée, à commencer par le 48 décembre 1873, époque où seulement le siège de Bilbao se détache des autres événements de la guerre civile en Espagne.

SIÈGE DE BILBAO

MOIS DE DÉCEMBRE 1873.

Le 18. Concentration des troupes républicaines à St-Sébastien. — Sortie de la garnison de Bilbao. — Combat d'Aya. — Les deux partis massent leurs troupes autour de Tolosa. — Don Carlos visite ses troupes à Cestona. — Le 20. Lettre de Don Carlos au général Ollo. — Le 21. Mouvement des deux armées. — Enthousiasme des bataillons carlistes. — Découragement des troupes républicaines. — Décret du général Lizarraga. — Le 23. Arrivée de l'escadre républicaine à Zarauz. — Pertes des deux armées. — Don offert à don Carlos. — Le télégraphe à Azpeitia. — Organisation de l'escorte de don Carlos. — Le 24. Don Carlos assiste à la messe de minuit à Azpeitia. — Le 25. L'armée républicaine repoussée par les carlistes près de Cestona. — Fuite de Moriones et l'effet qu'elle produisit à Madrid. — Don Carlos assiste à la grand'messe le jour de Noël. — Le 26. Combat d'Echauri. — Le 27. Nombre des troupes républicaines. — Le 28. Don Carlos à Azpeitia. — Marche du général Moriones. — Administration des postes dans le territoire royal. — Marches des troupes carlistes. — Le 30. Don Carlos à Sodupe. — Le général Lizarraga à Vergara. — Combat sur les hauteurs de Banderas et d'Archanda.

18 décembre 1873.

La colonne Loma-Moriones se concentra à St-Sébastien, laissant à Tolosa la même garnison qu'elle avait précédemment, avec des vivres en abondance.

La garnison de Bilbao étant sortie, pour ramasser tout ce qu'elle pouvait trouver de vivres dans les petits villages environnants, fut, contrairement à toute prévision, attaquée par un détachement de 200

carlistes : elle retourna sur ses pas, abandonnant quelques morts et blessés et s'enferma dans la ville. Quelques heures après, voulant tenter la même chose, mais du côté opposé, elle fut une seconde fois obligée de rentrer dans ses murs.

A Aya, petite ville située entre Tolosa et Zarauz, le capitaine royaliste qui commandait la garnison reçut l'ordre de sortir de la place avec ses troupes. Les volontaires républicains d'Oria en ayant eu connaissance par un espion, se mirent en route pour Aya, comptant faire un ample butin des vivres que les carlistes y possédaient. Par malheur pour eux, le capitaine royaliste ayant reçu en route un nouvel ordre de retourner sur ses pas, arriva à Aya lorsqu'ils étaient occupés à dévaliser les premières maisons. Charger l'ennemi fût pour les royalistes l'affaire d'un instant, et bientôt les républicains, mis en fuite, repassèrent la rivière à la nage, laissant un trompette prisonnier avec sa carabine Remington, bien approvisionné de cartouches.

Dix-neuf de ceux qui se jetèrent à l'eau ne purent être retrouvés.

Les deux partis massaient leurs troupes autour de Tolosa ; les républicains occupaient la ville et la route de Saint-Sébastien, les carlistes, le sud et les hauteurs. Leurs forces étaient à peu près égales, on les évaluait à 45,000 hommes de chaque côté.

Don Carlos visita les troupes qui se trouvaient à Cestona, et fût partout acclamé. Sa Majesté se montra très-satisfaite de l'organisation de son armée.

20 décembre.

Lettre écrite par Don Carlos au général Ollo :

Quartier général d'Azpeitia, 20 décembre 1873.

CHER OLLO,

Il y a un an aujourd'hui, qu'accompagné d'Argonz et de 26 autres braves comme vous, vous avez accompli mes ordres en traversant la frontière de France et en déployant en Espagne le drapeau national, sans armes et sans munitions, mais fort de votre bonne foi, de votre obéissance et de votre bravoure.

Je me souviens que vous avez trouvé dans la Navarre, Senosiain et Romero, les armes à la main, qui venaient, avec 35 autres braves, de remporter une victoire dans les champs de Ganuza.

Je veux que tu salues de ma part tous ces braves et que tu leur dises que je regarde cet anniversaire comme un des jours les plus glorieux de cette campagne. Réellement, quelle différence entre cette glorieuse date et aujourd'hui !

Nous pouvons dire que nous comptons autant de bataillons que vous étiez d'hommes à cette époque. Tout nous était contraire ; aujourd'hui tout nous est favorable.

Remercions Dieu de nous avoir tant favorisés.

Je vous remercie tous, sans exception, parce qu'avec votre courage, votre décision et vos souffrances, vous avez montré à tous le chemin du devoir et donné le glorieux exemple d'une aveugle obéissance et d'une abnégation sans limites.

L'histoire vous réserve la place distinguée que vous avez conquise, et vous serez toujours l'objet, la gratitude et l'affection de votre roi.

CARLOS.

21 décembre.

La colonne qui se trouvait à St-Sébastien se rendit successivement à Oria, Aya, Zarauz et Guetaria; les troupes carlistes firent contre elle le mouvement que nous allons décrire :

L'armée royale ayant réussi à enfermer la colonne républicaine, cette dernière se trouvait entre la mer et un demi-cercle de hauteurs occupées par les carlistes. Leur seul espoir de salut était de rejeter l'armée carliste sur St-Sébastien, par la côte, ou de s'embarquer sur quatre bateaux qui se trouvaient à Guetaria. Ces deux derniers moyens présentaient de grandes difficultés, car les carlistes avaient reçu des renforts considérables, et de plus avaient une forte réserve à Aizarna, où se trouvait le bataillon d'Egoibar (3^e de Guipuzcoa, que commandait le lieutenant-colonel don Enrique Chacon).

Don Carlos se trouvait, avec son état-major, à Azcoitia, non loin du théâtre des opérations que nous signalons.

A Vidana était une division carliste, qui, depuis le 16, opérait à la suite de la colonne républicaine; cette dernière ne savait quelle direction prendre pour ramener Moriones à son point de départ.

Il paraissait incroyable que l'armée carliste, formant une demi-circonférence de plus de six lieues, le général républicain ne pût trouver une issue sur une si grande étendue.

Tantôt Moriones ramassait ses troupes à Tolosa et marchait par la route de Bérastégui, mais il rencontrait les carlistes et retrogradait en voyant la difficulté du passage; tantôt il se dirigeait sur Oria, mais,

ô fatalité! là aussi se trouvaient les carlistes. Il revient, coupe le pont et va stationner sur la rive droite; il tente d'autres mouvements, il échoue également; les bataillons carlistes vont à sa rencontre et renversent tous ses plans: Alors, furieux, il retourne à Guetaria et là, ainsi que dans toutes les villes qu'il traverse en route, il coupe les ponts et incendie les maisons, n'épargnant point les paysans inoffensifs.

Les bataillons carlistes étaient pleins d'ardeur; leur organisation et leur discipline étaient incomparables; ils brûlaient de se mesurer avec les républicains, tant ils se croyaient sûrs de la victoire.

A Tolosa, la garnison républicaine était au contraire très-découragée et songeait à quitter la ville; déjà elle dirigeait sur St-Sébastien tous les blessés qui se trouvaient dans cette place, ainsi que les équipages, les meubles et autres objets d'un certain nombre de personnes qui, jusqu'à ce moment, étaient résolues à tenir bon.

La bataille était imminente, car, de quelque côté que se tournât Moriones, il se trouvait toujours en face de ses loyaux ennemis.

BANDO (DÉCRET)

Donné par le général Lizarraga.

Don Antonio Lizarraga y Esquiroz, maréchal de camp des armées royales, commandant général de la province de Guipuzcoa, etc.;

Considérant que tous les efforts que j'ai faits pour empêcher les désordres de l'armée républicaine ont été inutiles;

Considérant que les nombreuses réclamations que

j'ai faites au général Loma pour arrêter ses troupes, n'ont pas été entendues; que chaque jour les excès deviennent plus criants, et qu'il se commet des désordres et des cas de brigandage;

Considérant que la guerre que les républicains font est une guerre de destruction et d'extermination, indigne d'hommes civilisés;

Considérant qu'on doit tenir pour responsables de ces faits, les chefs et officiers de l'armée ennemie qui les laissent faire, et les républicains de la province qui les conseillent,

Décète ce qui suit:

Article 1^{er}. — Tout prisonnier, de quelque classe qu'il soit, qui sera convaincu d'avoir suivi les ordres et les conseils concernant les incendies, et d'y avoir pris part, sera passé par les armes comme incendiaire.

Article 2. — Seront séquestrés tous les biens et reutes des libéraux de la province, à l'effet de reconstruire les édifices démolis et d'indemniser des pertes de tout genre causées par les troupes ennemies.

Quartier général de Arano, 24 décembre 1873.

ANTONIO LIZARRAGA ET ESQUIROZ.

23 décembre.

Quinze bâtiments de guerre arrivèrent dans les eaux de Zarauz; ils avaient mission de secourir Moriones en cas de déroute et de le transporter avec ses troupes dans un endroit plus sûr, pour continuer ses opérations; quelques-uns de ces bâtiments repartirent le même jour, avec des troupes et des vivres sans qu'on sût quelle direction ils avaient prise.

Depuis le commencement de la guerre jusqu'à cette journée, l'armée républicaine avait perdu 2,000 hommes et l'armée royaliste 1,600.

Don Carlos reçut un don de quelques personnes légitimistes, consistant en 46 chevaux avec 46 uniformes pour des cavaliers.

Le télégraphe royaliste de Azpeitia à Vergara fut ouvert au public.

A Elizondo, l'escorte de Don Carlos s'était organisée. Un très-grand nombre de jeunes gens, des meilleures familles d'Espagne, s'étaient présentés pour la former, bien qu'ils fussent obligés de se procurer, à leurs frais, chevaux, uniformes et tout le nécessaire.

24 décembre.

Don Carlos assista à la messe de minuit. Au sortir du palais du duc de Granada, qui était sa résidence, depuis qu'il se trouvait dans la ville d'Azpeitia, le roi fut acclamé dans toutes les rues qu'il traversait pour aller à l'église : celle-ci était pleine de plusieurs milliers de fidèles qui suivirent le roi à son passage.

25 décembre.

L'armée républicaine s'avança jusqu'à Cestona, ville située entre Azpeitia et Guetaria, occupant les positions désignées à la division de Biscaye.

C'était le résultat des marches et contre-marches qu'elle avait faites les 46 et 47; mais les républicains restaient toujours cernés par les baïonnettes royalistes qui les refoulaient sur le Cantabrico.

De Aizarna, Alzanazabal et d'autres villes plus avancées, l'armée royaliste défilait l'armée républi-

caine avec ses innombrables bataillons cantonnés à Zarauz et Guetaria.

Au sortir du champ de bataille, à minuit, le général Moriones ramassa en silence tous ses soldats et prit la route de St-Sébastien, ne sachant que faire de sa nombreuse infanterie, cavalerie et artillerie. Ainsi l'on vit fuir l'immense armée de Darius devant celle d'Alexandre.

Pendant que Moriones prenait la fuite, le général Loma amenait des renforts à la forte garnison de Guetaria et mettait dans des bateaux les sacs et équipages que l'armée de Moriones avait laissés pour accélérer sa marche. Cinq grands bateaux à vapeur stationnaient dans les eaux de cette contrée.

Cette victoire de l'armée royaliste s'est produite sans coup férir. Le sang n'a pas été répandu ; aucun prisonnier n'a été fait : c'est là une victoire plus précieuse que si l'on avait semé de cadavres les champs et les montagnes, et ramassé le butin sur le terrain du combat.

Spectatrice de la fuite de Moriones, l'armée royaliste prit le chemin de Motrico, charmante route d'où l'on découvre la mer. Elle traversa la petite ville d'Eva, qui se trouve à moitié chemin de Zarauz à Motrico, et sans rencontrer d'obstacles ; elle fut reçue à Motrico, au son des cloches et avec le plus grand enthousiasme.

Moriones se voyant entouré de tous côtés par l'armée royaliste, embarqua ses troupes dans les cinq bâtiments que Loma lui avait amenés.

La nouvelle de cet insuccès produisit à Madrid une vive sensation, et l'on y vit tous les esprits tristes et découragés.

Don Carlos assista à la grand'messe du jour de Noël, accompagné de S. E. le général duc de la Roca, chef de la maison militaire du roi; de S. E. le général marquis de Valdespina; de S. E. le général Isidoro de Iparaguirri, secrétaire de campagne du roi, et des officiers et employés de Sa Majesté.

26 décembre.

Dans la matinée, 600 hommes sortirent de Pampelune; c'étaient des soldats d'infanterie, des gendarmes, des carabiniers et des hussards de Pavia; ils étaient conduits par un nommé José Mina, homme de grande connaissance du pays; celui-ci avait formé le projet de surprendre une partie de la colonne de Mendizabal qui se trouvait à Echauri.

Par suite de l'obscurité et du brouillard, les avant-postes que Mendizabal avait placés à Ororbía, sur le pont de Ibero et dans la montée de Loguin, ne purent distinguer l'ennemi que lorsqu'il arriva sur eux; non point intimidés, ils firent feu sur les républicains, les coups de fusil donnèrent l'éveil au commandant carliste qui, à l'instant même, donna l'ordre à une trompette de sonner le rappel. Il ramassa ses troupes et n'eût pas le temps de sortir de chez lui qu'il se vit en face de 47 ennemis et de 4 autres qui avaient réussi à gagner une maison joignant la sienne, l'infanterie républicaine fit irruption par le pont de Artazcoz, et la cavalerie, traversant la prairie d'Ediète, marcha de l'autre côté, pour couper la retraite aux royalistes, qui se voyant si bien enveloppés, s'enfermèrent à la hâte dans les maisons de la ville. Là, des balcons et des fenêtres, ils commen-

cèrent à faire feu ; l'ennemi y répondit avec courage, et s'avancant, il pénétra dans la maison de Mendizabal.

Tous les royalistes auraient été tués ou faits prisonniers, si la Providence et leur courage ne les eussent délivrés d'un malheur inévitable. Trois des principaux républicains ayant été tués, les autres, découragés, sortirent dans les rues. Les royalistes en firent autant ; alors se livra un combat très-acharné. Un moment la confusion fût grande, les républicains convaincus qu'une poignée d'hommes ne pouvaient braver plus longtemps un nombre supérieur, à deux reprises ils élevèrent le drapeau parlementaire, les invitant à se rendre ; mais les royalistes répondirent par le cri de : vive la Religion ! vive le Roi ! Le combat n'en devint que plus affreux. Tous avaient juré de mourir plutôt que de se rendre. Au moment de perdre leurs forces et de tomber morts de fatigue, une voix leur cria : courage ! mes amis ; courage ! deux minutes de plus et nous sommes sauvés : c'était le colonel Pérula qui arrivait avec sa cavalerie. Ce mot seul les sauva, car sitôt que les républicains entendirent ces paroles, ils se dispersèrent comme par miracle, se jetant par les fenêtres de derrière, ceux du moins qui étaient encore dans les maisons. L'ennemi prit la route de Pamplona, laissant au pouvoir des carlistes un prisonnier, et abandonnant morts sur le champ de bataille un capitaine d'infanterie et un caporal des husards de Pavia ; plus cinq blessés qu'ils ne purent emmener avec eux. Les carlistes préservés par les maisons, n'eurent que trois morts et deux blessés.

Toutes les troupes de Pamplona, et beaucoup d'ha-

bitants, sortirent de la ville avec une grande joie, croyant voir la colonne amener prisonniers Mendizabal et ses volontaires; mais la joie se tourna en rage, lorsqu'on la vit arriver avec des blessés et morte de fatigue; aussi maudissèrent-ils volontiers l'idée malencontreuse qui leur avait coûté si cher.

27 décembre.

La division Loma, forte d'environ 3,000 hommes, restait cantonnée en partie égale à Reuroria et à Orio.

L'armée de Moriones, qui s'était embarquée à Saint-Sébastien et au Passage, comptait 42,000 hommes avec 44 pièces d'artillerie et 4,000 bêtes de somme.

28 décembre.

Les troupes qui étaient parties d'Anona pour Azpeitia, rencontrèrent en route Don Carlos qui était sorti en voiture d'Azcoitia faire une promenade. Aussitôt Sa Majesté mit pied à terre, et toutes les divisions défilèrent devant elle, au cri de vive Charles VII! De retour à Azpeitia, le roi visita la fonderie de canons que dirigeait don José Maria Dorda, commandant d'artillerie. On y faisait des cartouches de tous les systèmes; mais surtout des mortiers, des obus et des canons de gros calibre. Le roi se montra partout très-satisfait. Le soir même, Sa Majesté envoya la grand'croix d'Isabelle la Catholique au général Lizarraga qui l'accompagnait, et des décorations au commandant Dorda, à don Ignacio Ibero et à d'autres membres du personnel de l'établissement.

Moriones marchait sur Laredo, avec l'intention de secourir Bilbao par la gauche, puisqu'il ne le pouvait par la droite ; il devait prendre le chemin de fer à Venta de Vanos, et de là se rendre à Miranda et à Logrono. Il désirait aussi beaucoup marcher sur Azpeitia, Eibar et Plasencia, mais cela ne lui fut pas possible.

Dans toutes les villes sous le pouvoir royal, l'administration des postes aux lettres établit ses bureaux, et les timbres-poste étaient de rigueur à l'effigie de Don Carlos.

Une colonne légitimiste passa dans les environs de Bilbao, par Burcéna, las Cruces et Baracaldo.

30 décembre.

Don Carlos arriva à Sodupe (Biscaye), où il prit provisoirement pour demeure la maison qu'habitaient les filles du général de brigade, don Castor Andechaga.

Pendant tout le temps que le roi fut dans cette ville, il reçut un millier de personnes qui étaient accourues pour le voir des villages environnants ; tous l'acclamaient en lui baisant les mains avec beaucoup de joie et de respect.

Sa Majesté remarqua le même jour, avec beaucoup de satisfaction, au moyen d'une longue-vue, de la hauteur nommée Las Naveras, les bonnes positions de ses troupes autour de Bilbao. Le roi vit de là sortir des bâtiments de guerre de Portugaleta, qui n'avaient pu le faire de longtemps, empêchés qu'ils étaient par le feu de l'armée royaliste.

Sa Majesté regarda aussi les rues et les places de la ville assiégée, voyant quelques groupes de soldats formés en divers endroits, distinguant même la couleur de leurs uniformes.

Le général Lizarraga sortit de Azpeitia avec son état-major, pour visiter les villes de Vergara et Onate, ainsi que les routes et villages voisins; il fut accueilli partout où il passa avec de grandes marques d'enthousiasme. On lui présenta à Vergara un riche drapeau brodé en or, fait par les sœurs de St-Vincent-de-Paul, pour en faire don à Don Carlos.

Le général Moriones, averti qu'une colonne légitimiste se trouvait aux environs de Bilbao, fit sortir 3,000 hommes pour s'emparer des hauteurs de Banderas et d'Archanda, défendues seulement par deux compagnies légitimistes. Ces derniers, après s'être battus comme des lions, furent forcés de l'abandonner aux républicains. Prévenus de ce qui s'était passé, les lieutenants-colonels, don Juan Sarasola et don Sébastien Garardo, accoururent avec les bataillons de Marquina et Munguia, et prirent à l'assaut les deux hauteurs de Banderas et d'Archanda. Après un combat acharné, les républicains, refoulés dans les maisons et dans un moulin à vent, de l'autre côté de la montagne, s'efforcèrent d'y installer une batterie; les légitimistes ne leur en laissèrent pas le temps, et retournant de nouveau à la charge, ils les contraignirent, avec leurs baïonnettes, à se disperser et à rentrer à Bilbao avec leur artillerie.

MOIS DE JANVIER 1874.

Le 1^{er}. Ordre pour la distribution des troupes carlistes. — Visite à Don Carlos. — Le colonel Navarette est nommé général de brigade. — Marche du général Llorente. — Le 2. Ce que fit le général Llorente à Briones. — Le 3. Embarquement et débarquement des troupes républicaines. — Le 4. Le général Llorente arrive à Ribaslocha. — Le général Loma débarque ses troupes. — Le général Lizarraga marche sur Bilbao. — Le 6. Le jour des loix. — Les bataillons carlistes de dona Blanca prêtent serment de fidélité au drapeau royal. — Service funèbre du lieutenant-colonel Uria. — Le 7. Formation de l'armée républicaine. — Désertions républicaines. — L'escadre républicaine quitte Portugalete. — Les carlistes cernent la ville. — Le 9. Le général Lizarraga en route pour Bilbao. — Portugalete occupée par les carlistes. — Le général Ollo à Somorrostro. — Les généraux Moriones et Loma abandonnent Laredo et Castro. — Décret du général Lizarraga. — Le 12. Le général Moriones à Miranda. — Situation critique des troupes républicaines à Luchana et à el Desierto. — Décret royal ordonnant la formation de l'intendance générale et militaire. — Le 13. Les courriers de Pamplona attaqués par les carlistes. — Fuite des bateaux qui se trouvaient dans les eaux de Bilbao. — Luchana se rend aux carlistes. — Expédition des carlistes. — Don Carlos visite le sanctuaire de la Vierge de la Encina. — Le 14. Arrivée du général Moriones à Miranda. — Avance de deux goëlettes jusqu'à l'entrée de Portugalete. — Précaution que prit le général Dorregaray. — Don Carlos arrive à Durango. — Bilbao est cerné de plus en plus. — Le 15. Explosion d'une fabrique de poudre appartenant aux carlistes. — Arrivée du général Loma et de ses troupes à St-Sébastien. — Le 17. Don Carlos est toujours à Durango. — Nominations. — Le 18. Ordonnance du général Velasco. — Le 19. Arrivée de la goëlette *Buenaventura* à Santander. — Situation critique de Bilbao et de Portugalete. — Autres désertions républicaines. — Incendie à Durango et dévouement de Don Carlos. — Le 20. Ordre royal. — Personnel des hôpitaux et ambulances carlistes. — Le 21. Combat près de Larin. — Dépêche du général Moriones tombée au pouvoir des carlistes. — Maladies des troupes républicaines. — Enterrement d'un capitaine républicain par les carlistes et éloges qu'il fit avant de mourir de M^{me} de Caldéron. —

Le 22. Trois nouveaux bataillons de Don Carlos se rendent aux opérations. — Portugalete et el Desierto au pouvoir de Don Carlos. — Description de Portugalete. — Une colonne carliste en expédition. — Ordre royal dissolvant la junte auxiliaire de la frontière. — Le 23. Ordre royal à l'occasion de la mort de la reine dona Maria Thérèse. — Dépêches officielles de la prise de Portugalete et de el Desierto. — Capitulation proposée par le commandant de la place. — Condition acceptée. — Reddition de el Desierto. — Matériel pris et nombre et noms des prisonniers. — Allocution que fit Don Carlos en l'honneur de son frère l'infant don Alphonse. — Le général Lizarraga visite le tombeau du maréchal Zumalacarrégui. — Arrivée des prisonniers à Zornoza. — Décret royal faisant de nouvelles nominations. — Le 24. Arrivée des prisonniers à Durango. — La fonderie d'Arteaga. — Menaces du général Moriones. — Arrivée d'une colonne républicaine à Lerin. — L'accueil que fit Don Carlos au lieutenant-colonel du bataillon républicain de Ségorbe. — Le 25. Autres nominations. — Le 26. Proclamation de Don Carlos. — Entrée du général Lizarraga à Azpeitia. — Ordres royaux. — Tentative faite par les carlistes. — Le 27. Désertions dans la garnison de Bilbao. — Communications coupées. — Sardinero occupé par les carlistes. — Armement des habitants de Bilbao. — L'escadre s'approche pour défendre Bilbao. — Conscription faite par les carlistes. — Le 28. Ordres royaux. — Décret royal. — Le 29. Arrivée des prisonniers à Estella. — Digne procédé des républicains. — Le 30. Les officiers prisonniers arrivent à Estella. — Conspiration des troupes républicaines à Lerin. — Situation de Bilbao. — Tentative faite par les généraux Moriones et Primo de Rivera. — Reconstruction d'un pont par l'armée carliste. — Départ d'Estella de trois bataillons carlistes. — Autres nominations. — Avancement des opérations carlistes. — Exécution d'un soldat carliste. — Ordre du jour du général Lizarraga. — Tentative faite par les troupes républicaines de Tolosa. — Encore des désertions républicaines. — Le 31. Circulaire royale sur la tenue. — Bases sur l'organisation de la division d'opération. — Autres nominations.

1^{er} janvier 1874.

Le maréchal Elio, par ordre du roi Don Carlos, régla la distribution des troupes royales de la manière suivante :

Sa Majesté le roi (que Dieu garde) désirant donner

une impulsion efficace, réclamée par les opérations de la guerre, et utiliser convenablement les forces de son armée victorieuse, et s'augmentant chaque jour, a daigné prendre l'arrêté suivant :

Une division d'opération se formera immédiatement avec les éléments nécessaires, pour se porter rapidement dans les endroits où sa présence sera demandée.

Cette division comprendra deux bataillons de chacune des quatre provinces de Navarre, Biscaye, Guipuzcoa et Alava, *pour que tous les corps qui obtiendront cette préférence soient changés par d'autres de la même division.*

Les dites provinces seront chargées, tous les deux mois, de subvenir aux frais résultant des dits bataillons. Ces huit bataillons, formant l'effectif de la division d'opérations, devront être répartis en deux brigades, commandées par des généraux de brigade ou colonels que Sa Majesté nommera.

Le commandement supérieur de cette division sera donné au commandant général des cinq provinces, le maréchal de camp, don Antonio Dorregaray, avec l'état-major suffisant.

Ce que, par l'ordre du roi, je communique à Votre Excellence afin qu'elle prenne les mesures nécessaires, de telle sorte que, sur un ordre de Sa Majesté, on puisse disposer des deux bataillons de la province de votre digne commandement, pour le jour et l'endroit que désignera Sa Majesté.

Que Dieu réserve à Votre Excellence de longues années.

Quartier royal de Sodupe, 1^{er} janvier 1874.

Le maréchal, chef de l'état-major général,

JOAQUIN ÉLIO

A S. E. le général commandant, général de.....

Don Carlos reçut une foule de personnes qui étaient venues le féliciter au sujet du renouvellement de l'année.

Sa Majesté nomma général de brigade le colonel don José Navarette y Serrano, pour de grands services rendus à Valence et à Santander, et lui donna le commandement général de cette dernière province. Le général de brigade, Llorente, étant entré dans la petite ville de Cinecero sans trouver aucune résistance, s'empara de 48 mulets qui venaient de passer la frontière, et destinées au gouvernement républicain. Il passa ensuite dans les environs de Logrono, sans que les troupes de cette ville en eussent eu avis.

2 janvier.

Le général de brigade, Llorente, entra sans opposition à Murillo de Rioleza, au sortir de Cinecero. Il prit aux républicains 44 mulets et 20 chevaux, et alla à Briones, où il se saisit de la personne du maire et lui fit faire sonner l'appel avec les trompettes des volontaires républicains. Ceux-ci se rassemblèrent, ne se défiant de rien ; il les fit désarmer et prisonniers au nombre de 410, les fit conduire à la Guardia, ville des provinces Basques, à 23 kilomètres de Victoria, et de 2,500 habitants.

3 janvier.

De retour d'une reconnaissance, le général Lizarraga, averti que trois bâtiments qui passaient avec des troupes, se dirigeaient sur St-Sébastien pour donner la main au général Loma, prit toutes les mesures nécessaires pour leur couper la route. Il fit venir, de Placencia, le bataillon del Carmen, 2^e de Gui-

puzcoa, que commandait le jeune lieutenant-colonel don José Ignacio de Sturbe. Tout était disposé pour tirer sur les bâtiments, quand on acquit la certitude, contrairement à ce que l'on supposait, qu'ils ne contenaient pas de troupes et qu'ils allaient, au contraire, chercher la colonne de Loma pour la joindre à celle de Moriones.

En effet, la colonne s'embarqua, ne laissant à St-Sébastien que sept compagnies d'infanterie, presque tous conscrits, les gardes nationaux, et à Tolosa sa garnison primitive.

Le général Loma, le même jour, débarquait avec sa division à Castro et à Laredo, où Moriones se rendit pour opérer sa jonction.

4 janvier.

Le général Llorente était entré à Rivasflecha et prenait une grande quantité d'armes et de munitions.

Le général Loma continuait à débarquer ses troupes pour secourir Moriones.

Le général Lizarraga se mit en route pour Bilbao, à la tête de la plus grande partie de ses troupes.

6 janvier.

Le jour des Rois, à dix heures du matin, S. E. le général duc de la Roca, accompagné du personnel civil et militaire de la maison du roi, complimenta Sa Majesté de la manière suivante :

« SIRE,

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté sa maison civile et militaire, selon l'ancienne habitude de

la monarchie traditionnelle. Je félicite Votre Majesté pour les brillantes victoires qu'elle a obtenues, espérant que l'année prochaine nous pourrons faire cette cérémonie dans le palais de ses aïeux. »

A ces paroles, Don Carlos daigna répondre :

« Je suis très-reconnaissant envers ceux qui m'entourent et qui partagent avec moi les souffrances et les périls de la présente campagne, et pour leur sincère félicitation. Je suis persuadé, qu'avec l'aide de Dieu et les efforts de tous, je récompenserai, l'année prochaine, à Madrid, tant d'abnégation et de loyauté, et que je rendrai à ma chère Espagne ce qu'elle avait autrefois ; c'est le constant désir de toute ma vie. »

Après cette réception, le roi, suivi de sa maison civile et militaire, des généraux et officiers appartenant au quartier royal, se rendit à l'église pour assister à la messe ; à son aller et à son retour il fut acclamé par des milliers de personnes stationnant sur son parcours.

A midi, Sa Majesté daigna recevoir la députation de Santander, précédée de son président, Don Fernando Fernandez de Velasco ; aussitôt après a suivi le clergé, le commandant d'armes et les autorités de Balmaseda qui manifestèrent à Don Carlos le vif désir de le voir sur le trône de saint Ferdinand et de rendre à l'Espagne son ancienne renommée, sa splendeur et sa chevalerie.

A midi et demi, le roi se retira dans ses appartements, accompagné des généraux de Valdespina, Lirio et Navarette, et d'un grand nombre d'officiers

de tous grades et de tous corps : le maréchal Élio adressa à Sa Majesté le discours suivant :

« SIRE,

« Selon l'usage mémorable observé par les rois d'Espagne, je viens féliciter Votre Majesté, dans ce jour solennel, et lui présenter MM. les généraux, chefs et officiers qui se trouvent dans cette ville. Je prie Votre Majesté de me permettre de lui rappeler qu'il y a un an aujourd'hui elle se trouvait sur le sol étranger, et que son drapeau s'est déployé dans la Catalogne et dans ses provinces. Quel changement s'est opéré ! En Navarre et dans les provinces Basques on comptait alors à peine 800 hommes, les armes à la main ; aujourd'hui, Sire, Votre Majesté se trouve entourée de nombreux et de courageux bataillons.

« Votre Majesté reçoit aujourd'hui les représentants des armées des Cantabria, de Castille, d'Aragon, de Valence de Catalogne, qui viennent la féliciter au nom de leurs frères d'armes.

« Le Dieu des armées nous a protégés, et c'est seulement par son aide que l'on peut obtenir d'aussi grands avantages. Le commencement de cette année, Sire, se présente très-favorable à la cause de Votre Majesté, qui est celle de l'Espagne catholique.

« Moriones se retire devant l'armée que votre Majesté conduit ; les troupes royales ont occupé Médina, et l'état de votre armée se trouve dans ce moment si formidable, qu'elle peut affronter toutes les forces ennemies.

« Sire, interprète fidèle des sentiments de tous les

braves qui ont donné tant de preuves de courage et qui ont tant souffert, je mets aux pieds de Votre Majesté, l'expression de nos félicitations, renouvelant notre promesse de faire tout ce qui est possible à des hommes, pour mettre Votre Majesté sur le trône de saint Ferdinand. J'espère que nous l'obtiendrons, car nous ne sommes pas indignes de la haute protection du Seigneur, qui décide du sort des rois et des nations. »

Don Carlos répondit les paroles suivantes :

« Je reçois, avec la plus grande satisfaction, les dignes généraux et officiers qui t'accompagnent.

« Véritablement, nous avons de grands motifs pour être très-reconnaissants envers le Seigneur ; et nous devons le remercier d'avoir couronné les efforts de ma vaillante armée.

« Le 6 janvier de l'année dernière, j'ai reçu en France une douzaine de mes fidèles serviteurs ; aujourd'hui, en Espagne, je reçois avec orgueil, les représentants de 49 bataillons, de plusieurs escadrons et d'une artillerie puissante.

« Interprète de tous, charge-toi de leur exprimer ma grande reconnaissance, et dis-leur que je n'oublie pas un seul instant tous leurs grands sacrifices, que je récompenserai en roi qui les partage avec eux et qui voit tout de ses propres yeux.

« Dis aussi à toutes les fidèles provinces, que leurs fils font leur honneur et leur gloire ; que ces sacrifices, avec la faveur de Dieu, verront bientôt une fin et qu'ils ne seront pas oubliés.

« J'espère aussi que si je monte sur le trône de

mes augustes aïeux, la nation espagnole obtiendra des lois justes et bienfaitrices, la paix dont elle a besoin et la prospérité qu'elle mérite. »

Le même jour des Rois, le bataillon de dona Blanca, 4^e de Navarre, prêtait serment de fidélité au drapeau royal. Dans les arcs de la place San Juan, qui font face à l'église, on dressa un autel pour célébrer la messe que le bataillon entendit. Le saint sacrifice achevé, commença la bénédiction, et le général Argonz, à cheval, avec son état-major, prononça à haute voix l'allocution d'usage, demandant au bataillon s'il garderait toujours fidélité au drapeau auquel il venait de prêter serment.

Le bataillon, avec un grand enthousiasme, défila devant le drapeau déployé, et chaque homme baisa la croix qui forme la hampe du drapeau, et l'épée du chef de bataillon, en signe de fidélité éternelle.

Étaient présents à cet acte solennel : les généraux Ceballos, Argonz, Iturmendi, Senosiain, Aldave Caracuel, beaucoup d'officiers et les autorités civiles. Tous prodiguèrent des vivats au bataillon qui a été un des meilleurs de Navarre, et un modèle de courage, d'instruction et de discipline.

A Azcoitia fut célébré le service funèbre du brave lieutenant-colonel don Isidro Uria, très-jeune officier et très-aimé par tous ses chefs et ses inférieurs, pour sa bravoure, sa fidélité et son amabilité. Le commandant général, avec son état-major, la garnison de la ville et les représentants de

tous les corps assistèrent à cette triste cérémonie.

Le lieutenant-colonel, don Isidro Uria, quitta tout, femme, enfants et fortune pour défendre la cause de la légitimité.

Dans l'hiver de 1873 il réunit un grand nombre de volontaires et se présenta avec eux au commandant général de Biscaye, don Antonio de Lizarraga.

Plus tard, voulant contraindre la garnison républicaine de Azcoitia à se rendre, il se vit attaqué par la colonne du général Loma ; il fut blessé d'une balle à l'épaule gauche dans le combat, et fait prisonnier. Mis en liberté, il se rendit en France hâter la guérison de sa blessure ; mais le désir de s'employer au service de la légitimité, lui fit bientôt repasser la frontière, quoique à peine rétabli. Son activité fut sans exemple ; il organisa successivement les 5^e et 6^e bataillons de Guipuzcoa ; puis le 8^e du nom de St-José et dont il prit le commandement. Ce dernier bataillon était parfaitement armé et équipé.

Officier infatigable, il sentit cependant le besoin du repos, et retourna à Azpeitia, son ancienne résidence, se croyant rétabli de sa blessure.

Le général Lizarraga, qui l'aimait beaucoup, l'appela près de Don Carlos, en Biscaye, pour prendre part aux opérations de Portugaleta et Bilbao. Le 29 décembre 1873 il rendit le dernier soupir des suites de sa blessure, se recommandant à Dieu et à la sainte Vierge, comme ayant été toujours bon catholique et bon légitimiste, ne témoignant d'autre regret que de ne pouvoir plus contribuer à mettre son roi bien-aimé sur le trône.

Voilà les héroïques actions de cet officier intelligent que l'armée de Charles VII pleurera toujours.

7 janvier.

L'armée républicaine s'était formée en quatre divisions, commandées par les généraux Catalan, Andia, Primo de Rivera et Moriones.

Au corps d'armée républicain qui se trouvait à Tafalla, 30 soldats désertèrent ; beaucoup d'entre eux passèrent aux légitimistes.

Le même jour, trois maréchaux de logis se présentèrent à Estalla.

Le canon de Portugaleta ne s'entendait plus. La goëlette *Consuelo* et les autres bâtiments qui mouillaient dans ses eaux, las d'attendre un secours instamment demandé et qui n'arrivait pas, désertèrent la place.

Les carlistes pressaient activement la ville ; leurs batteries n'étaient éloignées des fortifications que de 70 mètres et tiraient sans relâche ; aussi leurs grenades abattirent-elles la tour et quelques maisons.

9 janvier.

Le général Lizarraga se mit en route avec ses troupes pour Bilbao.

Les troupes royalistes occupèrent Portugaleta ; les républicains qui se tenaient enfermés dans l'église, demandèrent à capituler, ce que le commandant carliste refusa.

10 janvier.

Les troupes légitimistes occupèrent presque toute

la ville de Portugaleta; les républicains ne possédaient que l'église et quelques maisons dans lesquelles ils se défendirent énergiquement.

Le général Ollo, avec ses bataillons navarrais, était à Somorrostro, occupant de très-bonnes positions, et faisant activement de grands travaux de fortifications.

Moriones et Loma, avec leurs colonnes, abandonnèrent Laredo et Castro, et marchèrent vers l'intérieur.

BANDO (DÉCRET)

Donné par le général Lizarraga.

Don Antonio Lizarraga y Ezquiroz, maréchal de camp des armées royales, commandant général de Guipuzcoa, etc.

La ligne télégraphique établie dans la Province ayant été coupée plusieurs fois, pour empêcher de recommencer ce fait criminel, ou le punir s'il se renouvelle, j'ai décrété ce qui suit :

Article 1^{er}. — Tous ceux qui couperont les fils télégraphiques seront passés par les armes.

Article 2. — Les complices et ceux qui connaissent le fait et qui n'en feront pas la déclaration, seront punis selon les circonstances et ce que déterminera le conseil de guerre.

Azpeitia, 40 janvier 1874.

Le général, commandant général,
ANTONIO LIZARRAGA.

SOLDATS,

Je sais très-bien que vous avez été arrachés de force des bras de vos mères, par des hommes qui vous ont promis d'abolir à jamais la conscription ; je sais que vous vous battez pour une cause que vous n'aimez pas, ou plutôt je sais que vous ignorez pourquoi vous vous battez ; mais aussi avant de vaincre l'armée royaliste, vous verserez peu à peu tout votre sang.

Ma qualité de bon Espagnol, de bon chrétien et d'honnête homme me fait un devoir de penser à vous constamment ; et je souffre chaque fois qu'un Espagnol succombe dans ces conditions.

Afin d'arrêter l'effusion du sang et vous aider à ne pas continuer la guerre, j'ai résolu le suivant :

1° Il sera établi des dépôts de soldats, caporaux et sergents dans l'attente de leur congé définitif ;

2° Tout sergent, caporal ou soldat qui passera de notre côté, soit avec armes ou sans armes, sera transféré à l'un de ces dits dépôts, dans lequel il recevra sa ration et un réal (25 cent.) par jour, sans autre obligation que de se présenter à la liste de retraite que passera le commandant du dépôt ;

3° Celui qui pourra se procurer du travail pourra le faire, sans pour cela cesser de recevoir sa ration ordinaire, quoiqu'il puisse gagner le prix de sa nourriture ;

4° Quand Sa Majesté aura triomphé, et qu'il n'y aura plus d'obstacle à ce que les soldats retournent chez eux, on délivrera à tous un congé définitif, avec le pain et secours de route ; chacun touchera en outre sa part de la masse ;

5^o Si des soldats, caporaux et sergents désirent passer à l'étranger, il leur sera donné les secours de route qui leur seront nécessaires.

Considérez, soldats de l'armée républicaine, la récompense que vous accorde la république, et celle d'un général du roi catholique : choisissez.

Azpeitia, 40 janvier 1874.

Le général commandant général,
ANTONIO LIZARRAGA.

12 janvier.

Pendant que les armées royalistes attendaient dans leurs positions, l'armée républicaine, commandée par Moriones, était sortie de Laredo, dans la nuit, pour se rendre à Miranda.

Les troupes républicaines de Luchana et de el Desierto, à droite et à gauche de la rivière, se trouvaient privées de toute communication avec Bilbao et Portugaleta, et manquaient de vivres, sans avoir aucun espoir d'en obtenir.

Dans cette situation critique, ils étaient prêts à se rendre aux carlistes.

DÉCRET ROYAL

Donné par Don Carlos.

Considérant les grands efforts du peuple basque navarrais, en faveur de mon drapeau, et qu'il est de ma profonde gratitude de tout faire pour récompenser tant d'attachement et des sacrifices aussi héroïques, comme aussi de veiller constamment à tout ce qui intéresse moralement et matériellement les quatre provinces sœurs ;

Que toutes les mères, riches ou pauvres, donnent leurs fils et contribuent de la sorte aux dépenses de la guerre ;

Que, comme seigneur de Biscaye, d'Alava et de Guipuzcoa et roi de Navarre, je dois intervenir à la façon d'un père qui aime ses enfants, afin qu'aucun sacrifice ne soit stérile, qu'aucun effort ne soit perdu, et que la grande donation du riche comme celle du pauvre, ne soit point mal employée par ignorance ou par malice ;

Que, comme roi des Espagnes et sans toucher en rien à l'intégrité des fueros promis et jurés, je dois aussi surveiller le versement de la somme que les provinces du Nord avancent à toute la nation espagnole ;

Que, comme général en chef de cette armée, il est de mon devoir de connaître et de distribuer les ressources nécessaires aux besoins de la guerre, avec le plus d'ordre possible ainsi que les dépenses pour lesquelles je regarde comme nécessaire l'unité d'action et de commandement ;

Par cette considération, je décrète ce qui suit :

Article 1^{er}. — En vertu de ce décret royal, on établira une intendance militaire de l'armée royale du Nord.

Article 2. — Le personnel de l'intendance se composera d'un intendant de l'armée, qui sera de la classe des officiers généraux de mes troupes, d'un commissaire de guerre de 4^{me} classe, comme secrétaire et de quatre autres commissaires de 4^{me} classe, pour chacune des quatre provinces, avec le person-

nel d'officiers et auxiliaires nécessaires et sur la proposition de l'intendant.

Article 3. — L'intendance militaire de l'armée du Nord s'entendra avec les députations de Biscaye, Alava, Guipuzcoa et ma Junte royale de Navarre, pour la liquidation et la vérification à faire chaque mois, concernant ce que les quatre provinces sœurs avancent, soit en vivres et effets, soit en argent. L'intendance aura sous sa responsabilité que le versement des rations et des effets de guerre soit fait avec la plus grande exactitude.

Elle fera aussi l'acquisition de tous les effets militaires qui seront nécessaires, selon les ordres qui viendront de mon secrétariat de campagne ou de mon chef d'état-major général.

Donné à mon quartier royal de Balmaseda, le 12 janvier 1874. Après en avoir pris connaissance, vous le ferez savoir et le communiquerez à qui de droit.

Moi, le Roi :

A Don Joaquin Elio y Ezpeleta, mon chef d'état-major général

(Signé de main royale).

Le Secrétaire de campagne de Sa Majesté,
ISIDORO IPARRAGUIRE.

13 janvier.

Les bandes légitimistes de Logaretta et de Rosa attaquèrent la colonne qui escortait le courrier de Pampelune à Tafalla, l'obligeant à s'enfermer à Tiebas et de retourner de là à Pampelune, sans pouvoir faire parvenir les dépêches.

Les bateaux qui se trouvaient à Bilbao, furent for-

cés de se retirer; quelques-uns souffrirent beaucoup par suites des balles légitimistes.

Luchana se rendit aux carlistes; cette ville était défendue par une compagnie d'infanterie du régiment de Zaragoza, sous le commandement d'un capitaine, de deux lieutenants, et d'un sous-lieutenant; il faut y ajouter 25 carabiniers, commandés par un lieutenant.

Les prisonniers furent un capitaine, trois lieutenants, un sous-lieutenant, deux sergents-majors, cinq sergents, 48 caporaux et 400 soldats, qui furent sous l'escorte d'une compagnie du bataillon de Guernica, conduits à Muzquiz où devait se faire un échange de prisonniers. A leur arrivée, on leur donna à manger, puis ils furent menés jusqu'aux portes de Castro-Urdiales, par un détachement de cavalerie, et mis en liberté.

Les carlistes recueillirent à Luchana :

8,000 cartouches de réserve;

4,250 autres paquets que les soldats portaient sur eux (à raison de 10 par homme), toute la poudre, toutes les balles qu'ils trouvèrent;

425 fusils;

425 baïonnettes;

5 épées;

7 sabres.

La colonne légitimiste visita toute la côte, au sortir de Cestona; elle coucha à Zarauz, sans qu'il se passât rien d'important.

Don Carlos quitta Balmaséda (Encartaciones) en voiture, avec le duc de la Roca. Le roi n'était suivi que de quatre personnes de son service, également en voiture. Près d'Arciniega, Sa Majesté passa

devant le sanctuaire de la Vierge de la Encina. Ce sanctuaire, qui remonte au temps de Charles-Quint, est célèbre par des miracles sans nombre. Le Roi mit pied à terre, fit sa prière avec une grande dévotion et un profond respect, puis continua sa route jusqu'à Llodio (Alava). Sa Majesté arriva à 6 heures du soir. Les habitants étaient dans l'allégresse. Pendant le dîner, 50 musiciens exécutèrent divers morceaux, devant la demeure où se trouvait le roi.

14 janvier.

Le général Moriones arriva à Miranda, venant de Laredo. Officiers et soldats murmuraient de la conduite de ce général, qui leur faisait faire des marches et contre-marches sans résultat. Ils étaient exténués de fatigue ; leurs chaussures étaient en mauvais état. Beaucoup d'entre eux s'étaient laissés tomber sur la route, sans pouvoir continuer la marche, où sans vouloir suivre la colonne.

Deux goëlettes s'avancèrent jusqu'à l'entrée de Portugaleta, dirigeant le feu de leurs canons sur les Alturas et sur la hauteur de St-Roque, qui étaient au pouvoir des carlistes ; mais elles n'occasionnèrent aucune perte.

Pour empêcher l'entrée de la rivière aux bâtiments de guerre républicains, le général Dorregaray donna l'ordre de descendre les pièces d'artillerie qui se trouvaient en face de El Desierto, à las Arénas.

De Llodio, Don Carlos, se rendit à Durango, et y arriva à 5 heures du soir, au son des cloches et des vivats des habitants enthousiastes.

Le chef d'état-major, don Carlos Costa, se mit en



route avec les bataillons de Aratia et del Cid, pour occuper les positions que le général en chef lui avait indiquées, et fermer rigoureusement les avenues de Bilbao.

1 janvier.

La fabrique de poudre que les légitimistes avaient à Vera fit explosion. Deux jours avant, heureusement, on avait envoyé à Estella, la majeure partie des poudres et des projectiles, il y restait seulement 430 grenades et une petite quantité de poudre.

Une femme et un enfant furent tués sur le coup ; un officier et six ouvriers furent blessés.

Le général Loma fit débarquer à St-Sébastien sa colonne, augmentée de nouvelles recrues.

17 janvier.

Don Carlos était toujours à Durango, recevant toutes les personnes qui désiraient le voir et lui parler.

Par ordre royal, furent nommés colonels : les lieutenants-colonels don José Terron, de l'état-major, et don Henrique Chacon, comme récompense des importants services qu'ils avaient rendus à la cause légitimiste.

18 janvier.

ORDONNANCE FAITE PAR LE GÉNÉRAL DE VELASCO.

Don Géraldo Martinez de Velasco, maréchal de camp des armées royales, commandant général de cette M. N. Y. M. L. Seigneurie de Biscaye ;

En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par S. M. le Roi notre seigneur (que Dieu garde), et pour

que le blocus de la place rebelle de Bilbao soit observé avec la plus grande rigueur,

J'ordonne et commande :

Article 1^{er}. — L'entrée et la sortie de Bilbao, ainsi que de la zone comprise entre nos avant-postes les plus rapprochés de la dite place sont rigoureusement défendues à toute personne, sans distinction de sexe, d'âge, et sous aucun prétexte.

Article 2. — Ceux qui manqueront à ce qui est disposé dans l'article précédent, seront jugés par un conseil de guerre, et punis des peines les plus sévères, sans aucune considération.

Article 3. — Les commandants et officiers des forces du blocus, veilleront à ce que cet ordre soit observé avec la plus rigoureuse exactitude dans tous les postes placés sous leur commandement; si quelques-uns d'entre eux manquent à l'observation de la dite ordonnance, de quelque manière que ce soit, ils seront sévèrement punis.

Article 4. — Le présent décret sera publié dans toutes les villes de la Seigneurie, avec les formalités ordinaires, et ses dispositions seront obligatoires dans les 24 heures de sa publication.

Azua, 18 janvier 1874.

GÉRALDO MARTINEZ DE VELASCO.

19 janvier.

Le goëlette *Buenaventura* arriva à Santander, venant de Portugaleta, où elle était restée quatre mois. Elle était en fort mauvais état, et se trouvait criblée d'ouvertures causées par les boulets des canons roya-

listes, et avait eu deux morts et dix-sept blessés dans son équipage.

La situation de Bilbao était des plus critiques, et celle de Portugaleta plus encore, par suite du grand abandon où se trouvaient ces deux villes.

On vit venir à Estella, sortant de Pamplona, pour offrir leurs services à Don Carlos, un capitaine et dix-sept soldats du régiment de Malaga. Ils disaient qu'il y avait un grand nombre des leurs animés des mêmes intentions; mais qu'ils s'en trouvaient empêchés de les réaliser par la grande vigilance qui était exercée.

Dans une grande propriété des environs de Durango, le feu se déclara avec des proportions considérables, au moment même où Don Carlos se trouvait à dîner. Sa Majesté, avertie aussitôt, se rendit sur les lieux du sinistre, accompagnée des officiers de sa maison, aidant de tout son pouvoir à éteindre le feu, sans vouloir se retirer que tout danger ne fût passé. Le feu éteint, le roi retourna continuer son repas, au milieu des vivats et des acclamations de toute la ville de Durango qui avait suivi Sa Majesté jusqu'à son entrée au palais.

20 janvier.

ORDRE ROYAL.

Le Roi notre seigneur (que Dieu garde), sachant avec quelle facilité des personnes pénètrent à travers nos lignes et traversent la frontière française, sans but connu et sans que personne ne s'occupe de s'informer d'où elles viennent, et ne s'oppose à leur circulation, dans l'état de guerre où se trouvent ces

provinces, Sa Majesté croit prudent d'empêcher l'ennemi de s'informer facilement des positions des troupes et des opérations militaires.

Lorsque ces provinces se trouvaient dans la pureté del Fuero, il y avait une police sous les ordres des députations, anéantie plus tard par le caractère envahisseur des gouvernements libéraux. Le gouverneur de ces provinces l'avait rétablie avec les mêmes principes établis dans toute l'Espagne. El Fuero a été restauré par Sa Majesté dans toute sa pureté, les soi-disants gouverneurs civils n'existent plus dans le territoire, et cette corporation est légalement et moralement responsable de la sécurité des personnes et des maisons, aujourd'hui surtout que les mouvements des troupes restent inconnus à l'ennemi. Sa Majesté, en foi de cette raison, m'a ordonné de prévenir Votre Excellence en son nom royal, afin qu'elle crée et organise un corps spécial de police d'ordre public qui prenne avec activité et énergie les opérations qui leur sont confiées.

Ce que, par ordre royal, je communique à Votre Excellence pour sa connaissance et son entier accomplissement.

Royal de Durango, 20 janvier 1874.

Le Secrétaire de campagne de Sa Majesté,
ISIDORO DE IPARRAGUIRRY.

Personnel des hôpitaux et ambulances légitimistes de la Navarre :

Don Nazario Ceordia y Sola, sous-inspecteur de 2^e classe, chef du corps ;

Don José Aguinaga, é Isla, inspecteur des hôpitaux ;

Don Miguel Martinez de la Pena, sous-inspecteur de 2^e classe, chef de pharmacie;

Don Antonio Arrigurría y Villan, médecin-major;

Don Francisco de Paula, Mata y Crespo, id.;

Don Vicente Villaverde y Prieto, id.;

Don Inocencio Ferrada y Garcia, 4^{er} adjudant médecin;

Don Nicolas Abadia y Cortina, id.;

Don Claudio Ragueta y Gastesi, id.;

Don Francisco Jurico y Moreno, id.;

Don Eduardo Marin y Casals, id.;

Don Fidel Garcia, 2^e adjudant médecin;

Don Manuel Terceno y Antonio, id.;

Don José Sanz y Sevilla, id.;

Don Pablo Ruiz y Marin, id.;

Don Manuel de Cala, id.;

Don Laureano Arraiza, id.;

Don Manuel Casal, id.;

Don Juan Palmés Larrosa, id.;

Don Miguel Moreno y Orejon, id.;

Don Marcos Sola, 4^{er} adjudant, pharmacien;

Don Angel Albacetez Bueno, 2^e adjudant, pharmacien;

Don Joaquin Bellon y Serrano, id.;

Don Narciso Muruzabal, id.

Il y avait encore une brigade de santé, composée de plus de 400 individus, presque tous étudiants en médecine et en pharmacie, et un corps de brancardiers, affecté au transport des blessés, appelés *Camilleros*.

21 janvier.

Dans la matinée, quelques volontaires envoyés par le chef royaliste, Don Pablo Portillo, dans les environs de Lerin, se rencontrèrent avec l'ennemi. Celui-ci commença à tirer, et au bruit des décharges, la cavalerie républicaine, en garnison à Lerin, sortit pour prêter main-forte à leurs camarades. Les légitimistes, impuissants devant un ennemi de beaucoup supérieur à eux par le nombre, commencèrent à battre en retraite lorsque le chef Portillo, averti de ce qui se passait, accourut avec le reste de sa bande, et mit en moins de 40 minutes l'ennemi en fuite, le contraignant de rentrer à Lerin. Les républicains laissèrent sur le terrain un mort, deux blessés et six prisonniers avec leurs armes et leurs chevaux; ces derniers furent conduits à Estella. Les carlistes n'eurent que deux morts et trois blessés.

Un avis important tomba au pouvoir des carlistes, dans lequel le général Moriones faisait savoir à l'autorité militaire de Bilbao, qu'il lui était impossible de venir en aide à cette ville, vu qu'il était lui-même entouré et poursuivi journellement par l'ennemi : Il ajoutait que, se trouvant sans vivres et sans ressources, il se voyait forcé de se retirer, de crainte d'une insurrection de la part des troupes qui avaient déjà fait preuve d'insubordination.

Dans les marches et contre-marches que fit la colonne républicaine de Santona à Guipuzcoa et de Guipuzcoa à Santona, et de là à Valavieta, elle perdit beaucoup de monde. Il n'était presque point de ville sur son passage où elle ne laissa des blessés : il y en avait 48 à Santisteban, et 200, tant en Castro-Urdiales

qu'à Laredo, la plupart atteints de la petite vérole.

A l'hôpital d'Irache, mournt un capitaine de cavalerie de l'armée républicaine, qui fut blessé dans les combats de Luquin et de Barbarin. Il fut conduit à sa dernière demeure par les carlistes, avec tous les honneurs dûs à son grade. Tous les officiers assistèrent au convoi, et c'est digne de leur part, de faire voir qu'on n'est ennemi que sur le champ de bataille.

Cet officier, durant sa maladie, n'avait cessé de faire les plus grands éloges des carlistes, ses ennemis, et de la manière dont il était traité par eux. Plus d'une fois, on lui vit verser des larmes d'attendrissement en parlant de M^{me} veuve de Calderon, qui était la Providence des blessés et des malades. Cette dame, non-seulement sacrifia la plus grande partie de sa fortune, mais elle soignait tous les malades avec le zèle d'une sainte. On la voyait toujours à côté du lit de celui qui souffrait, les larmes aux yeux et le cœur brisé de douleur; elle leur donnait des consolations et du courage. Officiers et soldats, carlistes ou républicains, n'étaient pour elle que des frères qu'elle devait consoler et sauver s'ils souffraient et les aider à mourir en chrétien. Elle jugeait bien, et plaise à Dieu que tous agissent de la sorte, car la véritable charité ne doit faire distinction de classes et d'opinions.

22 janvier,

Trois bataillons castillans, montés sur un pied de guerre excellent, sortirent d'Orduna, où ils furent formés, pour prendre part aux opérations carlistes.

Portugalete tomba au pouvoir des carlistes à huit heures du matin, après un siège de 49 jours.

A quatre heures du soir de la même journée, el Désierto, village avoisinant, se rendit de même.

Portugalete est une ville de la province de Biscaye, à 44 kilomètres de Bilbao, dont elle est le port sur l'Atlantique. Sa population est de 4,050 habitants. Elle fut vainement assiégée par Don Carlos V, en 1834.

Une colonne de troupes légitimistes, sous la conduite du commandant général avec son état-major, envoyée en expédition, passa par les villes de Escorrienza, Archavaleta et Mondragon, où elle fut reçue au son des cloches, les balcons pavoisés, et avec un grand enthousiasme.

ORDRE ROYAL.

EXCELLENCE,

L'intendance générale militaire de l'armée royale du Nord ayant été créée par décret de Sa Majesté, en date du 12 courant, toutes les communications qui ont été à la charge de la junte royale auxiliaire de la frontière devant passer à ladite intendance, Sa Majesté me commande de dire à Votre Excellence que ladite junte est dissoute aujourd'hui même. Sa Majesté, satisfaite de l'intelligence que les membres de ladite junte ont montré dans l'accomplissement de leurs fonctions, se réserve de récompenser largement leurs services.

Sa Majesté m'ordonne aussi de prévenir Votre Excellence que tous les documents et effets qui sont entre les mains de la junte, et qui appartiennent au gouvernement royal, doivent être mis à la disposition de l'intendant général militaire que Sa Majesté nommera.

Ce que par ordre royal je transmets à Votre Excellence, pour sa connaissance et l'entière exécution.

Que Dieu garde Votre Excellence durant de longues années.

Durango, 22 janvier 1874.

Le Secrétaire de campagne de Sa Majesté,

ISIDORO DE IPARRAGUIRRE.

A S. E. M. le Président de la junta royale auxiliaire de la frontière.

23 janvier.

Don Carlos envoie au maréchal chef d'état-major général de l'armée et au chef de la maison de S. M. la Reine l'ordre suivant, à l'occasion de la mort de sa grand'mère :

EXCELLENCE,

S. M. la Reine douairière, dona Maria Térésa de Braganza vient de mourir, le 17 du courant.

S. M. le roi, mon auguste maître, frappé de ce grand malheur et pénétré de la plus profonde douleur de la perte de sa vertueuse grand'mère, qui a partagé tant de fois les fatigues et les périls avec son auguste époux, le roi Don Carlos V, et de sa vaillante armée, dans la guerre de Sept Ans, voulant donner une preuve de son amour respectueux à la mémoire de celle qui a toujours été bonne épouse et bonne mère, et qui en soutenant les droits des descendants de son royal époux, a tout sacrifié pour le triomphe de la justice et du droit, vient de régler le deuil, qui sera pour la cour : de six mois rigoureusement et de trois mois de demi-deuil, et d'un mois pour l'armée.

Ce que par ordre de Sa Majesté je communique à Votre Excellence.

Que Dieu conserve à Votre Excellence beaucoup d'années.

Quartier royal de Durango, 23 janvier 1874.

Le Général chef du palais de S. M. le Roi,

DUC DE LA ROCA.

A S. E. M. le Maréchal, chef de l'état-major général de l'armée.

A S. E. le marquis de la Romana, chef de la maison de S. M. la Reine.

**DÉPÊCHE OFFICIELLE DE LA PRISE DE PORTUGALETE
ET DE EL DÉSERTO.**

EXCELLENCE,

Par les dépêches que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Excellence, sur le progrès que nous faisons dans le siège de Portugaleta, Votre Excellence a eu connaissance de la véritable situation dans laquelle nous nous trouvions le 24 courant, à dix heures du matin.

Comme les forces du 2^e bataillon de Navarre, coopérant avec le bataillon de las Encartaciones, commandé par le général de brigade don Castor Andéchaga, s'étaient beaucoup avancées par Santurce, occupant divers édifices de la ville de Portugaleta et l'endroit appelé el Cuervo, je n'ai pas cru prudent de laisser faire que la batterie de Sestao, dans laquelle on avait placé un second mortier, continuât à tirer, de crainte que ses projectiles n'atteignent nos troupes.

Pour cet effet, j'ai donné l'ordre qu'on le transportât, dans la matinée du 21, à la batterie de San Roque, qui s'y trouvait placée dès le principe, pour activer l'attaque et appeler l'attention de l'ennemi de ce côté.

On a établi, en outre, plusieurs batteries à el Cuervo pour démolir le couvent, l'hôtel de ville et les retranchements que l'ennemi y avait élevés. Pour protéger ce côté, j'y ai fait placer deux canons de bronze de 8 centimètres et j'ai donné l'ordre au colonel de l'armée, capitaine de frégate, don Santiago Patero, commandant la batterie de las Arenas, de tout disposer pour commencer le feu, au premier avis, sur la maison située dans le port de Portugaleta et connue sous le nom de Pello.

Quoique la provision de munitions a été excessivement minime en bombes et bonne poudre ramassées à grand'peine, je n'ai pas hésité un moment à faire un suprême effort, me confiant dans l'effet moral qu'il causerait chez nos ennemis.

Le feu, commencé à dix heures du matin par les batteries des mortiers et par celle de Sestao, continua sans interruption, en même temps que celui des batteries del Cuervo, et ne put être secondé par celui de las Arenas que dans la soirée, après qu'on eut exécuté de grands travaux que la nature du terrain rendaient périlleux.

La ville a été fort éprouvée par le feu du matin ; mais la garnison ne se découragea véritablement que quand tous les canons et les mortiers firent feu dans la soirée et qu'une bombe vint à tomber au milieu de l'église.

A ce moment, plus de 200 hommes recevaient leurs rations. Tout cela, joint à l'impossibilité où nous avions mis les vaisseaux de guerre d'entrer dans la rivière (par la disposition de nos batteries) et aux pertes que nous leur avions infligées, amena l'ennemi, vers quatre heures du soir, à arborer le drapeau blanc et à arrêter le feu des batteries des deux côtés.

Tout de suite je me mis en route pour Portugaleta. J'eus un entretien avec le commandant de la place. Celui-ci m'exposa les causes qui l'obligeaient à capituler; il me soumit les conditions de la reddition. Comme ses exigences étaient excessives, et qu'entre autres choses il demandait que les soldats placés sous ses ordres ne fussent pas prisonniers de guerre, nous restâmes sans nous revoir jusqu'au 22, à huit heures du matin : il devait consulter ses troupes et me donner une réponse définitive.

Hier, 22, à huit heures du matin, je me suis présenté à Portugaleta. Le lieutenant-colonel me dit que les conditions de la reddition proposées par moi étaient acceptées. Aussitôt les troupes prisonnières commencèrent à évacuer la ville.

Les effets de guerre qui restaient dans la place consistaient en :

- 2 canons de huit;
- 170 grenades et les objets affectés au service des pièces;
- 662 carabines Remington;
- 86 carabines Berdan;
- 1 drapeau du bataillon de chasseurs de Ségorbe;
- 180,000 cartouches et tous les effets qui appartiennent

ment à un bataillon de chasseurs, à une compagnie, du génie et à une section d'artillerie qui composaient la garnison de Portugaleta ; de plus, un grand matériel de fortifications.

Les souffrances et les peines qu'ont souffert les troupes que je commandais ont été excessives pendant les dix-neuf jours de siège. Les circonstances et les mauvais éléments avec lesquels il a fallu compter, joints aux obstacles que nous devions vaincre pour nous procurer jusqu'aux choses les plus insignifiantes, ont aggravé considérablement les travaux de l'attaque ; mais ni cette contrariété, ni l'inclémence du temps, n'ont pu décourager un seul moment les troupes que je commandais ; toutes ont rivalisé de valeur et d'abnégation. Ainsi qu'aux premiers jours, je n'avais seulement avec moi que deux compagnies de las Encartaciones.

Excellence, tous sont dignes d'une mention spéciale pour leur belle conduite ; mais je dois faire plus particulièrement l'éloge du corps d'artillerie, en raison de son attitude et des pertes sensibles qu'il a essuyées, ainsi que du général de brigade don Castor Andéchaga.

Permettez-moi de raconter à Votre Excellence, en deux mots, les faits de ce général, âgé de 74 ans, qui ne cesse, jour et nuit, de travailler pour le bien de la cause. A ce brave est due la fonderie d'Arteaga ; à lui nous devons d'avoir pu bloquer si étroitement Portugaleta, el Désierto et même Bilbao.

Les incroyables travaux exécutés dans la zone de Portugaleta pour arriver à pouvoir attaquer, quand tout nous manquait, est une chose qu'on ne peut

concevoir. Voici un fait récent qui donnera à Votre Excellence une véritable idée de la valeur du savant général dont je parle, et qui est un véritable père pour ses subordonnés; je l'ai eu constamment à mes côtés, méprisant les plus grands périls et se multipliant d'une manière prodigieuse.

Ma satisfaction est très-grande d'avoir l'honneur de communiquer à Votre Excellence un si heureux résultat, et je prie Dieu qu'il continue à favoriser le triomphe de nos armées.

Quartier général de Zamudio, 23 janvier 1874.

Excellence le général commandant général,

ANTONIO DORREGARAY.

*A S. E. le Maréchal, chef de l'état-major général
de l'armée.*

CAPITULATION QUE PROPOSAIT LE LIEUTENANT-COLONEL, COMMANDANT MILITAIRE DE LA VILLE DE PORTUGALETE, AU COMMANDANT SUPÉRIEUR DES FORCES CARLISTES QUI L'ASSIÉGAIENT :

Cette garnison ayant résisté énergiquement par tous les moyens de défense qu'exigent l'honneur et le devoir, rendra la ville aux conditions suivantes :

Article 1^{er}. — Toute la garnison de Portugaleta, composée seulement des forces de l'armée permanente nationale, sortira de la place avec les honneurs de la guerre, et rendra les armes à l'endroit que désignera le chef supérieur des forces qui l'assiègent.

Article 2. — Tous les chefs et officiers garderont leurs épées et revolvers, et tous ceux qui sont compris dans cette capitulation leurs bagages.

Article 3. — Lesdits chefs, officiers et soldats, auront toute liberté de se rendre à Santander, escortés par les forces qui ont fait le siège.

Article 4. — Tous les effets de guerre seront transportés par des commissionnaires nommés à cet effet.

Article 5. — Les blessés et malades qui ne pourront pas marcher et qui resteront dans la ville, sont compris dans la capitulation et seront soignés et assistés par les personnes que nommera le chef supérieur carliste ; une fois guéris, ils seront libres de se diriger où ils voudront.

Article 6. — Aucun habitant de la ville ne sera maltraité, ni poursuivi, et l'on n'inquiétera personne pour le concours prêté à la garnison, ou pour d'autres travaux, car tout a été fait sur l'ordre du commandant militaire, lequel est autorisé par l'ordonnance de l'armée, pour le cas de la défense d'une place assiégée.

Article 7. — La présente capitulation sera approuvée et signée par les officiers supérieurs qui l'ont rédigée, suivant le pouvoir que le droit leur confère.

CONDITIONS ACCEPTÉES.

Le commandant général soussigné, accepte ces conditions avec les modifications suivantes :

Article 3. — Les chefs, officiers et soldats sont prisonniers de guerre, le commandant se mettra en route pour Madrid à l'effet de traiter sur l'échange des troupes contre un nombre égal de prisonniers carlistes.

Article 5. — Tous les blessés se rendront à l'en-

droit qui leur conviendra ; il leur sera donné tous les moyens nécessaires à cet effet.

Article additionnel. — Prenant en considération la pétition faite par le chef du bataillon de chasseurs de Ségorvé, S. E. le Maréchal, chef de l'état-major général, accordera aux dites troupes la liberté, au moment que le dit chef aura présenté les pièces par lesquelles son gouvernement promettra formellement de mettre, sans retard en liberté, un nombre de prisonniers carlistes, égal à celui des prisonniers constituant la garnison de Portugaleta. Ils resteront en attendant dans la ville désignée à cet effet.

Pour copie conforme :

ANTONIO DIRREGARAY.

REDDITION.

EXCELLENCE,

Selon les dispositions qui ont été prises, la garnison de el Desierto, composée de quatre compagnies du régiment d'infanterie de Zaragoza, s'est vue dans une situation extrême, manquant absolument de vivres.

Notre feu continu les a tenus enfermés dans les forts si étroitement, que malgré l'emploi de tous les moyens, ils n'ont pu recevoir aucune nouvelle du dehors, ni communiquer avec les autres garnisons.

Le résultat de cette situation a été aussi satisfaisant que possible, puisque hier, 22, à quatre heures du soir, la garnison s'est rendue aux mêmes conditions que celle de Portugaleta.

Il est tombé en notre pouvoir :

2 canons de bronze de 8 centimètres ;

282 fusils ;

33,000 cartouches et le matériel accessoire.

Ce que j'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence pour sa connaissance et satisfaction.

Que Dieu garde Votre Excellence durant de longues années.

Zamudio, 23 janvier 1874.

ANTONIO DORREGARAY,

*A. S. E. le Maréchal de l'état-major général
de l'armée.*

ARMÉE ROYALE DU NORD. — ARTILLERIE.

État des effets et munitions desquels est chargé ce corps royal dans la reddition de Portugaleta :

2 Canons de bronze, de 8 centimètres,

2 Sacs de munitions (en mauvais état),

2 Gibecières,

2 Poinçons avec les coussinets,

2 Hausses de ponterie (points de mire),

4 Leviers de bouche et de manœuvre,

2 Écouvillons avec refouloirs (inutiles),

4 Clef pour fusée de temps,

4 Clef pour fusée de percussion,

7 Boîtes de mitraille,

463 Projectiles en 47 caisses,

44 Caissons avec des sacs de poudre,

477 Cartouches,

106 Mèches incendiaires,

2 Affûts (l'un sans roues et les deux avec les mâts détériorés),

46 Carabines Berdan,
 46 Cartouchières avec machète baïonnette, et tout
 le nécessaire pour l'effet et le soutien des pièces
 d'artillerie desquelles je me suis chargé.

Portugalete, 22 janvier 1874.

L'officier 4^{or} de A. M.

FRANCISCO-MATA SANZ.

Reconnu : Le capitaine,
 JULIAN-GARCIA GUTIERREZ.

J'ai remis :
 AMOS QUILJADA.

J'ai reçu :
 ANTONIO DORREGARAY.

ARMÉE ROYALE DU NORD. — ARTILLERIE.

État des effets, munitions et vivres desquels s'est
 chargé ce corps royal et l'administration militaire,
 dans la reddition de Portugalete :

70 Carabines Berdan,
 20 Pioches appartenant à la compagnie du génie,
 20 Pelles, id.
 662 Carabines Remington,
 41 Sabres baïonnettes de sapeur,
 23 Trompettes,
 27 Instruments de musique,
 27 Petites épées,
 662 Cartouchières,
 662 Gibecières,
 662 Ceinturons et courroies,
 3 Caissons de cartouches,
 43 Paquets de cartouches,
 2 Caissons de bérêts,

7 Brancards,
 40,000 Rations de biscuits,
 43 Caisses de bois vides,
 400,000 Cartouches,
 20,000 Rations de lard,
 20,000 Rations de riz,
 20,000 Rations de pois,
 30 Sacs de charbon,
 41 Barriques de vin,
 21 Barriques d'eau.

Quelques caissons vides et une grande quantité de bérêts desquels je me suis chargé.

Portugalete, 22 janvier 1874.

L'officier 4^{er} de A. M.

FRANCISCO-MATA SANZ.

Reconnu : le capitaine,

JULIAN-GARCIA GUTIERREZ.

J'ai remis :

JUAN-ANGEL DE MICHELENA.

J'ai remis :

AMOS QUIJADA.

J'ai reçu :

ANTONIO DORREGARAY.

Noms et prénoms des officiers faits prisonniers à Portugalete et à el Désierto :

BATAILLON DE CHASSEURS A PIED DE SEGORBE.

ÉTAT-MAJOR.

Lieutenant colonel,	Senor Quijada ;
Commandant,	Don Féliciano Fernandez Colon ;
Commandant,	Don Vicente Edo Miralles ;
Capitaine,	Don Remigio Fernandez Rodri- guez ;

Sous-lieutenant, Don José Montojo Ramonde ;
 Chef de fanfare, Don Ramon Gonzalez Varela.

4^{me} COMPAGNIE.

Capitaine, Don Miguel Pino Hauras ;
 Lieutenant, Don Petro Percz Miguelini ;
 Sous-lieutenant, Don Alfredo Corbalau ;
 Sous-lieutenant, Don José Llabot Castell.

2^o COMPAGNIE.

Capitaine, Don Raphaël Aguado-Basado ;
 Lieutenant, Don Juan Gomez y Gomez ;
 Lieutenant, Don Manuel-Martin Izquierdo ;
 Sous-lieutenant, Don José Castano Anchorena ;
 Sous-lieutenant, Don Enrique Beltran Ripoll.

3^o COMPAGNIE.

Sous-lieutenant, Don Féliciano Belardé-Zabala ;
 Sous-lieutenant, Don Eduardo Rodriguez Redondo.

4^o COMPAGNIE.

Lieutenant, Don Nizeto Mayoral Zaldivar ;
 Sous-lieutenant, Don Ricardo Echavarria Olano ;
 Sous-lieutenant, Don Raphaël Réal Palleras.

5^o COMPAGNIE.

Capitaine, Don Ricardo Monroy Riera ;
 Lieutenant, Don Juan, Michelena Rada ;
 Lieutenant, Don Julio Macias Casado ;
 Sous-lieutenant, Don Francisco Martinez Rodas.

6^o COMPAGNIE.

Capitaine, Don Antonio Aperirva y Pazos ;

Lieutenant, Don Ignacio Machiandearena Celaya ;
 Lieutenant, Don Pablo Villanoba Perena ;
 Sous-lieutenant, Don Enrique Rodriguez Colera.

7^e COMPAGNIE.

Capitaine, Don Ernesto Lera Samaniego ;
 Lieutenant, Don Mateo Hernando Cerrato ;
 Lieutenant, Don Rodolfo Gipini Mora ;
 Sous-lieutenant, Don José Mora Mur.

8^e COMPAGNIE.

Capitaine, Don Francisco Martin Pedrero ;
 Sous-lieutenant, Don Eugenio Gimeno Zabala.

ÉTAT-MAJOR.

Armurier, Don Antonio Misiono ;
 Sergents-Majors, { Santiago Hern Rodriguez ;
 { José Ortiz Ruiz ;
 { Jorge Barba Arans ;
 { Bartolomé Moreno Parra ;
 { Eusebio Puebla Gonzalez ;
 { Benigno Gonzalez Lopez ;
 { José Cantarnio Martinez.

4^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED.

Lieutenant, Don Enrique Torres Sanchez.

3^e RÉGIMENT DU GÉNIE.

Capitaine, Don José Barrull Gaya ;
 Lieutenant, Don Ernesto Peralta ;
 Lieutenant, Don Vidal Viera.

RÉGIMENT D'INFANTERIE DE ZARAGOZA.

Capitaine, Don Isidoro Alonso ;

Lieutenant,	Don Hilario Santander ;
Lieutenant,	Don Martin Garcia Alvarez ;
Lieutenant,	Don Manuel Prustin ;
Sous-lieutenant,	Don Juan Blanco ;
Sous-lieutenant,	Don Antonio Simon ;
Sous-lieutenant,	Don César Breira ;
Médecin,	Don Francisco Monserrat.

Chaque bataillon espagnol contient un lieutenant-colonel, deux commandants, un capitaine-trésorier, un lieutenant-adjutant, un sous-lieutenant porte-drapeau, un aumônier, un médecin, un armurier, et un chef de fanfare.

Le bataillon contient huit compagnies commandées chacune par un capitaine, deux lieutenants, deux sous-lieutenants et un sergent-major.

Il manquait par conséquent dans l'état-major du bataillon de Segorbe : le lieutenant-adjutant, le médecin, l'aumônier et un sergent-major.

Dans la 1^{re} compagnie, un lieutenant.

Dans la 3^e id., le capitaine et les deux lieutenants.

Dans la 4^e compagnie, le capitaine et un lieutenant.

Dans la 5^e id., un sous-lieutenant.

Dans la 6^e id., un sous-lieutenant.

Dans la 7^e id., un sous-lieutenant.

Dans la 8^e id., les deux lieutenants et un sous-lieutenant.

La compagnie du génie contient 4 capitaine, 2 lieutenants, 2 sous-lieutenants et 4 sergent-major; il y manquait donc 2 sous-lieutenants.

Les compagnies de chaque régiment renfermant les mêmes officiers que celles du bataillon : il man-

quait dans les 4 compagnies du régiment de Zoragoza, 3 capitaines, 5 lieutenants et 5 sous-lieutenants.

Les 2 garnisons avaient donc perdu 5 capitaines, 42 lieutenants, 44 sous-lieutenants, 4 médecin, 4 aumônier, 1 sergent-major et 225 hommes ; car chaque bataillon contient 800 hommes, les 4 compagnies du régiment ensemble 400 ; la compagnie du génie 400 ; et la section d'artillerie 25 ; total, 4,325 hommes desquels 4,100 furent faits prisonniers de guerre

En l'honneur de la fête de S. A. R. l'infant don Alphonse, Sa Majesté invita diverses personnes à diner.

A la fin du dîner, Sa Majesté, le verre à la main, se leva et prononça les paroles suivantes :

« Aujourd'hui, c'est la fête de mon très-cher frère, trinquons pour lui, pour le général Tristany, pour les vaillants qui ont pris Vich, pour le général Dorregaray, pour le général Andéchaga et pour tous les braves qui ont forcé Portugaleta à se rendre. »

Cher Roi, tu trinques pour ton frère, pour ces poignées de braves, et moi, grand Roi, grand chrétien et grand homme, je trinque pour toi, non pour ta fête, mais pour que Dieu te conserve et te fasse asseoir sur le trône de cette pauvre Espagne ; pour que tu la fasses grande et que tu lui donnes la paix et la tranquillité, et pour que tu défendes la religion et la légitimité ; vive le Roi ! et à ta santé donc, à celle de ta vaillante armée, à celle de toute la légitimité !...

La colonne en expédition qui venait de Mondragon arriva à Onáte. Toutes les troupes assistèrent à la messe et au *Te Deum* que l'on chanta en l'honneur

de la prise de Portugaleta. Ensuite, le général visita l'école des Cadets de l'armée, qui allait être transférée à Vergara ; il partit ensuite pour Zumarraga et Tolleriarte, et passant par les champs et à travers bois, il arriva à Mutiloa et s'entretint longtemps avec le curé de cette ville, qui n'était autre que le frère de l'invincible maréchal de Zumalacarregui. Il atteignit ensuite Segana et visita l'église où sont déposés les restes de l'immortel guerrier.

Le général Lizarraga fit ouvrir le tombeau qui les renfermait, et les voyant en très-mauvais état, il ordonna de suite la construction d'une bière de zinc, avec trois clefs, pour les garder convenablement, en attendant que dans de meilleurs jours la province fasse quelque chose de plus pour la mémoire de son illustre fils.

Le général commanda aussi trois plaques de marbre chez le marbrier de la ville : une pour mettre dans l'église où se trouve le tombeau ; une autre pour la ville, qui devait être placée sur la maison où est né Zumalacarregui, et la troisième pour la maison où il est mort.

Il fut très-touchant de voir avec quelle vénération tout le monde contemplant les restes de cet homme mort trop tôt pour la malheureuse Espagne, comme s'ils attendaient à le voir se lever et se mettre à la tête de l'armée.

Hélas ! tu ne lèveras plus fièrement la tête, et puis cela n'est plus nécessaire. Ta mémoire est avec eux, Dieu les protège ! Dieu, qui pour punir les fautes de l'Espagne, n'a pas voulu couronner tes efforts ; sa justice n'était pas satisfaite.

Ce qu'il n'a pas voulu accorder à ta valeur et à ton talent, il l'accordera peut-être à la foi et à la constance de tes braves fils.

Segura, Beasain et Alegria furent aussi visités par le général et ses troupes, qui furent partout reçues avec le plus grand enthousiasme.

Les garnisons prisonnières de Portugaleta et El Désierto, escortées par le bataillon de la Reine, 2^e de Navarre, arrivèrent à Zornoza, à trois heures du soir. A leur tête marchait le général Dorregaray avec son état-major.

Par décret royal du 23 janvier 1874 :

En considération des importants services, et particulièrement de ceux rendus au siège et à la prise de Portugaleta, ont été nommés :

Lieutenant général des royales armées, le maréchal de camp don Antonio Dorregaray.

Maréchal de camp, le général de brigade don Bartolomé Benavides y Campuzano,

En comptant la promotion comme datée du 31 décembre 1870.

Maréchal de camp, le général de brigade don Castor Andéchaga.

Intendant de l'armée du Nord et directeur général d'administration militaire, le maréchal de camp don Bartolomé Benavides y Campuzano.

Général de brigade, le colonel don Santiago, Patero y Micon.

Général de brigade, le colonel don Teodoro Rada.

Colonel, le lieutenant-colonel Calderon.

Le même décret nomma commandant général du corps royal d'artillerie, le colonel d'artillerie don

Juan Maria Maestre, en remplacement du général de brigade don Elicio Berry y Roman, qui fut nommé chef de la 1^{re} brigade de la division d'opérations.

24 janvier.

Les prisonniers faits à Portugalete et à El Désierto arrivèrent à Durango à onze heures du matin, escortés, comme on l'a dit ci-dessus, par le bataillon de la Reine, 2^e de Navarre. En tête marchait une compagnie dudit bataillon, commandé par le colonel don Carlos Calderon. A sa suite suivaient les prisonniers, dans l'ordre suivant :

Les sapeurs du bataillon de chasseurs de Ségorbe.

Les trompettes, sans instruments.

La fanfare, sans instruments.

Les huit compagnies qui composaient le bataillon, avec tous les commandants et officiers, chacun à son poste.

Les trompettes du génie.

La compagnie du génie.

Le trompette d'artillerie.

La secte d'artillerieio.

Les trompettes du régiment de Zaragoza.

Les quatre compagnies du régiment de Zaragoza.

La marche était fermée par le reste du bataillon de Navarre, les fusils sur le bras. Tous défilèrent devant la demeure du Roi, où se trouvait don Carlos, ayant le général Dorregaray à sa droite et entouré de ses aides de camp.

Le défilé se passa sans qu'on entendit la plus légère parole de nature à blesser la susceptibilité des prisonniers, dans la foule immense qui stationnait

dans les rues. Le Roi se montra plein d'amabilité et de compassion envers ces enfants de la patrie dont les querelles politiques font de mortels ennemis ; il leur donna de grandes marques de considération.

Pendant les trois mois que la fonderie de canons d'Arteaga (Biscaye) fonctionna, on avait fabriqué trois pièces de siège de 12 c. et quatre de campagne de 7 c., rayées, et on était en train de fondre un quatrième mortier de 12 c., une quatrième pièce de 12 c. et une autre de fer forgé. On fabriquait journellement 27 projectiles.

Le général Moriones menaçait de donner sa démission, si l'on ne lui envoyait de suite des renforts.

Une colonne républicaine de 4,000 hommes arriva à Lerin.

Le colonel Rada et le colonel Calderon accompagnèrent le lieutenant-colonel commandant le bataillon républicain de Ségorbe, fait prisonnier à Portugaleta, qui voulait demander une grâce à Sa Majesté concernant la capitulation.

Le Roi reçut avec beaucoup de courtoisie ce brave militaire, lui tendit la main en lui disant : « C'est un honneur pour moi de serrer la main d'un héros. » Sa Majesté l'invita à déjeuner. Vainqueurs et vaincus eurent l'honneur de s'asseoir à la table de l'auguste monarque.

Avec cette amabilité qui ne le quitte jamais, Don Carlos adressa la parole très-fréquemment au lieutenant-colonel Quijada, assis à la gauche de Sa Majesté lui faisant de grands compliments sur le bon état dans lequel il avait tenu le bataillon de Ségorbe, et sur l'héroïque défense qu'il avait faite à Portugaleta :

« Je te prie, lui dit le roi, d'accepter le commandement que l'on te donne, car j'aime à voir en face de moi, dans la guerre, des hommes vaillants et chevaleresques. »

« Sire, lui répondit le lieutenant-colonel du bataillon de Ségorbe, je me battrai avec courage, comme je l'ai toujours fait, sans aucune idée politique, et aux ordres de tout gouvernement constitué; et, j'assure à Votre Majesté que si elle arrive un jour à Madrid et constitue un gouvernement, je la servirai avec la même loyauté que j'ai toujours montrée.

« C'est là un homme, un bon Espagnol et un vrai militaire. Ah! si tous les Espagnols lui ressemblaient et l'imitaient, que ne gagnerait pas notre chère patrie! »

Le déjeuner fini, Don Carlos et les convives passèrent au salon, prendre le café. Le roi s'adressant toujours au lieutenant-colonel du bataillon de Ségorbe, lui dit :

« J'ai ordonné de retirer le drapeau de ton bataillon que j'avais ici pour ne pas te peiner : tu pouvais croire que je le faisais avec joie, et que je le gardais ici comme un trophée, non un étendart qui porte mes armes et que j'ai l'intention de rendre, à Madrid, au bataillon de Ségorbe, qui sera organisé en témoignage de sa glorieuse défense de Portugaleta... Il ne peut donc être, par moi, considéré comme un butin de guerre. »

En renvoyant le lieutenant-colonel Quijada, Sa Majesté lui dit :

« J'ai donné l'ordre que les blessés soient traités et soignés avec la plus grande attention et le plus grand soin. Dieu puisse-t-il faire que nous nous revoyons bientôt à Madrid, avec une armée disciplinée comme tous les deux la désirons. »

C'est ainsi que Charles VII traitait ses prisonniers. Comment se fait-il qu'il ne soit point sur le trône, pour le bien de l'Espagne et du monde entier ! Résignons-nous à la volonté du Seigneur et que la main de la Providence achève son œuvre ; celui qui vivra verra le résultat.

25 janvier.

Par décret royal, furent nommés :

Directeur général du corps de santé militaire, le maréchal de camp don José Belda ;

Maire du M. N. Y. M. L. Seigneurie de Biscaye. Son Excellence, don Luis, Mon y Velasco, comte del Pinar.

26 janvier.

La proclamation suivante fut adressée par Don Carlos aux soldats et aux habitants de Bilbao :

« Soldats de la garnison de Bilbao,

« Du général qui vous commande, au dernier d'entre vous, vous êtes en dehors du devoir et au service d'une république, qui, bien qu'elle ne soit reconnue en Europe, s'est arrogée certaines apparences de droit d'après les principes qu'elle invoque, et trompés par elle, vous avez pu vous croire dans le devoir et l'obéissance.

« Les cortés élues par la nation ont été dissoutes



à coups de fusils; le gouvernement qui existe aujourd'hui, en Espagne, n'est plus qu'un gouvernement d'aventure né d'un coup d'état. Ce n'est pas une obéissance passive qui fait aujourd'hui le devoir d'un soldat discipliné; mais une attitude énergique qui commande à des révolutionnaires rendus à une politique étrangère et anti-patriotique.

« Je vous adresse la parole pour vous prévenir que si vous persistez dans la résistance, je serai forcé de ne plus vous considérer comme soldats liés à un drapeau; mais comme rebelles à mon droit et à mon autorité, et dépendant d'un gouvernement qui n'a pas la moindre apparence de légitimité.

« Royal de Durango, 26 janvier 1874.

« *Votre Roi,*

« CARLOS. »

HABITANTS DE BILBAO,

Portugalete, El Désierto et Luchana se sont rendus, et d'autres forts nous ont été abandonnés. Qu'attend Bilbao de sa résistance? Qu'espère cette riche et florissante ville, une des plus industrielles et des plus commerçantes de nos côtes de l'Océan.

Si les souvenirs de la guerre de Sept Ans vous conseillent une résistance entêtée, pareille à celle de vos pères, comparez la différence des temps et des circonstances. A cette époque vous aviez dans vos murs une armée de 30,000 hommes à Portugalete, des légions étrangères qu'avec toute l'influence de leurs gouvernements vous ont donné la France, l'Angleterre et le Portugal.

Sur le trône d'Espagne régnait tout à fait la fille

de don Ferdinand VII, qui, l'heure de la lumière n'ayant pas encore sonné, pouvait être reconnue par beaucoup de libéraux de bonne foi et d'un grand espoir.

Elle avait l'appui, ce qui donnait au gouvernement peu scrupuleux de Madrid, un crédit sans pareil en Europe.

Quelle est aujourd'hui votre situation? On voit à Madrid un gouvernement né d'une mesquine révolution, sans crédit, sans drapeau, sans l'amitié d'aucune nation de l'Europe et méconnu d'elle : quelle est votre propre situation? vous êtes abandonnés à vos seuls efforts, et vous vous battez pour l'inconnu.

Regardez les villes du M. N. y M. L. Seigneurie de Biscaye, dans lesquelles entrent et sortent mes soldats, sans inquiéter personne, sans maltraiter, sans poursuivre personne pour ses opinions d'hier, et si, après le tableau que vous offrent ces villes, vos sœurs, vous voulez poursuivre vos projets de résistance et mettre en ruines Bilbao comme Portogalete, que la responsabilité en retombe sur vous, et, que le sang qui va couler dans Bilbao tombe sur vos consciences.

Royal de Durango, 26 janvier 1874.

Votre Seigneur et Roi des Espagnes,
CARLOS.

La colonne d'expédition commandée par le général Lizarraga fit son entrée à Azpeitia.

Par ordre royal il fut décidé que les commandants militaires seraient nécessairement de la classe des chefs de l'armée, et qu'on ne pourrait, en aucune

façon, obtenir de commandement dans la ville où l'on serait né et où l'on aurait sa résidence.

Par un autre ordre royal il fut statué qu'on établirait des dépôts dans lesquels resteraient les individus appartenant à l'armée royale qui ne seraient en destination d'aucun endroit.

Santander, sans remparts et sans canons, fut fortement menacé par 4,000 carlistes qui, ayant appris le désarmement de la milice, voulurent s'en emparer.

Des vapeurs envoyés en toute hâte à Santona, ramenèrent des troupes, ce qui fit avorter la tentative.

27 janvier.

La proclamation de Don Carlos fit quelque effet.

Deux compagnies d'infanterie de la garnison de Bilbao passèrent aux carlistes.

Les lignes ferrées et télégraphiques qui mettaient Santander en communication avec Madrid furent coupées, ainsi que celles qui la relieut avec la France.

Les carlistes occupèrent un des faubourgs appelé Sardinero, et vu le petit nombre de troupes de la garnison, 4,000 personnes furent armées par les autorités de Bilbao pour essayer de repousser l'attaque.

Les bâtiments de guerre qui se trouvaient dans le port de Santander, se mirent en état de concourir à la défense de la ville.

Les carlistes suivirent l'exemple des républicains, et appelèrent sous les armes les jeunes gens âgés de 20 ans, avec faculté de se faire exempter, en payant la somme de 4000 reales (2,500 francs).

28 janvier.

ORDRE ROYAL.

EXCELLENCE,

S. M. le roi Notre Seigneur (que Dieu garde) à bien voulu ordonner de remercier en son nom royal la députation de la M. N. Y. M. L., province de Guipuzcoa, pour le soin et la promptitude avec lesquels on a établi le télégraphe électrique, et pour tout ce qui intéresse la province.

Sa Majesté a confiance que la députation de la M. N. Y. M. L., province de Biscaye, et la Junte royale de Navarre termineront aussi leurs travaux, qui ont pour but de mettre, le plus promptement possible, en communication télégraphique avec l'Europe, le territoire occupé par les armées royales.

Ce que, par ordre du roi, j'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence pour son exécution pleine et entière.

Que Dieu garde Votre Excellence pendant beaucoup d'années.

Royal de Durango, 28 janvier 1874.

Le Secrétaire de campagne de Sa Majesté,
ISIDORO DE IPARRAGUIRRE.

Par ordre royal de la même date, S. M. le roi Notre Seigneur (que Dieu garde) voyant avec peine les préjudices que souffrent les familles de ceux qui se trouvent absents de leurs maisons pour des causes politiques ou par la crainte de se voir inquiétés par ces fautes antérieures, a daigné gracier les volontaires de la République qui désirent retourner dans

leurs foyers, et tous ceux qui, sans avoir pris les armes, se sont absentés pour leurs idées politiques.

Ces ordres fournissent une preuve bien claire que ce que publiaient les journaux et brochures républicaines ou ennemis de la légitimité était complètement faux, puisque Don Carlos agissait comme bon catholique, comme bon roi, et comme un chevalier avec un cœur sans égal. C'est exactement le contraire de ce que faisaient les républicains qui frappaient impitoyablement les familles sans défenses, des braves gens qui étaient dans l'armée carliste où de ceux qui les ont aidés en quelque chose. Quel exemple ! et qui osera encore élever la voix pour blasphémer Don Carlos et ses fidèles soldats.

Par décret royal du 28 janvier 1874.

S. M. le roi Notre seigneur (que Dieu garde) a bien voulu déléguer Son Excellence le comte de Belascoïn, pour présider en son nom royal la réunion des commissaires des quatre provinces Vasco Navarrais, nommés à l'effet de s'entendre sur les affaires d'intérêts général, pour les dites provinces.

29 janvier.

Les prisonniers de Portugaleta et de El Désierto, escortés par le 2^e bataillon de Navarre, au nombre de 4,400, sans compter les officiers qui sortirent de Durago, un jour après, arrivèrent à Estella.

Toutes les rues étaient pleines de monde pour les voir passer, sans proférer le moindre mot blessant ; la foule fut pour eux d'une bonté familière ; on leur donna une vaste maison où ils se logèrent convenablement ; on ne les laissa manquer de rien.

Eux-mêmes racontaient que partout où ils étaient passés, ils avaient été accueillis avec des marques très-sympatiques et avec beaucoup de considération.

Dans la province de Logrono, les républicains mirent en prison tous les pères des jeunes gens qui s'étaient enrôlés dans les rangs légitimistes.

Quel misérable procédé à côté de la manière d'agir des royalistes! Pendant que ceux-ci retiraient le pain de leur bouche pour le donner à leurs ennemis, ceux-là faisaient leurs pauvres parents prisonniers, comme si un père est coupable de ce que son fils est entré, de sa propre volonté, dans l'armée de l'ordre et de la justice; sont-ce là des procédés d'une armée régulière, qui se proclame libératrice de la patrie, promettant de lui donner la paix et la tranquillité! Non, mille fois non, cela est indigne d'une armée espagnole et catholique; c'est tout au plus digne d'une armée de lâches, de sauvages et de brigands qui, ne le pouvant pas autrement, se vengent sur des femmes, des vieillards, des enfants et des prisonniers.

30 janvier.

Les cinquante et un officiers faits prisonniers à Portugaleta et à El Désierto arrivèrent à Estella : On leur donna une très-jolie maison comme logement. Chacun d'eux conserva près de lui son ordonnance (brosseur). Ils furent traités avec tous les égards dus à leur grade; on ne les considéra point comme prisonniers, et ils ne manquèrent d'aucune chose, sauf de leur liberté qu'ils pouvaient regretter.

La garnison républicaine de Lerin fut renouvelée.

On découvrit une conspiration des soldats contre les officiers ; 36 soldats furent incarcérés.

Lerin est une ville de la capitainerie générale de Navarre, à 50 kilomètres de Pampelune, et de 2,700 habitants. Elle a le titre de comté depuis le xv^e siècle.

Bilbao se trouvait dans une situation bien gênée ; deux fois une partie de la garnison avait fait la tentative de sortir, et deux fois elle avait été repoussée avec de grandes pertes, par l'armée carliste.

Les généraux Moriones et Primo de Rivera, avec toutes leurs forces rassemblées et une nombreuse artillerie, avaient dirigé une attaque contre la Guardia, pour appeler l'armée carliste à cet endroit. Ils espéraient rendre la route libre et pouvoir ainsi venir prêter secours à Bilbao ; mais les royalistes évitèrent le piège et laissèrent la défense de la Guardia au général de brigade Llorente, se contentant de lui envoyer des secours par un autre côté.

Messieurs les républicains disent que les carlistes ne sont pas des soldats ; voilà pourquoi ils se laissent tromper par ces grands hommes. » « Pauvres têtes, comme ils s'abusent ! que de châteaux ne bâtissent-ils pas en l'air (*ou en Espagne, comme on dit en France*), sans songer que le vent court partout sans s'arrêter en aucun endroit.

Le pont de San Félope et Santiago près d'Estella, sur la route de Victoria, qui coupe la rivière d'Éga, fut reconstruit par l'ingénieur royal don Mariano Lana ; au milieu se voyait un écusson avec les initiales de Charles VII, surmontée de la couronne royale.

Beaucoup d'autres ponts détruits par les républicains étaient en voie de reconstruction.

Les bataillons royalistes n^{os} 4^{or}, 2^o et 6^o, qui se trouvaient à Estella, quittèrent cette ville; il ne resta que le 8^e bataillon pour garder les prisonniers.

Le maréchal de camp, don José Belda, fut nommé directeur de santé militaire.

Les opérations des carlistes aux environs de Bilbao avançaient notablement; les batteries étaient déjà mises en place et prêtes à fonctionner.

Dans la ville d'Azpeitia eut lieu l'exécution d'un soldat carliste appartenant au bataillon del Principe n^o 4, condamné à mort pour avoir déserté et avoir passé du côté du curé Santa-Cruz. Ce soldat s'était fait voleur, quand le curé Santa-Cruz rentra en France. Il fut assisté à ses derniers moments par les aumôniers de la compagnie de Guiës et du bataillon del Carmen, et manifesta un véritable repentir.

Pour ce fait, le général Lizarrga donna à l'armée l'ordre du jour suivant :

VOLONTAIRES,

Le châtimeut rigoureux auquel vous venez d'assister vous montre où peuvent conduire les mauvais exemples; c'est là qu'ils ont mené ce malheureux qui vient de payer de sa vie la faute qu'il a commise. Il a été égaré par les conseils de quelques misérables carlistes, habitués dans leurs rangs à mépriser les lois divines et humaines, à ne pas respecter la propriété et la vie, et à manquer à tous leurs devoirs de soldats catholiques. Vous connaissez tous ces infâmes qui se révoltent contre ce que Dieu com-

mande, contre ce qu'on doit à la patrie, et contre ce que le roi dispose. Ils ont cherché à diviser nos forces.

Il a vécu avec eux, le malheureux qui aujourd'hui a payé sa faute de son sang. Tel sera le châtement de ceux qui imiteront son exemple. Ayez présent à la mémoire cette punition, afin que ce soit le dernier auquel je sois forcé d'appliquer ces peines. Songez que dans l'armée catholique de Charles VII il ne doit y avoir ni voleurs, ni assassins, ni rebelles, et que tous ceux qui le deviennent aient à craindre le même sort qu'ils viennent de voir.

Si ces méprisables carlistes, au moyen du mensonge et des promesses, tentaient de nouveau de vous séduire, fermez l'oreille à leurs propositions, parce qu'ils ne veulent rien que votre ruine et la perte de la cause que vous défendez, et pour laquelle chacun de vous versera, s'il le faut, son sang jusqu'à la dernière goutte.

Votre général,

ANTONIO LIZARRAGA.

Azpetia, 30 janvier 1875.

La garnison républicaine de Tolosa ayant tenté une sortie pour s'approvisionner de viande, fut repoussée par deux compagnies du bataillon del Carmen, et une colonne qui se trouvait aux environs.

Trois soldats républicains se présentèrent au quartier général d'Azpetia, venant de San-Sébastien; ils furent envoyés à Zumaca, pour entrer dans les rangs du bataillon de Santiago, en formation dans cette ville, et composé de Castellans.

31 janvier.

CIRCULAIRE CARLISTE SUR LA TENUE DE L'ARMÉE.

S. M. le roi N. S. (que Dieu garde) désirant que tous les corps de l'armée royale aient un uniforme de rigueur qui soit, pour chaque individu, d'absolue nécessité, j'ai disposé que Messieurs les commandants généraux et les autres autorités de l'armée, fassent connaître à tous leurs subordonnés l'ordonnance suivante :

Article 1^{er}. — Tous les généraux, chefs, officiers et cadets de l'armée royale porteront, dorénavant, la tunique bleu foncé. Tout uniforme qui ne sera pas réglé exactement sur ce qu'ordonne la présente circulaire sera défendu.

Article 2. — L'uniforme portera sur le devant deux rangées verticales de boutons, à raison de 7 par rangée, et placés à 120 millimètres les uns des autres.

Les généraux porteront les leurs avec l'écusson des armes d'Espagne; ils seront dorés pour les maréchaux, lieutenants généraux et maréchaux de camp, et argentés pour les généraux de brigade.

Les corps spéciaux porteront leur emblème respectif, et les autres corps les initiales C. VII et la couronne royale.

Article 3. — A chacun des pans de la tunique on mettra trois boutons au lieu de deux, comme il a été fait jusqu'ici. La tunique descendra à 230 millimètres au-dessus des genoux.

Article 4. — Les cols ainsi que les liserets seront de la couleur qui a été déterminée pour chaque

corps, comme il suit : Bleu de ciel pour l'état-major ; blanc pour le génie ; rouge pour l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie ; blanc pour l'administration militaire ; groseille pour la santé militaire, et moiré pour le clergé.

Article 5. — Les maréchaux, lieutenants généraux, maréchaux de camp et généraux de brigade, porteront un pantalon long et rouge ou bien un maillot collant bleu foncé, ou rouge avec des bottes à l'écuyère.

Article 6. — Les marques distinctives pour tous les corps de l'armée seront de la forme suivante : Les sous-lieutenants d'infanterie porteront un galon doré autour du parement de la manche ; les lieutenants deux et les capitaines trois. La cavalerie de même, avec cette différence qu'ils les porteront argentés.

Article 7. — Les officiers supérieurs du grade de commandant à celui de colonel exclusivement, porteront les mêmes marques distinctives spécifiées dans l'article précédent, avec cette différence que le galon sera d'une largeur double. Il est ordonné que ces dits officiers supérieurs porteront leurs galons en angle droit, avec la fermeture du parement, comme ils les ont actuellement.

Article 8. — Les pantalons pour l'infanterie seront rouges, sans aucune bande. La cavalerie l'aura également rouge, mais avec une bande noire et la demi-botte.

Article 9. — Les corps de l'état-major, du génie, de l'artillerie, d'administration, de santé militaire et le clergé, porteront le pantalon bleu avec une bande

de la couleur du liseret. Le génie et l'administration l'auront rouge, divisé par le milieu. Les corps à cheval porteront la demi-botte, et les autres des guêtres.

Article 10. — Les maréchaux, lieutenants généraux et maréchaux de camp porteront des bérêts rouges avec une rosace et un gland en or. Les généraux de brigade le bérêt bleu avec une rosace et un gland en argent.

Article 11. — Les corps spéciaux de l'état-major, l'artillerie, l'infanterie et le corps sanitaire porteront le bérêt de la couleur du liseret, avec la rosace et le gland en or. Le génie, la cavalerie et l'administration militaire le bérêt blanc, avec la rosace et le gland en argent. Le clergé ne portera pas de gland.

Article 12. — Les corps de l'armée continueront à porter les bérêts distinctifs à leurs provinces.

Article 13. — Tous les généraux, chefs et officiers porteront le sabre ou l'épée, qui sera spécifié plus tard, suspendu au ceinturon, sans aucune broderie.

Article 14. — Cette circulaire, ne comprenant pas les corps dépendant de la maison royale, ne leur est pas applicable, car il y a un règlement spécial pour eux.

Article 15. — Les aides de camp continueront à porter les aiguillettes qui sont d'usage. Il est établi une distinction dans la manière de les porter. Ceux qui appartiennent à un maréchal de camp porteront une aiguillette, elle sera en or; ceux d'un lieutenant général, deux, également en or; ceux d'un maréchal,

trois en or; ceux d'un général de brigade, des cordons d'argent avec les aiguillettes de même.

Durango, 31 janvier 1874.

*Le lieutenant général, chef de l'état-major
général par intérim,*

ANTONIO DORREGARAY.

A S. E. M. le commandant général de...

BASES SUR LESQUELLES REPOSAIT L'ORGANISATION
DE LA DIVISION D'OPÉRATIONS.

Article 1^{er}. — La division d'opérations sera formée de deux brigades de quatre bataillons, et chaque brigade de deux demi-brigades.

Article 2. — Tenant compte de ce que la province d'Alava ne peut se priver de deux bataillons, à cause du peu de forces qu'elle a aujourd'hui, et que la province de Biscaye, au contraire, peut disposer de trois bataillons, puisqu'elle compte un plus grand nombre de troupes, la division sera composée de trois bataillons biscayens, de deux navarraïns, de deux guipuzcains et d'un alavais.

Article 3. — Chaque bataillon sera de 800 hommes présents à la revue, avec le nombre d'officiers et de soldats que décide l'ordonnance.

Article 4. — Les commandants généraux veilleront à ce que les forces qu'ils commandent soient habituées au feu et dans un bon état d'instruction; car, à cause des constants mouvements auxquels, par règle générale, elles sont sujettes, elles n'auront pas le temps de s'occuper d'exercices et d'académies.

Article 5. — Chaque bataillon devra avoir à sa

disposition une provision de munitions au moins égale à 400 cartouches par homme; elles seront renouvelées dans les dépôts qui sont dans les provinces où se feront les opérations, à condition de les y faire retourner dans le cas que les bataillons en recevraient des divisions auxquelles ils appartiennent.

Article 6. — Chaque province enverra un officier d'administration militaire, qui sera chargé de la partie administrative de ses troupes.

Article 7. — Chaque deux bataillons seront suivis par deux mulets pour la brigade générale, qui porteront la pharmacie de campagne et un dépôt d'espadrilles, à raison d'une paire au moins pour chaque homme.

Article 8. — Chaque province donnera également une section de cavalerie, ainsi que l'ordonne le règlement.

Article 9. — Chaque section portera un dépôt de clous et de fers pour les chevaux, à raison d'une paire par cheval.

Ledit dépôt sera sous la direction de l'officier de l'administration militaire de sa province.

Article 10. — Chaque province aura à charge de subvenir régulièrement aux frais nécessités pour l'entretien de ses corps respectifs.

Article 11. — Les commandants généraux enverront deux confidents parfaitement sûrs pour maintenir les relations entre les provinces et les colonnes.

Article 12. — Tous les deux mois se fera le changement des troupes de province à province; elles seront remplacées par un nombre égal.

Les commandants généraux sont responsables de l'exécution de cet article.

En considération des services rendus par le lieutenant général des armées royales, don Hermenegildo Ceballos, S. M. le roi le nomma commandant général de Guipuzcoa, et le maréchal de camp don Antonio Lizarraga y Esquiroz commandant général d'Aragon.

MOIS DE FÉVRIER 1874.

Le 2. Capitulation de la Guardia par l'armée carliste. — Le 3. Nominations. — Le 6. Le général Moriones arrive à Los Arcos. — Le 7. Départ du général Moriones pour Lerin. — La ligne de Bilbao est plus cernée. — Le 8. Troupes républicaines, à Carcar, à Lerin et à Andosilla. — Nombre des mortiers que les carlistes avaient pour le bombardement. — Le 9. Arrivée du général Dorregaray à Estella. — Désertions républicaines. — Prisonniers faits par les carlistes. — Le 12. Don Carlos en route pour Bilbao. — Départ du général Moriones pour Miranda. — Arrivée de 22 soldats républicains à Tafalla. — Conduite des carlistes envers eux. — État de blocus mis par le gouvernement républicain. — Le 13. Arrivée de Don Carlos à Durango. — Les positions carlistes du côté de Castro-Urdiales. — Arrivée du général Dorregaray à Durango. — Dans quel état se trouvait Pamplona. — D'autres nominations. — Le 14. Arrivée du général Primo de Rivera à Castro-Urdiales. — Changement de garnison. — Le général Dorregaray en route pour Bilbao. — Déroute de la colonne du général Loma. — Le 15. Arrivée du général Ollo à Llodio. — Don Carlos quitte Durango. — Combat de Somorrostro. — Rapport du combat de Somorrostro. — Description de Somorrostro. — Transport des blessés. — Le 16. Concentration des troupes. — Le général Ollo prend le commandement général par intérim. — Le général Lizarraga est désigné pour le commandement des trois provinces d'Aragon. — Le 17. Arrivée à Estella d'un nouveau bataillon carliste. — Ordre que reçut le général Moriones de son gouvernement. — Autres désertions républicaines. — Les carlistes augmentent le nombre de leurs pièces autour de Bilbao. — Le 18. Autres désertions républicaines. — Service funèbre pour les morts de l'armée républicaine. — Convoi pris par le général Ceballos. — Le 19. Naufrage du bateau le *Gurieu*. — Exécution républicaine. — Une lettre au *Cuartel-Real*. — Le 20. Position de l'escadre républicaine. — Avis donné par les carlistes aux consuls étrangers et aux habitants de Bilbao. — Ce que demande le général Loma à son gouvernement. — Échange des prisonniers. — Conduite des deux armées. — Demande que firent les prisonniers républicains aux carlistes. — Ordre général ordonnant le bombardement de Bilbao. — Don Carlos au palais de las Cruces. — Nouvelles troupes à Somorrostro. — Préparatifs. —

Le 21. Commencement du bombardement de Bilbao. — Ce qu'ordonne le général Castillo pour la défense de Bilbao. — Description de Bilbao. — Visites faites par Don Carlos. — Le 22. Revue passée par Don Carlos. — Nouvelles troupes républicaines arrivées à Somorrostro. — Bombardement. — Don Carlos. — Description de Durango. — Encore Don Carlos. — Les habitants de Santurce. — Don Carlos à Portugaleta. — Description du palais de las Cruces. — Le 23. Autres désertions républicaines. — Effet que firent sur Bilbao les bombes carlistes. — Nombre des troupes royalistes autour de Bilbao. — Tentative faite par les troupes républicaines. Combat entre l'escadro et les positions carlistes. — Mouvement des troupes républicaines. — Arrivée d'un bataillon carliste à San Salvador. — Feux sur Bilbao. — Une lettre au cuartel Réal. — Le 24. Combat aux environs de Somorrostro. — Don Carlos part pour le lieu du combat. — Ce que faisait Santander. — Autres désertions républicaines. — Le 25. Victoire carliste. — Lettre d'un officier républicain. — Communication du général Geballos au sujet de l'indigne conduite du commandant de l'escadro républicain. — Don offert au général Ollo. — Édifices qui souffrirent le plus du bombardement. — Ce que cherchait le général Moriones. — Situation des troupes républicaines à San Juan de Somorrostro. — Bombardement. — Le 26. Autre victoire de l'armée carliste. — Visite de Don Carlos au champ de bataille. — Retraite du général Moriones. — Dépêche du général Moriones à Madrid. — Visites faites par Don Carlos. — Rapport de la bataille de Somorrostro. — Ordre du jour que Don Carlos adresse à son armée. — Digne procédé de l'armée républicaine. — Bombardement. — Le 27. Dépêche du général Zavala, ministre de la guerre au général Moriones. — Réponse du général Moriones. — Réponse du ministre de la guerre. — Les morts sur le champ de bataille. — Arrivée des prisonniers du dernier combat à Durango. — Ce que les carlistes recueillirent dans le dernier combat. — Bombardement. — Le 28. Le général Loma quitte Tolosa. — Description de Tolosa. — Entrée des carlistes à Tolosa. — Ordre que donne l'état-major républicain. — Les carlistes donnent sépulture aux morts du dernier combat. — Nombre des morts républicains enterrés à Somorrostro. — Ce qui empêcha aux carlistes de continuer leur pieux exercice. — Don Carlos fait comte de Somorrostro le général Ollo et accorde d'autres grâces. — Don Carlos visite les travaux du général Palero. — Bombardement.

2 février.

Les renforts envoyés pour secourir la garnison de la Guardia n'étant pas arrivés à temps, l'armée roya-

liste, après avoir fait des efforts héroïques pour se soutenir pendant trois jours, capitula devant des forces de beaucoup supérieures, qui la cernaient de toutes parts. Une grande partie de la ville fut détruite par l'artillerie républicaine. Le nombre de morts et de blessés fut grand des deux côtés. Le général de brigade légitimiste Llorente fut atteint d'une balle. La garnison, au nombre de 600 hommes, se rendit avec armes et bagages. La cavalerie carliste, qui se trouvait en dehors de la place, ne fut point comprise dans cette capitulation.

Après cette victoire, Moriones prit la route de Victoria.

3 février.

Don Carlos nomma commandant général de Biscaye le maréchal de camp don Juan Nepomuceno de Orbe, marquis de Valdespina, chef de l'état-major général de Navarre, provinces basques et Rioja;

Commandant général de la vieille Castille, le maréchal de camp don Gérardo Martinez de Velasco;

Et commandant général de la nouvelle Castille, le maréchal de camp don Santiago Lirio.

6 février.

Le général Moriones, avec une nombreuse colonne, arriva à Los Arcos. Les légitimistes, croyant qu'il avait l'intention de les attaquer, se mirent en position; mais Moriones ne jugea pas à propos de livrer combat.

7 février.

Le général Moriones partit de Los Arcos pour Lerin.

Les carlistes placèrent un grand nombre de pièces

d'artillerie sur la hauteur de Santo-Domingo, resserrant la ligne de Bilbao, de telle sorte que personne ne pouvait entrer dans la ville ni en sortir sans qu'ils en eussent connaissance.

8 février.

Des troupes républicaines, au nombre de 14,000, se trouvaient à Lerin, à Carcar et à Andosilla.

Les mortiers placés par les carlistes pour le bombardement de Bilbao, jusqu'à ce jour, étaient au nombre de sept.

9 février.

Le général Dorregaray arriva à Estella avec son état-major, une escorte de cavalerie et huit bataillons ; ces derniers partirent aussitôt s'enfermer dans des retranchements.

Un sergent-major et un soldat du régiment de cuirassiers du roi, avec armes et chevaux, se présentèrent à Estella, venant de Lerin, où se trouvait la colonne de Moriones, à laquelle ils appartenaient.

Les carlistes firent prisonniers quatre soldats et trois cantinières de la colonne de Moriones, qui étaient restés en arrière à leur passage à Los Arcos. Les premiers furent envoyés à Estella, pour en faire un échange, et les secondes mises en liberté peu de temps après.

12 février.

Don Carlos sortit de Durango, se dirigeant sur les environs de Bilbao, pour assister, en personne, aux opérations qui allaient commencer.

Moriones sortit de Lema, à dix heures du matin, à la tête de 12,000 hommes et de 20 pièces d'artillerie. Il se rendit à Aléonadré, où il prit le chemin de fer pour Miranda.

On vit arriver à Tafalla, dans cette journée, amenés par des membres de la société de Genève qui les avaient recueillis, 22 soldats abandonnés par les colonnes de Moriones dans son voyage de Tolosa.

L'armée carliste avait droit de les retenir, comme prisonniers, car ils n'étaient que fatigués des marches inutiles de leur colonne; cependant les carlistes ne les retinrent point. Le ministre de la guerre, avec ses sentiments généreux qu'on lui connaît, donna ordre de leur donner tous les secours nécessaires et de les conduire à leur armée, sans rien demander en compensation. Messieurs les républicains en feraient-ils autant? Oui, certainement, ils sont si chevaleresques, si généreux, si humains; ils ont une conscience si tranquille; ils ont tant de magnanimité, qu'ils ne pourraient pas moins en faire quand l'occasion s'en présentera. Les carlistes sont des scélérats, des lâches et des brigands: tout le fait voir; ces exemples le démontrent. A Dieu de récompenser et de punir; à l'histoire de juger les uns et les autres.

Le gouvernement républicain, dans un conseil de ministres, mit en état de blocus la côte cantabrique du cap de Pénas à Fontarabie, à l'exception seulement des ports de Gijou, Santander et San Sébastien ce qui donna à comprendre que la situation leur paraissait inquiétante.

13 février.

Don Carlos arriva à Durango, venant des environs où il avait visité les travaux de défense.

Les positions, du côté de Castro-Urdiales que l'armée républicaine avait voulu attaquer, étaient diffi-

ciles à aborder : les routes étaient coupées pour interrompre la circulation de Moriones, qui avait l'intention de venir au secours de Bilbao de ce côté. Il hésita à avancer à la vue des carlistes prêts à résister, sur leurs nombreux parapets où ils s'étaient retranchés.

Le général Dorregaray arriva à Durango, pour compléter le système de défense qui devait empêcher l'armée ennemie de pénétrer, si elle voulait tenter le passage de Somorrostro.

Pampelune se trouvait sans communication avec le reste de la Péninsule, et personne ne pouvait y entrer ni en sortir, sans un sauf-conduit de l'armée royale. Il y avait douze jours qu'on n'avait pas reçu le courrier de Madrid, et la ville souffrait de l'absence complète de tabac. On peut juger d'après cela que la vigilance des carlistes était une des plus actives.

Par ordonnance royale du 13 février 1874, fut nommé chef d'état-major de la division d'opérations, le colonel de cavalerie capitaine du corps de l'état-major de l'armée, don Antonio Oliver.

Une autre ordonnance de la même date ôta le commandement de chef d'état-major de la division d'opération au maréchal de camp don Ramon Argonz, qui fut nommé chef d'état-major de Navarre.

14 février.

Le général Primo de Rivera avec l'avant-garde de l'armée républicaine arriva à Costro Urdiales ; ainsi que la prudence l'exigeait, il prit toutes ses précautions pour n'être pas attaqué ni surpris.

Les troupes navarraises, aux ordres du général

royaliste Ollo, qui se trouvaient à Céamuri et à Villaro, firent place à une autre garnison et se disposèrent à se rendre aux environs de Bilbao.

Le général Dorregaray quitta Durango, et revint prendre part aux opérations du siège de Bilbao.

La colonne Loma désirait beaucoup faire entrer un convoi de vivres dans la ville de Tolosa. Une division royaliste qui se trouvait à Arteasu la chargea à la baïonnette après une forte fusillade et la mit en déroute. Trois compagnies réussirent à entrer à Tolosa avec deux fourgons, mais sans pouvoir en sortir. Le reste de la colonne se retira sur Andoain, laissant au pouvoir des royalistes sept fourgons de farine, de pommes de terre, de riz et de vin.

La colonne républicaine était composée de 2,000 hommes, et les royalistes ne leur opposèrent que quatre compagnies du bataillon del Principe, sous les ordres de son commandant et de deux compagnies du bataillon del Carmen, commandés par le capitaine don Meliton Bergarech. Le capitaine de la 2^e compagnie du bataillon del Principe, don Casimiro Lizarraga, se conduisit d'une manière exemplaire; ce fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à enlever le convoi ennemi.

15 février.

Le général Ollo arriva avec son armée à Ildio, venant de Céamuri et de Villaro, d'où il était parti la veille; il suivit la route de Somorrostro.

Don Carlos quitta Durango à 5 heures du soir, se dirigeant sur Galdacano pour assister aux opérations de Bilbao.

COMBAT DE SOMORROSTRO.

Les brigands de Catalan et de Cortijo, sous les ordres du général Primo de Rivera, attaquèrent les positions royalistes d'Onton, défendues par deux bataillons d'Arratia et de Palencia et deux compagnies de las Encartaciones. Le feu commença le dimanche 15 février à midi et dura jusqu'à cinq heures du soir.

Les républicains furent repoussés deux fois avec de grandes pertes et se retirèrent à Castro, poursuivis par les volontaires royalistes. Les pertes furent considérables des deux côtés; mais celles des républicains furent les plus importantes. Parmi leurs morts on compte le colonel du régiment de San Quintin et le lieutenant-colonel du bataillon de chasseurs à pied de Barbastro. Le commandant Reina fut blessé; et parmi les royalistes le commandant du bataillon d'Arratia, don Blas Belaustegui; 40 voitures pleines de blessés entrèrent à Castro Urdiales.

RAPPORT DU COMBAT DE SOMORROSTRO PAR LE
GÉNÉRAL DE ANDÉCHAGA AU MARÉCHAL CHEF DE
L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL ROYAL.

Excellence,

Ce matin, l'ennemi a commencé ses mouvements et s'est avancé par Las Munecas jusqu'en vue de nos bataillons postés dans cet endroit; mais sans tirer aucun coup de fusil.

A midi l'ennemi a commencé le feu sur Onton et parvint à occuper cet endroit. Il prit la montagne et

se trouva vis-à-vis de notre première ligne composée de deux compagnies de Encartados qui, aussitôt ont ouvert le feu sur leurs guérites. On m'apprit ce qui venait d'arriver, et, sans tarder, je me suis mis en route avec le colonel Hornache, chef du bataillon d'Arratia pour le lieu du combat, afin d'examiner les positions. Je n'avais sous mes ordres que les deux dites compagnies et les deux bataillons d'Arratia et de Palencia. Ce dernier encore n'avait que très-peu de munitions.

J'ai donné l'ordre au bataillon de Palencia d'avancer, de prendre les hauteurs, et de là, ouvrir un feu terrible, ce qui fut exécuté. L'ennemi ne put avancer, et les nôtres firent preuve de bravoure et ne perdirent pas un seul pouce de terrain.

Voyant la fermeté de l'ennemi, je fis avancer le bataillon de Palencia, et renforcer avec deux compagnies du même bataillon, les endroits plus exposés.

A cinq heures du soir, l'ennemi commença à battre en retraite et se retira protégé par l'artillerie de quelques bâtiments de guerre qui, de la côte, envoyaient ses grenades avec une grande adresse sur nos positions.

Nos pertes ne sont pas sérieuses, en comparaison de celles de l'ennemi, dans cette importante affaire ; j'ai seulement à annoncer à Votre Excellence la douloureuse perte du brave commandant du bataillon d'Arratia, don Blas Belaustegui, trouvé parmi les morts.

Je ne puis m'abstenir de recommander à Votre Excellence la belle conduite du colonel Hornache et celle du commandant Solana ; du reste, officiers et

volontaires, tous ont fait preuve de bravoure et je suis très-satisfait d'eux.

Durant l'action et lorsque l'ennemi commençait sa retraite, arriva à Somorrostro le 8^e bataillon de Guipuzcoa conduit par le général de brigade Berriz. Peu après arrivait aussi le premier bataillon d'Alava. Comme la ligne que nous avons maintenant à couvrir est plus étendue, nous avons aussi besoin de forces plus nombreuses; c'est pourquoi j'ai donné l'ordre au général de brigade Berriz d'envoyer en cet endroit deux autres bataillons de ceux qui se trouvent en Sopuerta.

C'est tout ce que j'ai l'honneur de faire parvenir à la connaissance de Votre Excellence.

Camp de Bilbao, 15 février 1874,

Excellence, CASTOR DE ANDÉCHAGA.

Somorrostro est un bourg des provinces basques dans la province de Biscaye, à 9 kilomètres de Portugaete. La population est de 2,500 habitants. Port, exploitation d'une mine de fer dans le mont Triano qui lui donne une certaine importance.

Trois bateaux à vapeur « *le Magdalena, le Vicenta, et le Deusto* firent le transport des blessés du combat livré près de Somorrostro (Onton), de Castro-Urdiales à Santander.

A Castro, on établit un hôpital dans la grande église de San-Francisco, tous les lits étaient pleins d'hommes grièvement blessés.

16 février.

La concentration des troupes s'opérait rapidement. Le général Ollo arriva avec sa colonne à Somorros-

tro, et le général Mendiri avec la sienne à San-Salvador Del Valle, alors que l'armée de Moriones ne faisait qu'atteindre Castro-Urdiales.

Le général de Andéhega, d'accord avec d'autres généraux, abandonna les positions situées entre Castro et Somorrostro qu'il occupait, pour se replier sur celles situées entre Somorrostro et Bilbao, qui lui étaient plus avantageuses.

Dans la nuit de cette journée, le général Ollo arriva à San-Salvador Del Valle avec trois bataillons et 4 pièces d'artillerie; il prit le commandement supérieur de toutes les forces par intérim.

Le général Lizarraga fut désigné pour prendre le commandement des trois provinces d'Aragon; il eut pour successeur dans sa charge de commandant général de Guipuzcoa, le lieutenant général, don Hermenegildo Ceballos, qui commandait les trois provinces d'Aragon.

17 février.

Arrivée à Estella du 9^e bataillon, l'un des derniers organisés, pour recevoir le nouvel armement. Officiers et soldats, sous le rapport de la discipline et de l'instruction, ne laissaient rien à désirer. Ils témoignaient un grand désir d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Le gouvernement de Madrid ordonna au général Moriones d'aviser aux moyens de secourir Bilbao, le plus tôt possible, et à quelque prix que ce fût, dût-il même sacrifier une partie de son armée.

C'est ainsi qu'on faisait bon marché de la vie de ces hommes qu'on arrachait de leurs foyers et qu'on

envoyait combattre leurs frères, ne sachant pourquoi ils se battaient ni ce qu'ils défendaient. Ne voyaient-ils pas qu'ils n'étaient que des pauvres moutons que des bouchers menaient à l'abattoir !

Dans la colonne de la Rivera, beaucoup de soldats désertèrent pour entrer dans les rangs de l'armée royale. Il ne se passait pas de jour sans qu'on vit arriver à Estella de nouveaux déserteurs.

On augmenta le nombre des mortiers et des canons en vue du bombardement de Bilbao; l'armée royale en avait trois à Santurce. Un autre canon, établi sur une plaque tournante, fut aussi placé dans l'Atalaye de Portugaleta, pour empêcher les bâtiments républicains de forcer la barre.

18 février.

Deux soldats de l'armée républicaine arrivèrent dans la nuit, à Estella; ils s'étaient échappés de Miranda de Ebro, avec leur armement, pour entrer dans les rangs carlistes. Ils assuraient qu'au moment de monter dans le train, les soldats de Moriones avaient témoigné un vif mécontentement; les vétérans maudissaient leur général et les conscrits pleuraient et s'écriait qu'on les menait à la boucherie. Les chefs et officiers étaient fort inquiets de l'attitude des soldats.

A Castro-Urdiales, l'armée républicaine fit un service funèbre pour les chefs morts dans le combat du 15, à Onton: le général Moriones en personne présidait cette cérémonie.

Le général Ceballos enleva à l'armée républicaine, un convoi de quarante fourgons de cacao et autres effets que l'on envoyait à Tolosa.

19 février.

Le bateau à vapeur *le Guriezu*, étant sorti de Santander, chargé de vivres pour Castro, fit naufrage en route, peu de temps après avoir quitté le port; tout le chargement devint la proie des poissons.

Jusqu'à la mer, tout était contre les républicains.

L'armée républicaine de Tolosa passa par les armes un lieutenant de la garnison de la ville et un autre officier de miquelets.

J'ignore les motifs de ces exécutions; mais je puis assurer qu'ils n'étaient pas très-graves. Ne pouvant frapper le taureau, ils se vengeaient sur le pauvre mouton.

Lettre qui achève de donner aux opérations, et à ce que nous avons déjà écrit, la lumière qu'elles demandent; elle est adressée au *Cuartel-Réal*, par un officier supérieur du siège de Bilbao.

San Salvador del Vallé, 19 février 1874.

Monsieur le Directeur du Cuartel-Réal.

Cher Monsieur,

Je crois nécessaire de vous donner connaissance des mouvements de la colonne de Moriones dans cette province de Navarre, ainsi que de ceux de l'armée royale concentrée dans les environs.

L'ennemi ayant pris le chemin de fer à Miranda, à l'effet de forcer le passage de Bilbao, nos bataillons furent obligés de faire des marches forcées pour se mettre en état d'empêcher leur dessein. Effectivement, le bataillon d'Arratia et un des Castillains qui

se trouvaient dans les premières positions sur Castro-Urdiales, durent essayer l'attaque de la colonne de Primo de Rivera; le résultat de cette lutte fut qu'on repoussa trois colonnes d'attaque; on leur fit de plus quelques prisonniers du régiment de Galicia.

Parmi leurs morts, on compte le commandant du bataillon de chasseurs à pied de Barbastro et un officier d'artillerie. Nos troupes ont combattu avec un sang-froid et un courage dignes de tout éloge.

Le général Andéchaga commandait le combat. Ce fait d'armes s'est passé le 15 courant.

Le lundi 16, au matin, arriva le général Mendiri avec ses bataillons. Là se trouvaient déjà les brigades des généraux Berriz et Rada, qui cantonnaient aux environs de Somorrostro.

Le général Mendiri a pris, par intérim, le commandement de ces nouvelles forces, ainsi que des trois bataillons de Castellains, commandés par le général Velasco, lequel se trouvait à las Munecas.

Les choses étant en cet état, le général Ollo arriva dans la nuit avec trois bataillons et quatre pièces d'artillerie, et prit le commandement supérieur de toutes les troupes, par ordre du général Dorregaray, chef de l'état-major général, par intérim.

Ayant pris connaissance des positions, il fut convenu que les généraux Mendiri et Andéchaga abandonneraient, dans la matinée du 16, les positions entre Castro et Somorrostro pour se retrancher sur celles qui se trouvent entre Somorrostro et Bilbao. Ces positions, effectivement, sont plus avantageuses et prêtent beaucoup à la défense. Tout mûrement considéré, le plan d'observation le plus convenable fut arrêté. A

cet effet, ordre fut donné, le 17, de s'établir pour recevoir l'ennemi dans les conditions les plus avantageuses possibles, et de protéger les brigades et demi-brigades les unes par les autres; de constituer quelques réserves, et finalement de voir si l'on pouvait, l'occasion se présentant, attaquer l'ennemi malgré sa supériorité numérique; et, accédant aux vœux du pays, de donner un jour plus de gloire aux armées royales qui supportent les fatigues d'une guerre aussi sainte, avec tant de constance.

J'ai omis de vous donner des renseignements et détails sur les troupes royales et leur effectif. Le général Lizarraga a amené avec lui 20 bataillons et 4 pièces d'artillerie de montagne; ces forces, bientôt sous le commandement du général Ollo, défendront le passage de Bilbao. Sept bataillons Biscayens, que commandera le général marquis de Valdespina, soutiendront le siège de Bilbao. Cette ville, selon la résolution prise hier, 18, par tous les généraux, sera bombardée d'un moment à l'autre.

Le temps, qui n'a cessé d'être très-mauvais et pluvieux, n'a pas permis d'achever certains travaux qui avaient été projetés, pour assurer le succès qu'on espère toujours quand l'ennemi se portera en avant.

Je dois vous dire que lorsque je commençais cette lettre (11 heures du matin), l'ennemi se trouvait campé à Onton et sur les hauteurs qui le dominant, et qu'au moment où je la termine (6 heures du soir), il a ses avant gardes à droite et à gauche, sur les hauteurs de San-Juan de Somorrostro, car ils ont abandonné Onton et ses hauteurs.

Les nôtres se sont repliés dans les positions qui

leur ont été assignées, d'après un ordre du général. Dans ce moment-ci l'ennemi rentre dans le bourg de San-Juan de Somorrostro. On vient de publier l'ordre du jour duquel je vous envoie la copie.

Votre ami et serviteur.

F. Z.

20 février.

Les bâtiments de guerre que le gouvernement républicain avait envoyés sur la côte Cantabrique, se trouvaient dans la position suivante : Les goëlettes *Concordia*, *Ligera* et le bateau à vapeur *Bilbao* dans la Rade; la goëlette *Consuelo* et les bateaux à vapeur *Gaditano*, *le Remorcador* n° 3 et un petit bateau à vapeur, à Castro-Urdiales, et le bateau à vapeur *Cadiz*, la corvette *Jerrolana* et la goëlette *Buena Ventura* à Santander.

Ces bâtiments de guerre, avec leurs troupes et leurs canons, ne pouvaient nuire aux positions carlistes ni prêter secours aux généraux Moriones et Primo de Rivera; leurs feux furent inoffensifs. Ils pouvaient seulement devenir de grande utilité à l'armée républicaine pour prendre la fuite en cas de déroute.

Moriones et son armée étaient toujours à Santander.

L'armée royaliste, mue par amour pour l'humanité, donna avis aux consuls étrangers et aux autorités de la ville de Bilbao de prévenir les habitants qu'il était encore temps de sortir.

Le lendemain devait commencer le bombardement de la place; mais déjà un grand nombre de personnes, par la crainte que leur causait cet événement, avaient abandonné la ville.

Le général Loma demanda au gouvernement de



Madrid 6,000 hommes de renfort, pour se maintenir dans les positions qu'il avait à San-Sébastien.

Les prisonniers faits à Portugaleta et à el Désierto, au nombre de 4,460, appartenant au bataillon de Ségorbe, au régiment de Saragoza, à une compagnie du génie et à une section d'artillerie, sortirent d'Estella, escortés par le 9^e bataillon de Navarre, et on les échangea, à Pampelune, contre un même nombre de prisonniers carlistes.

Tous se montraient très-satisfaits des traitements qu'ils avaient reçus de l'armée royale et faisaient un grand éloge de leurs vainqueurs.

Quelle différence de leur position avec celle de ces pauvres carlistes faits prisonniers par la capitulation de la Guardia!

Les soldats de Moriones, non contents de leur avoir volé leur argent, leurs porte-cigares et autres menus objets qu'ils portaient sur eux, leur enlevèrent encore leurs manteaux, leurs pantalons, poussant l'inhumanité jusqu'à en laisser quelques-uns en chemise. Voilà ce qui s'appelle digne d'une milice régulière s'intitulant l'armée espagnole!

Plusieurs des prisonniers de Portugaleta et de el Désierto, dont nous venons de parler, demandèrent à entrer dans les rangs carlistes. Ceux-ci le leur refusèrent, car il importait d'échanger le plus grand nombre possible de prisonniers.

Furent en dehors de cette exclusion un capitaine du bataillon de Ségorbe, le 2^e chef de fanfare du même bataillon et 42 soldats de Ségorbe et de Zaragoza, à cause des membres de leurs familles qui étaient sous le drapeau royaliste.

ORDRE GÉNÉRAL DU 20 FÉVRIER 1874.

San Salvador del Vallé.

S. E. M. le lieutenant général, chef de l'état-major général, par intérim, de l'armée, à la date d'hier, me dit ce qui suit :

Demain, vendredi 20, on fera savoir aux consuls résidant à Bilbao et au général Castillo, que le bombardement commencera le 21, à huit heures du matin. Voyant la sécurité que nous avons de repousser Moriones, avec le peu d'élément qu'il a aujourd'hui, et parce que son gouvernement l'oblige à attaquer, on commencera le bombardement de Bilbao le samedi, à huit heures du matin, en recommandant la plus grande vigilance et ayant soin que tous soient prévenus et disposés à repousser, avec la valeur habituelle, les forces ennemies.

SOLDATS,

Après ce que vous venez d'entendre, il m'a semblé devoir vous adresser quelques mots touchant les suprêmes moments dans lesquels se trouve intéressée la patrie. Le monde tout entier, vous ne l'ignorez pas, nous contemple en cette occasion solennelle : redoublez vos efforts ; que de nouvelles victoires fassent triompher la sainte cause que vous avez embrassée, et remettez notre auguste souverain, don Carlos VII (que Dieu garde), en possession du trône de saint Ferdinand. Si, comme je l'espère, avec l'aide du Dieu des armées, nous avons le bonheur de mettre l'ennemi en fuite, nous nous rendrons maîtres de l'importante place de Bilbao.

Dans cet espoir, je ne doute pas que tous, en général, et chacun en particulier, vous vous efforciez d'accomplir vos devoirs et de tout sacrifier pour atteindre le but sacré que nous nous proposons, et tous nous aurons bien mérité de la patrie.

Votre général, commandant en chef par intérim,
NICOLAS OLLO.

Don Carlos se trouvait dans le palais de las Cruces, le meilleur endroit pour suivre les opérations contre Bilbao et la colonne de Moriones.

Des troupes arrivèrent à Somorrostro pour s'adjoindre à celles du général Moriones; elles restèrent, néanmoins, sans rentrer dans la ville; leur plan, suivant leurs opérations, étant d'assurer leur retraite sur Castro.

La journée fut employée à construire de grands parapets et une immense barricade à l'entrée du pont, pour empêcher toute attaque de ce côté.

21 février.

A midi précis, le général marquis de Valdespina mit le feu au premier mortier contre Bilbao; les autres commencèrent à tirer après, sans s'arrêter d'un moment. Des 460 bombes qui furent lancées, 450 tombèrent sur la ville; les autres éclatèrent en l'air. La première de toutes tomba sur le fort de Mallona, situé contre le cimetière, où elle fit de grands ravages.

Le général Castillo, commandant général de la place de Bilbao, fit prendre les armes aux hommes de 48 à 45 ans.

Bilbao est le chef-lieu de la province seigneuriale de Biscaye. C'est une ville de 25,000 habitants, située à 436 kilomètres de Madrid. Sa fondation remonte à l'an 1300. C'est le siège d'un tribunal de commerce de Burgos. On y remarque l'hôtel de ville, l'hôpital, la jolie promenade de l'Arsenal, un beau quai, un arsenal de construction d'artillerie, des chantiers de construction pour la marine marchande. Son port est l'un des plus importants du Nord de l'Espagne. Elle fait le commerce de laines, exporte du fer, de l'acier, des poissons, fruits, grains, farine, froment, laines et toiles, etc.

Importation de sucre, cacao, morue, cuirs, denrées coloniales, etc.

D'importantes forges se voient dans les environs à Balueta, à la maison Harra, et sur les bords de Cadagua. Bilbao possède des fabriques de toiles, d'épingles et de pointes de Paris, des papeteries, des minoteries, des verreries, raffineries de sucre, des corderies, et une usine à gaz. Elle commerce avec la France, l'Angleterre, la Suède et les colonies espagnoles; tient un service régulier de bateaux à vapeur entre elle et Santander, Séville, la Méditerranée, Bayonne, Londres et Liverpool; des chemins de fer se relie à Miranda del Ebro, à la ligne du Nord et aux environs d'Afara, à la ligne de Saragosse à Barcelone.

La France, l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, la Belgique, le Suède et la Norwège y tiennent des consuls.

Les troupes de Charles V (Don Carlos V) l'assiégèrent vainement en 1535. Telle est la ville qu'as-

siégea son petit-fils, Don Carlos VII, en 1874.

Don Carlos se rendit, à onze heures du matin, à Baracaldo, arrivant de Llodio et de Sodupe.

Sa Majesté ayant visité dans la soirée les positions royalistes devant Somorrostro, retourna à son palais de las Cruces, par la route bordant la rivière, route que rendait très-périlleuse l'escadre républicaine.

Les sept vaisseaux qui la composaient, stationnant dans les eaux de la rivière de Bilbao, s'étaient arrêtés impuissantes devant les chaînes tendues par les carlistes, à travers le fleuve, et leur unique ressource était de canonner Santurce et Portugalete, et de tirer sur les chaînes qui empêchaient leur passage.

22 février.

Don Carlos passa en revue les vingt-sept bataillons qui formaient la ligne de bataille. Sa Majesté était accompagnée de plusieurs généraux et d'un brillant état-major.

Les troupes n'eurent pas plutôt aperçu le roi, qu'elles éclatèrent en vivats et enthousiastes acclamations. Les musiques, toutes à la fois, firent entendre la marcha réal (hymne royale). De ses positions, l'ennemi était témoin de l'enthousiasme et de l'amour des royalistes pour leur roi, enthousiasme qui devait, dans la suite, les rendre invincibles. Durant tout le temps que dura la revue, les vaisseaux ne cessèrent d'envoyer des grenades sur les troupes royalistes; ceux-ci ne s'en émurent aucunement. Un de ceux qui se trouvaient aux côtés du roi ne pût s'empêcher de s'écrier : « Comme ils tirent ! » Son Excellence, le duc de la Roca, répondit :

« C'est l'escadre rebelle qui salue le roi d'Espagne. »

Deux vaisseaux seulement s'étaient approchés des carlistes, mais sans s'être importunés en rien, ni les uns ni les autres.

Cinq bataillons, avec de nombreux fourgons de vivres, arrivèrent à Somorrostro se joindre à Moriones; les vivres furent déposés dans l'église.

Le bombardement se ralentit un peu, on ne fut pas cependant sans tirer quelques bombes qui firent bien du mal à la ville. Durant toute la nuit, les batteries de part et d'autre restèrent presque muettes.

Comme on le voit, Don Carlos commençait à devenir un personnage légendaire. S'il se trouve quelque part du danger, si des projectiles meurtriers menacent, on est sûr d'y voir courir cet auguste Bourbon.

Une rencontre avec Moriones, lequel, avec une formidable armée, s'avanceit, décidé à secourir Bilbao, paraissait de plus en plus éminente, de suite Don Carlos VII abandonna sa belle résidence de Durango.

Durango est une ville de la province de Bilbao, sise à 30 kilomètres de cette dernière, de 3,700 habitants, et importante par ses forges et ses fabriques d'ouvrages de fer et d'acier.

Le roi volait plutôt qu'il ne marchait; il traverse coup sur coup Llodio, Sodupe, et arriva dans la vallée de Baracaldo le 21, à 11 heures du matin, sans s'être reposé un moment.

A trois heures de la même journée, Sa Majesté visite les environs de Bilbao, promenade militaire très-périlleuse, se rend compte des positions royales et revient ensuite le long de la rivière, considérant avec beaucoup de calme l'escadre ennemie située à un

deux kilomètres de lui : dans les eaux de Portugaleta. Les balles qui pleuvaient sur cet endroit mettaient le roi dans un danger éminent : hommes, femmes, vieillards, enfants couraient sur son passage, le priant à genoux de retourner sur ses pas, et de ne point s'exposer au feu de la frégate *Jerrohana* et des six autres bâtiments.

Un devoir m'oblige de dire le nom de cette généreuse ville dont les fils venaient former de leur corps une muraille, pour préserver des balles ennemies leur bien-aimé roi et seigneur. Il n'y eut heureusement aucun malheur à déplorer. La Providence veillait du haut des cieux sur ces hommes d'abnégation et d'héroïsme, et si les anges étaient capables d'envie, ils seraient certainement jaloux de la grandeur d'âme des honnêtes et simples paysans du bourg de Santurce. À leurs instances s'unissent bientôt celles des généraux et de l'état-major de la suite du roi. Sa Majesté se rendit à tant de supplications et consentit à s'éloigner de ce lieu dangereux. Et formant une courbe à l'extrémité de laquelle est située l'agréable ville de Portugaleta Sa Majesté se rendit en ce dernier lieu.

Portugaleta fit une ovation spontanée à son magnanime vainqueur, à son sauveur généreux.

La présence du roi a suffi pour gagner ceux des habitants qui entretenaient encore quelque froideur à l'égard de cet auguste monarque. Tous à la fois allèrent à sa rencontre, chacun voulait être le premier à lui offrir de publics et solennels hommages et l'assurer de leur grand amour et de leur fidélité.

Le culte de la monarchie déploya là toute sa

magaificence, et le beau sentiment qui l'inspire déborda dans toutes les âmes, lorsque éclata le cri unanime de vive le roi! » A l'écho frémissant de ce cri, les eaux de l'Océan s'émurent, comme caressées par le souffle des glorieux souvenirs, et les vaisseaux tremblèrent comme s'ils eussent senti la magique influence du génie de Gascuna d'Elcano, de Oquenda, de Charruca et Légazpi (1); ils cessèrent aussitôt leurs feux ignobles, au souvenir sans doute que dans ses jours de gloire, la marine espagnole ne s'était point en vain décorée du nom de marine royale.

De retour à sa résidence de Baracaldo, à sept heures et demie du soir, Sa Majesté se montra très-satisfaite de sa tournée.

Pour décrire la situation poétique du palais de las Cruces, demeure de S. M. le roi d'Espagne Don Carlos VII, pendant le siège de Bilbao, il serait nécessaire d'échanger la plume contre le pinceau; car rien ne plaît tant aux yeux que cette délicieuse vallée. Des paysages et des pittoresques montagnes, constamment couvertes de verdure, l'environnent, et de leurs sommets découlent de petites rivières aux eaux argentées, qui, dans leur grand courant, laissent leur blanche écume dans des rochers immobiles. Des ruisseaux serpentent à travers la campagne et baignent sur leur passage le pied de mille maisons jetées çà et là, avec grâce et profusion, et ressemblant à des pigeons posés au bord de riantes rivières, par une belle matinée d'été. Une végétation luxuriante, des arbres séculaires, le doux

(1) Ces quatre héros sont Guypuzcaïns.

murmure des eaux accompagne le gai refrain du laboureur content, et la voix plus douce d'une simple bergère, tout conspire à faire de ce pays une demeure enchanteresse.

Le palais qu'occupait Sa Majesté est élégamment bâti sur une colline au pied de laquelle s'étend, comme un tapis brodé de fleurs, une délicieuse plaine qui va s'étendant jusqu'à San-Mames (1) et même jusqu'aux portes de Bilbao. De là se voyaient les retranchements carlistes qui entouraient la capitale de la Biscaye; de là on contemplait la trace de feu des bombes courant à travers l'espace, et se croisant sur les tours des édifices de Bilbao; de là on voyait la marine châtier de ses coups la défection de Portugaleta convertie à la cause royale, de là on admirait l'invincible patience de Moriones qui, enfermé depuis 7 jours dans Somorrostro avec son armée, s'était condamné à une inaction inconcevable et contemplait, impassible, le 21, les bombes tomber sur Bilbao, lui étant à 44 kilomètres de la place, sans faire un pas vers la ville qu'il avait mission, de par l'intitulé gouvernement de la nation, de secourir.

Entouré d'ennemis, Don Carlos avait sur son arrière l'escadre républicaine, en face la garnison de Bilbao et à l'Est les 25,000 hommes mis à la disposition de Moriones par le maréchal Serrano. Dans cette position délicate, le roi n'en continuait pas moins l'entreprise difficile et glorieuse, que la Providence lui avait imposée pour le salut et le bonheur de l'Espagne.

(1) San Mames est la maison de la Sainte-Miséricorde de Bilbao.

23 février.

Trois soldats du régiment d'infanterie n° 38 arrivèrent à Estella, venant de Lerin, pour entrer dans les rangs légitimistes.

Dans la nuit on vit s'élever de grandes flammes de la place de Bilbao, et éclairer tous les environs au point même de tout pouvoir distinguer dans le camp carliste. Cet incendie, causé par les bombes et les grenades carlistes, embrassait cinq édifices à la fois; les pertes furent très-considérables.

Les troupes royalistes qui se trouvaient prêtes à livrer bataille et celles employées au siège de la place, formaient 34 bataillons sous les ordres directs de Dou Carlos comme généralissime, et commandées par un lieutenant général, trois maréchaux de camp et quatre généraux de brigade.

Les républicains tentèrent par trois fois de forcer les lignes carlistes; trois fois ils furent repoussés avec de grandes pertes.

Les blessés que les républicains embarquèrent pour Santander étaient en grand nombre; ils en avaient de plus à Castro et dans plusieurs autres villes.

Un combat s'engagea entre les vaisseaux républicains qui se trouvaient dans la rivière et les positions carlistes.

Ce combat fût dû à l'initiative d'une frégate de 4^{me} classe adjointe à l'escadre républicaine.

L'armée de Moriones commença à descendre d'Onton pour se concentrer sur Somorrostro dans l'intention de livrer bataille à la première occasion. Les carlistes les attendirent très-tranquillement dans leurs fortes positions et comptant bien recevoir leur gracieuse

visite selon les règles qu'exige l'étiquette militaire.

Le bataillon légitimiste, 2^e d'Alava, arriva à San-Salvator del Vallé.

Dans la matinée, le feu sur Bilbao fut plus vif que celui de la veille.

Pour assurer au lecteur la véracité des faits que nous écrivons, nous allons placer sous ses yeux une lettre adressée au journal *El Cuartel-Real*, par une personne qui suivait les opérations :

EXTRAIT DE LA LETTRE.

Près de Bilbao, 23 février 1874.

Monsieur le directeur du Cuartel-Réal,

Une ignorance est sans doute bien criminelle lorsque, jointe à une sottise inqualifiable, elle conduit Bilbao à une résistance absurde.

J'écris d'une des batteries, le papier appuyé sur une pierre de ses parapets.....

J'ai besoin de m'arrêter fréquemment, car les détonations des mortiers se succèdent dans un très-court intervalle.

Le feu qu'ils vomissent est affreux; un brouillard épais, noircis par la fumée de la poudre, se forme sur Bilbao, et enveloppe la ville comme d'un manteau.

On distingue de temps en temps des colonnes de feu et de fumée qui s'élèvent des édifices enflammés comme des serpents rouges déployant leurs anneaux dans une nuit profonde et s'agitant menaçantes dans les airs.

Dès les premiers coups, la caserne d'infanterie, la maison habitée par le gouverneur militaire de Bilbao, le théâtre et d'autres édifices ont pris feu.

On ne dira pas que les balles carlistes sont mal dirigées. Il y a beaucoup de gens à Bilbao qui s'étaient figurés que le bombardement ne serait qu'une fête de poudre du genre bouffe; et le samedi 24, à midi, le Pont-Neuf se trouvait comble de curieux qui étaient venus voir le bombardement carliste. A midi la première bombe lancée des batteries carlistes est tombée au milieu du Pont-Neuf.

Le consul anglais, plutôt que de sortir de Bilbao comme les gens du consulat, le samedi avant midi, préféra rester seul dans la ville; mais le dimanche il est venu demander à nos autorités militaires la permission de sortir. On lui a répondu qu'il était trop tard; force lui fut donc de rester avec les assiégés.

Bilbao aurait dû prévoir et éviter les horreurs du bombardement : A-t-il ignoré par hasard que les carlistes avaient préparé 4,500 bombes, et que les fonderies établies dans ses environs pouvaient en fournir 400 par jour, et ils viennent de recevoir de la poudre en grande abondance; enfin, comme si leur canons et leurs mortiers n'étaient pas suffisants, ils en ont fait venir d'autres?

Il doit être déchirant pour les habitants de Bilbao d'entendre sonner la diane par laquelle les fanfares carlistes saluent l'arrivée du jour, dans toute la ligne qui forme le siège.

Et Bilbao ne se rend pas encore! Et Bilbao veut soutenir seule le poids de la Biscaye tout entière! Et Bilbao ne suit pas l'exemple de Portugaleta, qui s'est lassé d'attendre inutilement le secours de Moriones.

Que défend Bilbao. Une seule chose! la cause de la liberté; ignore-t-il encore que les fueros, l'ordre, la

véritable paix, le droit et la justice, aussi bien que la force, sont aujourd'hui pour Don Carlos.

Ne serait-il pas en temps opportun d'anticiper sur la semaine sainte, et d'adresser à Bilbao les touchantes exhortations avec lesquelles Jérémie cherchait à convertir la ville prévaricatrice, *Jérusalem! Jérusalem! convertere!...*

Un ex-député des constituantes de 1869.

24 février.

Dans la matinée commença un combat acharné, aux environs de Somorrostro, ville occupée par les forces républicaines; il continua dans la journée sans qu'on connût le résultat de cette importante affaire. A deux heures de l'après midi, Don Carlos sortit du palais de las Cruces se dirigeant sur le lieu du combat, passant, sans s'arrêter à Baracaldo, à Retuerto à Ugarte, à San-Salvador del Vallé et à Nocedal, recueillant sur tout son parcours les marques les plus vives de l'enthousiasme des habitants et les acclamations des bataillons.

Une fois arrivé, Sa Majesté se plaça sur une esplanade distante d'un kilomètre de la dernière ville et fut, durant deux heures, témoin des grands efforts que les républicains firent pour rompre les lignes légitimistes. Le roi eut le plaisir de constater que rien ne tenait devant la valeur de ses volontaires.

Les républicains occupaient l'espace compris entre San-Julian de Muzquez et le pont de Santalicés, et l'armée royale se trouvait sur une hauteur à gauche du même pont.

L'intention des républicains était de s'emparer du

pont, ce qui eût été pour eux un avantage incontestable : ils firent avancer un détachement de troupes qu'ils avaient à Somorrostro, mais il tomba dans une embuscade carliste ; devant cet insuccès, une batterie de canons Krupp mise sur une hauteur appelée la Rigada, commença un feu terrible sur les carlistes, sans cependant parvenir à les faire reculer un seul pouce de terrain.

Les républicains, convaincus de l'inutilité de leurs coups, s'en dédommagèrent en tirant des grenades sur le village de San-Pédro où se trouvaient quelques détachements carlistes : là encore, leur fureur resta vaine.

Enfin distinguant avec leurs longues-vues l'endroit où se trouvait Don Carlos, ils envoyèrent quelques balles dans cette direction.

Le visage serein et le rire sur les lèvres, Sa Majesté voyait éclater près de lui divers projectiles. Jugant enfin le combat sur son déclin, le roi monta à cheval, et dit au revoir aux généraux Ollo, Mendiri et Lizarraga, qui s'étaient tenus à ses côtés durant tout le temps du combat.

Dans cet endroit, Sa Majesté eut l'occasion de présenter un spectacle très-singulier, auquel très-peu de guerriers peuvent prétendre.

Le roi étant sur l'esplanade dont nous avons parlé, pouvait voir derrière lui à la simple vue le bombardement de Bilbao ; en face de lui, le combat qui venait de se livrer et, à sa droite l'escadre républicaine qui tirait sans relâche sur Portugaleta et sur l'entrée de la rivière pour rompre les obstacles qui lui en empêchaient l'entrée.

Par conséquent on peut dire que Don Carlos se trouvait au milieu d'un cercle de feu, et était le point de mire de ses ennemis de tous côtés.

A cinq heures du soir Sa Majesté était de retour à son palais ; le roi suivit la même route que précédemment et retrouva le même enthousiasme de la part des populations. Dans les villes que Sa Majesté traversa, le 4^{er} bataillon de Navarre et celui des Aragonnais reçurent Don Carlos aux cris de : Vive le Roi !

La ville de Santander pressait activement ses travaux de fortifications. Deux compagnies du génie militaire y travaillaient sans repos. La municipalité s'était chargée de fournir à ses frais 200 hommes pour travailler conjointement avec le génie, et mettre au plus tôt la place en état de défense.

On peut déduire de là que les habitants de Santander n'avaient pas grand espoir en Moriones, puisqu'il était à leurs portes avec la moitié de l'armée républicaine d'Espagne. Pourquoi tant se hâter ? Pourquoi ces dépenses ? Pourquoi cette crainte ?

Deux soldats de cavalerie des hussards de Villarobledo quittant Lerin, se rendirent avec leurs armes et trois chevaux à Estella pour entrer dans les rangs carlistes. Deux de leurs camarades qui les suivaient avec la même intention furent poursuivis par les républicains et ne purent atteindre le camp royaliste.

23 février.

Nouvelle victoire de l'armée royale. Moriones fut battu et obligé de fuir avec des pertes considérables. Les carlistes se conduisirent d'une manière admira-

ble dont on a peu d'exemples. Une compagnie du 6^e bataillon surtout, après avoir longtemps tenu tête contre des forces supérieures, les chargea à la baïonnette, et attaqua leur retranchement avec des efforts suprêmes. Malgré leur valeur, ils restèrent impuissants sous le feu de l'ennemi retranché et très-supérieur en nombre, lorsqu'un vaillant officier, dont il est regrettable d'ignorer le nom, se portant seul sur l'ennemi, entraîna par cet acte de dévouement la compagnie tout entière. Une autre compagnie prit part à cet élan; tous sans exception se battirent comme des lions. Les retranchements furent emportés et les républicains, au nombre de 500, obligés de fuir en désordres et de chercher leur salut dans les maisons de Somorostro. Il convient d'ajouter à l'honneur du 6^e bataillon de Navarre, que cette belle attaque fût son début et que c'était la première fois qu'il essayait le feu.

Les carlistes vainqueurs de ce côté l'étaient encore de l'autre, car Moriones pressé de toutes parts prenait honteusement la fuite.

Laissons parler un officier supérieur de l'armée de Moriones et voyons la lettre qu'il adressa au journal *la Epoca*, à Madrid, au sujet des événements dont nous nous occupons. La voici telle que la reproduit le journal anti-carliste :

« Castro-Urdiales, 25 février 1874.

« Triste comme jamais a été la journée d'hier : pas de grand combat, mais pire encore, parce que nos troupes se sont vues obligées de prendre la fuite et d'abandonner les positions que nous avions prises dans la journée du 24. La retraite s'est effectuée

dans la nuit du 25 au 26 (à 2 heures de la matinée), dans le plus grand silence pour ne pas éveiller les carlistes.

« Les pertes que nous avons subies le 25 sont considérables. Je ne puis au juste vous dire le nombre; mais on m'a assuré qu'elles s'élèvent à un millier d'hommes. En retour, je vous dirai que le combat a été vivement disputé; nous avons perdu beaucoup d'officiers, ce qui prouve qu'ils étaient tous à leur poste; nous avons eu beaucoup de blessés par suite que l'ennemi nous jetait des pierres du sommet des hauteurs où il nous dominait généralement: la valeur de nos soldats a été incroyable.

« Le spectacle que présentait l'hôpital dans la nuit d'hier était déchirant: 250 blessés y entraient sur les 8 heures et demie du soir sans compter un grand nombre de fourgons qui en amenaient d'autres. Beaucoup aussi furent transportés dans les maisons à Somorrostro; les femmes étaient occupées à enterrer les morts à l'endroit même où elles les trouvaient.

« Nous avons inutilisés cinq canons Krupp.

« Des officiers du quartier général sortent d'ici et vont à Madrid conférer avec le gouvernement.

« Il y a quelques officiers d'état-major blessés: je sais que de cinq qui se trouvaient logés dans la même maison, deux seulement sont sortis libres.

« Un bataillon a perdu tous ses officiers; un jeune homme, fils de Bilbao, a perdu la main, et on lui a fait l'amputation du bras au coude. Son nom est Fernando Yaudiola y Esponera; il va bien jusqu'à ce jour.

« La situation, cher ami, est délicate; c'est au-

jourd'hui le cinquième jour du bombardement de Bilbao, et il importe fort que nous allions à son secours.

« On dit que les forces carlistes dépassent 24,000 hommes et sont très-bien fortifiées; il nous faut donc faire un suprême effort.

« Un bateau à vapeur vient de partir conduisant des blessés à Santander; d'ici à quelques instants il en sortira un second, parce qu'il nous est impossible de les conserver tous dans cette ville; restent ici les plus gravement blessés. »

Une autre lettre adressée au même journal dit : que les généraux de brigade blessés dans ce combat furent au nombre de quatre, deux très-gravement.

Que mes lecteurs lisent attentivement cette lettre, ils verront que son auteur tient nécessairement à déguiser la vérité. Pour nous, nous disons que le combat a dû être très-sérieux, que la déroute n'a pas été moindre, puisque ceux qui aviaient tout intérêt à la cacher l'avouent, quoiqu'en en adoucissant l'importance.

Je crois devoir donner connaissance à mes lecteurs de l'importante communication faite par le commandant général de Guipuzcoa, le général Ceballos, au maire de Zarauz, c'est la réponse à une demande faite par le dit maire au sujet d'un avis du commandant de l'escadre del Cantabrico; ce dernier avait décidé qu'il mettrait Zarauz en cendres, si les carlistes n'arrêtaient pas leur feu sur Guetaria.

COMMUNICATION.

« J'ai reçu votre communication d'hier dans laquelle vous m'envoyez celle de l'intitulé commandant général des forces navales du Nord, menaçant de détruire cette ville, si les forces royales qui font le blocus de Guetaria ne suspendent leur feu.

• Je suis très-surpris que le dit commandant se soit adressé au maire d'une pacifique ville, non fortifiée et sans défense, pour obliger l'armée royale à cesser leur feu sur Guetaria.

« L'histoire jamais n'a enregistré un fait pareil à celui que se propose de pratiquer le commandant des forces navales du Nord. S'il le fait, il aura la gloire d'avoir détruit une ville ouverte et inoffensive ; et à lui sera la responsabilité qu'il prend devant la nation et le monde entier.

Il est très-malheureux que l'armée espagnole, oubliant son histoire si glorieuse pour elle et pour la patrie, se donne aux pillages, aux incendies et aux violations de toutes sortes, comme celles dont se glorifie l'armée de la république d'Espagne, qui détruit les villes sans défense et traîne derrière elle le deuil et la désolation.

« Le blocus de Guetaria ne peut ni ne doit se lever. C'est sur une place fortifiée que se dirige les feux des troupes royales, qui n'ont jamais tiré sur des villes ouvertes et sur des habitants sans défense.

« Je ne puis donc adhérer à la supplique que vous m'adressez au nom de la population, et je regrette que le commandant Marin, oubliant les lois de la guerre et du droit des gens, commettra une action

barbare qui sera désavouée par les véritables espagnols et par toutes les nations civilisées. »

Cette communication n'appartient pas aux événements actuels; sa place est bien en arrière; mais l'ayant reçue dans cette journée et n'en connaissant pas la date, j'ai cru un devoir de la placer ici dans cette journée.

Le lecteur indulgent me pardonnera cette faute qui véritablement ne m'est point personnelle. Il a pu du reste voir qu'elle appartient aux opérations de Guetaria, antérieures aux faits du siège.

Le général Ollo reçut en don une épée avec poignée ciselée sans qu'on sût jamais qui la lui avait envoyée; sur la lame, d'un côté était cette inscription: DIEU, PATRIE ET ROI, et de l'autre: NICOLAS OLLO. On avait aussi dédié au brave général un joli hymne guerrier.

Les édifices de Bilbao qui souffrirent le plus du bombardement jusqu'à ce jour, furent: l'église St-Nicolas, la gare, le théâtre et l'hôtel où demeurait le général Castillo. Les carlistes ayant de bons artilleurs, et connaissant parfaitement la ville, manquaient rarement leurs coups.

On tenait pour certain, dans le camp carliste, que l'armée de Moriones serait complètement battue si elle tentait de faire un pas sur Bilbao; Moriones, lui, ne cherchait qu'une chose, se mettre sur la défensive dans le double but de prolonger la résistance de Bilbao.

Il pouvait dire après qu'il avait tout tenté pour secourir la place; voilà un grand et vaillant général que possédait la république espagnole.

Les troupes républicaines qui se trouvaient à San-Juan de Somorrostro, commençaient à sentir le manque de vivres, le mauvais temps empêchant les vaisseaux de leur en fournir.

BOMBARDEMENT.

Le feu sur Bilbao fut affreux d'immenses colonnes de fumée se levaient de la capitale de la Biscaye; beaucoup de personnes furent atteintes dans l'intérieur de la ville.

La batterie de Quintana, après avoir tiré sans discontinuer durant toute la nuit, arrêta son feu à 8 heures du matin; un grand silence succéda.

A neuf heures et demie, la batterie del Pichon commença à fonctionner, tirant par intervalles; à 11 heures, secondèrent les batteries de Casa-Monte et d'Artagan, tirant plus modérément que les jours précédents.

Les batteries del Cuervo ou Choritoque, del Puente, de la Estacion (gare), de la Muerte, de Solocoeche et les redontes de San-Augustin et le fort del Morro, entretenaient les côtés de la place : ces deux dernières tirèrent seulement quelques coups. Sur le soir les batteries carlistes activèrent leur feu, excepté celle de Quintana qui tira médiocrement.

Plusieurs points de la ville ne reçurent pas moins de 2 ou 3 bombes, tombées à peu de mètres l'une de l'autre.

Les rues de Los Fucros, Somera, Santa-Maria, Bidebarrieta, Correo et Tenderia souffrirent le plus, et dans presque toutes tombèrent des bombes dans cette journée.

La batterie d'Artagan suivit, tirant avec des balles rasses sur la tour de Begóna, qui en reçut quelques-unes. Quelques gardes ruraux placés dans la tour répondirent par une fusillade aux artilleurs carlistes; ce qui nuisit quelque peu à ses derniers.

Dans le même moment que tirait le canon d'Artagan, le fort del Marro lui répondait avec dextérité.

Les mêmes batteries du matin répondirent le soir aux carlistes; celle de la Muerte, et Solocoeche, dirigèrent leurs coups avec une grande habileté sur la batterie de Casa-Monte.

Une bombe vint éclater dans les jardins qui se trouvent derrière le couvent de la Merced.

Quelques-unes éclatèrent en l'air et lancèrent leurs débris jusque dans Miravilla.

Une dame fut blessée gravement dans la rue de Jardines (des Jardins).

Aucun incendie ne se déclara, grâce au soin qu'on avait de courir à l'endroit où tombaient les bombes.

26 février.

Encore une victoire de l'armée royale.

Les troupes de Moriones furent de nouveau chassées de leurs positions de Somorrostro et obligées d'abandonner le terrain jonché de morts, de blessés, et d'effets de guerre.

Les pertes républicaines furent de plus de 4,000 hommes, tant morts, que blessés et prisonniers.

Le général Primo de Rivera fut grièvement blessé.

Les royalistes recueillirent un grand nombre de fusils, caisses de munitions, cartouches et autres effets.

Don Carlos visita le champ de bataille.

Les volontaires, qui se couvrirent de gloire, eurent peu de pertes à déplorer.

Les prisonniers entrèrent à Deusto.

Le général Moriones, qui depuis sa déroute retourna dans la même ville dont il était sorti précédemment pour livrer la bataille, prit dans la matinée les routes de Castro et Onton. Son arrière-garde formant un effectif de 5,000 hommes, reçut l'ordre de rester jusqu'à nouvel ordre. Les républicains qui avaient occupé le pic de Ramos avec quatre canons Krupp, l'abandonnèrent un moment; mais bientôt ils retournèrent avec deux pièces, comme ils firent à Somorrostro et à Muzquez.

Voici la dépêche où le général Moriones fait part de sa déroute au gouvernement de Madrid :

« Castro, 26. — *Le Général en chef au ministre de la guerre.*

« Quartier général de la Rigada, 25 février 1874.

« L'armée n'a pu forcer les redoutes et les tranchées de San-Pedro de Abanto, et sa ligne a été ébranlée.

« Envoyez du secours et (renforts) et nommez autre général pour prendre le commandement. Six pièces de 40 ont été inutilisées. Je conserve les positions de Somorrostro et communications avec Castro. »

Don Carlos, accompagné de deux officiers d'ordonnance, se rendit à Deusto, où les habitants, surpris de son arrivée, l'acclamèrent de leurs balcons et de leurs fenêtres. Puis de là à San-Mames, où le roi monta sur le sommet pour examiner les lignes légitimistes et républicaines.

Le général marquis de Valdespina et beaucoup de ses officiers arrivèrent pour présenter leurs hommages à Sa Majesté.

Don Carlos visita avec beaucoup d'intérêt la maison de la Miséricorde, les appartements destinés aux vieillards, et ceux des garçons et des filles : plusieurs de ces dernières furent examinées sur diverses matières en présence du monarque.

A la sortie de la maison de la Miséricorde se trouva un espace assez grand à découvert et d'où l'on apercevait les troupes républicaines qui étaient distantes de la moitié d'un coup de canon de ses batteries; celles-ci faisaient feu au même moment que Sa Majesté traversait le dit endroit, avec le sang-froid et la sérénité qu'il a toujours au milieu du péril.

Dans ce même endroit se trouvait la musique du bataillon de Guernica jouant l'hymne royal; ses sons harmonieux semblaient défier l'ennemi et lui dire : « Voilà notre roi, voyez comme il affronte vos coups et sourit à la vue de vos canons. Tirez sur lui, si vous l'osez ! »

Mais un reste d'espagnolisme ou plutôt la Providence, leur fit tomber les armes des mains : car rien ne pouvait les empêcher d'atteindre sûrement non pas le monarque qui se trouvait entouré d'une foule empressée de lui baiser la main, mais aussi quelques-uns des nobles fils de cette héroïque contrée; de grands vivats s'élevaient en même temps de tous les côtés, vivats qui devaient blesser les oreilles et aller jusqu'au cœur des artilleurs républicains, s'il se trouvait parmi eux de véritables républicains.

De retour à Deusto, une nouvelle ovation suivit

pendant que le roi se faisait rendre compte du bombardement; il ne négligeait pas non plus de s'instruire sur le commerce, l'industrie et les intérêts de Bilbao. Et comme Sa Majesté remarqua la rivière vide de bateaux et le commerce paralysé, il dit à un honnête laboureur: « J'ai l'espoir que bientôt le commerce et l'industrie de cette ville recouvreront leur ancienne prospérité: c'est le vœu de mon cœur! »

Une barque très-élégante attendait le roi près du pont de Barcas. Sa Majesté passa la rivière dans la direction du palais de las Cruces, aux abords duquel se trouvaient les bataillons de Durango et de Guernica, formant la haie à son arrivée.

Les habitants de Deusto pavoisèrent leurs fenêtres avec de jolis tapis, et se mirent sur leurs balcons pour faire leurs adieux au monarque. De chaleureuses acclamations partaient de tous les points de la population: les cloches sonnaient à toute volée. Le soleil lui-même resplendissant avait voulu compléter cette charmante fête, car ses rayons brillants manifestaient la joie de la victoire de Somorrostro.

RAPPORT DU GÉNÉRAL OLLO SUR LA BATAILLE DE SOMORROSTRO.

Excellentissime Seigneur,

Le Dieu des armées a donné, dans la journée d'hier, aux armes du roi, notre seigneur (que Dieu garde) la plus éclatante victoire que nous ayons remportée depuis le commencement de la campagne; ce sera une page glorieuse dans l'histoire de l'Espagne catholique.

Votre Excellence sait l'importance que l'ennemi

donne à nos opérations sur Bilbao; c'est pour cette raison, qu'utilisant le chemin de fer, il a pu, tout en exécutant une feinte du côté d'Estella, concentrer sur la ligne de Castro-Urdiales et les hauteurs de Somorrostro, un corps de 25,000 hommes.

L'avant-garde de cette armée, sous le commandement de Primo de Rivera (gravement blessé dans la journée d'hier, suivant la déclaration des prisonniers), ayant quitté le 45 Castro-Urdiales et s'avancant dans la direction de Salta Caballo, le général don Castor Andéchaga essaya de lui barrer le passage avec un bataillon et deux compagnies, seule force qu'il eût en position. Ces quelques compagnies appuyées par un bataillon castillan, qui arriva très-opportunément, se battirent avec un tel entrain, que l'ennemi se vit obligé de rentrer à Castro, après avoir éprouvé des pertes importantes.

La valeur du résultat était encore augmentée par ce fait que l'ennemi était maître de Salta-Caballo, point culminant de la ligne sur laquelle le combat eût lieu ce jour-là. Le général Andéchaga, comprenant qu'avec les forces dont il disposait il lui était impossible de couvrir la ligne de bataille, se retira à San Pedro de Abanto, à deux kilomètres de Somorrostro, dont l'ennemi occupa les hauteurs.

Bien que séparé de nous par une courte distance, le général Andéchaga ouvrit des tranchées qui, actuellement, forment notre première ligne, un peu trop étendue peut-être, mais la meilleure qu'on pût choisir jusqu'à Castrejana. Elle appuya sa droite contre el Pico de Mantas, et traversant San-Pedro de Abanto, Santa Juliana, las Carreras et le chemin

de fer, elle arriva jusqu'aux pieds de las Cortés, qui couvre sa gauche.

L'ennemi ayant pris position avec toutes ses forces à Somorrostro et à Muzquez, essaya, le 24, de tourner notre aile gauche, formée par la brigade Berriz, de la division Velasco, et votre Excellence sait déjà, par un rapport détaillé, que l'ennemi obtint l'unique avantage de déloger deux de nos compagnies occupant quelques maisons du bourg de Memerca, qui se retirèrent en bon ordre jusqu'aux tranchées du chemin de fer.

Cette attaque simulée, la position d'une colonne de quatre bataillons et d'une batterie de canons Krupp sur les hauteurs de Gauldo et Pico de Ramos, l'arrivée près de Ciervanas de neuf bateaux à vapeur et d'une multitude de barques, me firent comprendre que le lendemain l'ennemi ferait un suprême effort en se jetant sur notre droite.

En effet, à neuf heures du matin, commença contre nos tranchées une vive canonnade provenant tant des batteries placées sur la hauteur que des bateaux, dont le feu ne cessa pas pendant toute la journée.

La supériorité de l'artillerie ennemie, sa position sur les hauteurs dominant la vallée, centre de notre ligne, expliquent à Votre Excellence pourquoi j'ai été obligé de protéger nos positions par des tranchées.

A dix heures moins un quart, l'infanterie ennemie se mit en mouvement pour une attaque simultanée, marchant deux divisions sur las Carreras, c'est-à-dire contre notre centre, et trois divisions sur el Pico de Mantas, et traversant le gué de la rivière de Muzquez

à l'extrémité de notre gauche. Il était de la plus grande importance pour l'ennemi de s'emparer de cette position, car entre Casa-Montano et Pico de Montas existe un chemin qui lui aurait permis de nous tourner. Une autre division, occupant le bourg de San-Martin, cherchait à tenir en respect notre gauche et les forces commandées par le général Navarrete.

Les choses étant ainsi, le feu s'ouvrit à la fois sur toute la ligne. Il fut si bien entretenu de notre côté, que l'ennemi ne put avancer d'un seul pas.

Cela dura jusqu'à trois heures de relevée, et alors les forces ennemies ayant montré un peu de fatigue, les 1^{er} et 2^e bataillons de Navarre, et quelques compagnies du 6^e, s'élançèrent à la baïonnette, culbutant, dispersant les républicains, et faisant un grand nombre de prisonniers.

L'ennemi fit immédiatement donner ses réserves, et, renouvelant l'attaque, m'obligea à renforcer ma première ligne avec quelques bataillons de la deuxième. Cette précaution suffit pour terminer cette glorieuse journée, en rejetant l'ennemi sur Muzquez et Somorrostro.

Grâce au concours que m'ont apporté les généraux Lizarraga et Mendiri, tous les mouvements ont été exécutés avec une précision et une opportunité qui ont contribué beaucoup à l'heureux résultat obtenu.

Je n'ai pas besoin de dire à Votre Excellence que les généraux Andéchaga, Rada et Gamundi, et tous les officiers et volontaires de l'armée royale se sont conduits avec le courage et la décision enthousiaste qu'inspire la cause sainte que nous défendons.

Votre Excellence a eu l'honneur de suivre sur le champ de bataille notre bien-aimé Souverain, accompagné aussi par le général duc de la Roca, chef de sa maison militaire. Il est donc inutile que je dise ici combien la présence du Roi a surexcité la valeur de nos soldats, puisque Votre Excellence a entendu leurs ardentes acclamations, qui allaient effrayer les ennemis, et c'était justice, car notre vaillant Prince semblait respirer avec ivresse l'odeur de la poudre au milieu de ses loyaux défenseurs.

Votre Excellence pourra apprécier nos pertes d'après l'état que j'ai l'honneur de lui remettre ci-joint. Je ne puis lui donner le détail de celles éprouvées par l'ennemi, mais elles doivent être très-considérables, puisqu'il attaquait à découvert. Le feu a duré dix heures, et notre charge à la baïonnette le mit dans une telle déroute, que plusieurs bataillons, en fuyant, vinrent se précipiter dans le Muzquez. Le champ de bataille était littéralement couvert de morts et de blessés que nos soldats s'occupent à ramasser.

Jusqu'à ce moment, nous avons recueilli près de 4,000 fusils et une énorme quantité d'équipements, munitions et autres effets de guerre.

Je termine en annonçant à Votre Excellence qu'il résulte d'une reconnaissance faite aujourd'hui, que l'ennemi a abandonné Somorrostro, renonçant à secourir Bilbao.

Nous avons fait quelques nouveaux prisonniers et nous nous occupons de donner la sépulture aux morts.

Ce que je porte à la connaissance de Votre Excellence, pour sa satisfaction, et pour l'élever jusqu'à Sa Majesté, si Votre Excellence le veut bien.

Que Dieu garde Votre Excellence pendant beaucoup d'années.

San Salvador del Vallé, 26 février 1874.

Le Général, commandant général par intérim,
NICOLAS OLLO.

*A l'Excellentissime seigneur, lieutenant général, chef
 d'état-major général par intérim.*

ORDRE DU JOUR QUE DON CARLOS A ADRESSÉ
 A SON ARMÉE.

« VOLONTAIRES,

« Comptant sur votre valeur, j'ai entrepris une opération qui n'était possible qu'avec des soldats comme vous : assiéger Bilbao en présence d'une armée de secours trois fois plus nombreuse que la nôtre, d'une armée soutenue par une escadre qui menaçait la rivière et couvrait la côte de ses feux.

« Dans les journées d'hier et d'avant-hier, je vous ai vus, comme toujours, mettre Moriones en fuite et couronner mes espérances sur le champ de bataille de Somorrostro.

« Merci, braves volontaires, en vous accompagnant au combat, je sentais que Dieu était avec nous et me promettait que nous pouvions tout entreprendre avec assurance de la victoire.

« C'est ainsi que nous arriverons à Madrid et que nous pourrons donner à notre chère patrie les jours de paix et de bonheur dont l'Espagne a besoin pour redevenir encore une fois la reine du monde.

« Votre Roi,

« CARLOS.

« Quartier général de Las Cruces, le 26 février 1874. »



Les postes avancés des carlistes ayant fait une reconnaissance sur Somorrostro et Muzquez, revinrent avec 14 prisonniers recueillis en divers endroits. Leur but était d'entrer dans ces deux bourgs, mais la présence des républicains les empêcha d'aller plus avant, et ils se retirèrent sans que ceux-ci cherchassent à les inquiéter. Les carlistes restèrent surpris de ne pas avoir vu les républicains tirer sur eux; ils se mirent à reconnaître le champ où s'était livré le combat de Somorrostro, si funeste aux républicains, et à relever les morts pour les enterrer, ce que doit faire quiconque conserve quelque sentiment d'humanité; mais les républicains, toujours cruels et sauvages, les forcèrent de suspendre une aussi sainte opération, car ils se mirent à tirer des grenades sur eux.

BOMBARDEMENT.

L'artillerie carliste redoubla son feu.

La nuit du 24 au 25 fut terrible. Les carlistes voulant regagner le temps perdu de la journée, firent jouer tous leurs mortiers.

La vitesse du tir était telle, que les coups partaient de minute en minute. On voyait dans les airs jusqu'à quatre bombes à la fois. Durant les quatre premières heures, furent lancés plus de 400 projectiles.

A partir de sept heures du soir du 25, les carlistes ne tirèrent plus que deux bombes et le feu finissait à neuf heures. Les trois batteries de Quintana, de Pichon et de Casa-Monte seulement continuèrent jusqu'à trois heures du matin. A quatre heures, le feu fut entièrement éteint.

L'éclat des bombes causa des scènes affreuses en

divers endroits de Bilbao, et principalement dans la rue del Correo.

La batterie de Pichon lança pendant la nuit 42 bombes, celle de Quintana 46 et celle de Casa-Monte 40, ce qui fait un total de 128 bombes dans l'espace du temps compris entre neuf heures du soir à trois heures et demie du matin.

Quelques-unes n'éclatèrent pas, d'autres firent explosion en l'air; enfin la majeure partie causa des pertes matérielles très-considérables. Quelques édifices surtout ont été maltraités, et de ce fait menaçaient de tomber en ruine, car ils l'étaient déjà presque avant, à cause des bombes qui avaient tombé sur eux.

Les coups tirés par les mortiers, dans la journée du 25, se répartissent ainsi : la batterie de Casa-Monte, 55; celle de Pichon, 28; celle de Quintana, 7; en tout, 90. Ce qui, réuni à ceux de la nuit, fait un nombre de 248 projectiles lancés sur Bilbao.

Une maison proche de l'arsenal fut détruite par une bombe, et plusieurs vols d'habits et d'autres effets furent commis.

Les projectiles tombés sur la gare du chemin de fer jusqu'au 25 au matin causèrent les pertes suivantes :

Une bombe détruit l'une des salles du magasin de la Concordia; un éclat détruit, dans les ateliers de montage, la table de sciage, qui était de fer très-fort.

Un autre pénétra par le toit dans la salle d'attente, en traversant le plafond, puis s'enfonça dans le sous-terrain.

Une autre bombe tomba dans les bureaux de l'arrivée, mais n'éclata pas.

Les dégâts augmentèrent considérablement dans la ville; bien des familles, déjà victimes de la guerre, voyaient leurs malheurs s'accroître et perdaient leur dernière ressource.

Le 23, à huit heures et demie, le son des cloches de Deusta furent entendues à Bilbao, quelques moments après le vent apportait l'écho d'une fanfare, chacun se demandait qu'elle en était la cause; c'était l'arrivée de Don Carlos à Olaveaga, qui revenait de Barracaldo.

Les balles rasses de la batterie d'Artagan lancées sur Begana, arrivèrent à Bilbao-la-Vieja. On voyait les débris d'un projectile sur la manufacture de tabac de Mochin.

Une bombe mit aussi le feu à une grande quantité de chanvre qui se trouvait dans le port, en face Barrencalle Barrena; l'accident n'eut pas de suite, grâce aux concours des habitants et des pompiers.

Un soldat qui s'était jeté sur un projectile au moment où il tombait sur l'Arsenal, le premier jour du bombardement, fut grièvement blessé; il succomba dans cette journée, victime de son imprudence.

27 février.

Le général Zabala, ministre de la guerre adressa la dépêche suivante au général Moriones, en réponse de la sienne :

« Je prie Votre Excellence de me faire savoir de suite ce qu'elle estime avoir besoin pour marcher sur l'ennemi. »

Le général Moriones lui répondit dans les termes suivants :

Quartier général de la Rigada, 27 février 1874.

Le Général en chef au Ministre de la Guerre.

« Je crois indispensable six bataillons, deux batteries de 40, une batterie de canons Krupp d'acier et 3 de six pièces Plasencia avec des munitions au minimum de 500 coups par pièce, et les hommes qui les correspondent.

« J'attends les renforts demandés de suite, ainsi que de l'argent. »

Le Ministre de la Guerre a aussitôt répondu :

« Je mets en route troupes, de considération, pour augmenter cette armée; empêchez de s'abattre la morale de votre armée; redoublez plus que jamais de discipline; c'est là où doivent tendre les efforts d'un digne général en chef. »

Le champ de bataille du 25 était encore rempli de cadavres abandonnés. Les carlistes avaient commencé à les ramasser le 26, mais les républicains ayant fait feu, force fût donc de cesser, comme nous avons dit plus haut.

La Société et l'ambulance de la Caridad (Charité) émue de ce scandale, prit le parti d'envoyer un ordre au commandant des troupes républicaines, de ne plus à l'avenir s'opposer à ceux que le bon cœur poussait à donner la sépulture aux morts qu'ils avaient eux-mêmes laissés sur le champ de bataille.

Une partie des prisonniers faits dans le combat du 25 arrivèrent à Durango.

Les carlistes recueillirent dans la dernière affaire 700 fusils, plus de 23 caissons de munitions, une quantité d'épées et 70 prisonniers.

BOMBARDEMENT.

Les batteries carlistes restèrent muettes les premières heures du 26 ; les habitants de Bilbao purent donc, par cette trêve, se reposer de la cruelle perplexité de la nuit du 25.

Les batteries républicaines tirèrent lentement sur les mortiers carlistes.

La nuit du 26 ne fût pas aussi terrible que celle du 25 ; 77 bombes cependant tombèrent sur la ville.

Le vent jeta dans les rues, le 26, des morceaux de boiserie, des vitres, des fenêtres, et des ardoises des maisons détruites par les projectiles. Quelques passants furent blessés.

28 février.

Le général Loma voyant la difficulté qu'il avait de se soutenir à Tolosa, prit le parti de se diriger sur San-Sébastien. Cette retraite prudente se fit dans la matinée ; quelques fourgons de vivres et de munitions ainsi que des voitures remplies de meubles de plusieurs habitants suivirent l'armée. Les troupes royales prirent aussitôt possession de la ville.

Tolosa est une ville de la province de Guipuzcoa, de 4,300 habitants, à 20 kilomètres de San-Sébastien, au confluent de l'Oria et de l'Arabez. Elle possède des fabriques d'armes blanches, de laiton et de fer battu.

Les habitants de Tolosa reçurent avec un grand enthousiasme la garnison royale. A l'entrée des troupes, les musiques jouaient, les cloches sonnaient, les fusées volaient en l'air, les rues et les balcons étaient pavoisés, les fenêtres illuminées et

de toutes parts on entendait les cris de : vive l'Espagne! vive la religion! vive Charles XII! vive les légitimistes.

A la demande adressées par le président de la société des ambulances, l'état-major de la 4^{re} division républicaine donna l'ordre suivant :

4^{re} *division.* « E. M. Les batteries sont averties de ne point faire feu sur les groupes qui portent le drapeau blanc, et que si l'on est obligé de tirer, on le fera dans une autre direction et seulement avec de la poudre.

Par ordre de Son Excellence,

RAMON VALLARINO.

Avertis de l'ordre donné par l'état-major républicain, les carlistes sortirent en grand nombre dans la matinée, munis d'outils nécessaires pour le triste service qu'ils allaient rendre à leurs frères et à leurs ennemis politiques. Le nombre en était si grand, qu'ils ne finirent qu'à quatre heures et demi du soir, ils donnèrent la sépulture à plus de 450 morts et le cimetière de Somorrostro venant à se trouver plein, ils furent obligés de faire une fosse commune dans un champ avoisinant.

La rivière qui passe à côté reçut aussi un grand nombre de fuyards qui préféraient se noyer plutôt que de se rendre prisonniers.

A Muzquez, le nombre de morts enterrés dépassa 300. Le relevé exact des morts républicains qui furent enterrés à Somorrostro par suite des combats des 24 et 25 février, est de 729.

Les carlistes, on le voit, ne remplirent qu'une par-

tie de leur projet; s'ils s'arrêtent dans leurs pieux exercices en laissant encore plusieurs centaines de malheureux sur le sol, c'était uniquement pour avoir reçu l'ordre suivant :

MAIRIE DE MUZQUEZ.

« Le chef de l'armée du Nord qui a cantonné avec ses forces dans ce département me dit verbalement qu'il faut que la croix rouge abandonne ou achève les opérations commencées à cinq heures du soir, et qu'à la dite heure commencera le bombardement. »

Quoique les cadavres appartenant aux républicains, les carlistes furent indignés d'un tel procédé. Ils cessèrent leur travail, abandonnant ces malheureux à la merci des bêtes fauves que leur instinct naturel guide toujours à la suite des armées.

A la date du 28 février 1874, Don Carlos accorda la dignité de Castille et le titre de comte de Somorostro, au maréchal de camp don Nicolas Ollo.

Furent nommés dans la même occasion grand-croix du mérite militaire (ordre établi pour récompenser les services militaires), les maréchaux de camp don Gérardo Martinez de Velasco, don Torcuato Mendiri, don Castor de Andéchaga, don José Louis Larramindi, et au général de brigade don Pascual Gamundi.

Les colonels don Raphaël Alvarez, don Juan Maria Maestre, don Vicente Goni et don Juan Yaldi furent nommés généraux de brigade.

Don Carlos visita les travaux dirigés par le général de brigade don Santiago Patero, pour empêcher l'escadre républicaine de pénétrer dans la rivière de Bilbao.

Sa Majesté était montée dans une petite barque simple, quoique très-élégante ; à la poupe flottait le drapeau espagnol. La mer était calme. Le roi aborda ensuite à une plage nommée las Arenas, et mit pied à terre, accompagné du général de brigade Potero et de deux de ses officiers d'ordonnance.

Don Carlos se mit à inspecter les batteries placées à plus d'un kilomètre du bord de la rivière et défendues par des tranchées convenablement établies. Ces batteries étaient de 9 canons de 24, d'une excellente fabrique.

Pendant ce temps, Sa Majesté fut acclamée, tant par les personnes qui se trouvaient à son passage que par les groupes qui, petit à petit, s'étaient formés, et qui, joyeux, s'avançaient pour contempler le roi et lui baiser les mains.

Après avoir tout visité avec une grande attention, Sa Majesté remonta dans la barque, qui le conduisit à Portugalete. Là l'attendait une foule immense, hommes et femmes de toutes conditions.

Le roi débarqué, le maire et le conseil municipal vinrent lui présenter leurs respectueux hommages et l'accompagnèrent jusqu'à la tour des Signaux, aux abords de laquelle se trouvaient placés un canon de 24 et trois autres, sur une petite éminence en direction de la route qui va de Portugalete à El Désierto.

L'inspection des tranchées terminée, Sa Majesté rentra à Portugalete au milieu des acclamations d'un grand nombre de personnes qui l'attendaient, au bruit des fusées et des coups de fusils que l'on tirait sur la rivière, et au son des cloches de toutes les églises.

Il fut par moment impossible de contenir la foule immense qui se jetait autour du roi. C'était à qui aurait l'honneur de baiser les mains du monarque, qui, toujours aimable, les donnait à chacun avec une joie qui se peignait sur son visage.

Un bataillon de Alava attendait le roi sur la place, et de leurs balcons et de leurs fenêtres un grand nombre de dames saluaient le roi d'Espagne et agitaient leurs mouchoirs blancs.

Grandes et magnifiques furent donc les ovations que Don Carlos reçut en ce jour à Portugaleta et à las Arenas.

L'auguste prince, qui trouva dans l'aide de Dieu et sa valeur singulière la force et la volonté de vouloir sauver l'Espagne, ne méritait pas moins.

BOMBARDEMENT.

Les bombes causèrent des dégâts matériels dans des édifices assez importants. Quelques personnes furent atteintes et plusieurs incendies déclarés dans la rue d'Ascao.

Le nombre des coups tirés par les batteries carlistes dans les quarante-huit heures est de 433.

Les batteries d'Artagan et de Santa-Monica, détruisaient la tour de Bégona.

MOIS DE MARS 1874.

Le 1^{er}. Le maréchal Serrano à Castro Urdiales. — L'escadre républicaine se réfugie à Santona. — Bombardement. — Le 2. Encore les morts sur les champs de bataille. — Nouveaux hôpitaux carlistes. — La petite vérole dans le camp républicain. — Le 7^e bataillon carliste prête serment de fidélité au drapeau royal. — Description d'Estella. — Naufrage du bateau *le Bilbao*. — Bombardement. — Le 3. Bombardement. — Le 4. Inspection des lignes carlistes par le maréchal Elio. — Bombardement. — Le 5. Entrée de don Carlos à Tolosa. — Ordre du jour faisant savoir que le maréchal Elio reprenait le commandement de l'état-major général. — Bombardement. — Le 6. Don Carlos visite les environs de Tolosa. — Un républicain converti. — Bombardement. — Le 7. Don Carlos donna à ses gardes-nobles l'étendard qu'eurent les gardes de Don Carlos V pendant la guerre de Sept Ans. — Les républicains commencent à s'activer. — Le maréchal Elio inspecte les positions. — Le général Planas est nommé lieutenant-général. — Bombardement. — Le 8. Le maréchal Elio visite les positions. — Soldats faits prisonniers par les carlistes. — Bombardement. — Le 9. Désertions républicaines. — Officiers venant de Madrid au camp républicain. — Troupes que possédait le maréchal Serrano. — Le général Moriones, malade, quitte le commandement de l'armée. — Démission du général Primo de Rivera. — Nomination que fit le maréchal Serrano. — Renfort des troupes carlistes. — Don offert par la reine dona Marguerite de Bourbon. — Entrevue du consul français de Bilbao avec le général de Valdespina. — Tentative faite par la garnison de Bilbao. — Le 10. Amusements des républicains et état de leurs soldats. — Désertions dans la garnison de Bilbao. — Nombre d'hommes que possédait le maréchal Serrano. — Petit combat aux environs de Victoria. — Où l'on verra si les carlistes étaient bien fortifiés. — Bombardement. — Le 11. Don Carlos à Durango. — Lettre du général del Castillo prise par les carlistes. — 30,000 livres de poudre prises par les carlistes. — Bombardement. — Le 12. Quelle intention avait l'escadre républicaine. — Autres désertions de la garnison de Bilbao. — Ordre royal fixant la solde aux chefs et officiers de l'armée carliste. — Bombardement. — Le 13. Les carlistes attaquent le courrier de Pamplona. — Un bâtiment républicain tire sur le pico de Mantas. — Autre visite du maréchal

Elio aux positions. — Bombardement. — Le 14. Combat à Valentin. — Encore la petite vérole au camp républicain. — Bombardement. — Le 15. Don Carlos sort de Durango pour se rendre au quartier général des opérations. — Plan d'attaque des républicains. — Ses troupes. — Comment étaient concentrés les carlistes. — Bombardement. — Le 16. Retour de Don Carlos au palais de las Cruces. — Tentative faite par les troupes républicaines de Pampelona. — Un palais détruit. — Bombardement. — Le 17. Visite de Don Carlos aux ambulances. — Arrivée des prisonniers du dernier combat à Durango. — Bombardement. — Le 18. Don Carlos visite la ligne. — Bombardement. — Le 19. Retour de Don Carlos à Durango. — Bombardement. — Le 20. Deux bourgs bombardés par les carlistes. — L'escadre républicaine devant les positions carlistes. — Offre du général de Valdespina aux habitants de Valentin. — Bombardement. — Le 21. Arrivée de 60 canons prussiens au camp républicain. — Bombardement. — Le 22. Précautions prises par le comte de Somorrostro. — Pertes républicaines causées par les maladies. — Bombardement. — Le 23. Des conscrits républicains passent aux carlistes. — Embargo que fit le maréchal Serrano. — Nouvelles douanes établies par les carlistes. — Le 24. Préparatifs pour le combat. — Nouveau mortier carliste. — Le 25. Situation de Bilbao. — Combat près de Bilbao. — Conduite de l'escadre républicaine. — Le 26. Reprise du combat. — Le 27. Le combat continue. — Autres désertions républicaines. — Le 28. Le combat s'arrête. — Morts et blessés. — Don Carlos se retire du champ de bataille et retourne à son palais. — Ordre que le général del Castillo donne à Bilbao. — Bombardement. — Le 29. Récapitulation des quatre journées précédentes. — Blessure mortelle du comte de Somorrostro et d'autres généraux carlistes. — Visite de Don Carlos aux fortifications. — Don Carlos se rend auprès du général Ollo. — Ses dernières paroles à Don Carlos. — Pertes républicaines. — Narration d'un témoin oculaire. — Le 30. Dépêche du comte del Pinar. — Ordre du jour du maréchal Elio. — Don Carlos visite Deusto. — Armistice demandée par le maréchal Serrano. — Ce que la banque de Madrid mit à la disposition du maréchal Serrano. — Mort du général Ollo; sa dernière volonté. — Bombardement. — Le 31. Mort du général Rada. — Autres désertions républicaines. — Bombardement.

1^{er} mars 1874.

Le général Serrano, duc de la Torre, et les autres généraux qui étaient avec lui, se trouvaient à Castro-Urdiales.

Tous les bâtiments de l'escadre s'étaient réfugiés à Santona.

BOMBARDEMENT.

Du 24 février à midi, au 4^{er} mars, les mortiers carlistes tirèrent sur Bilbao 4,294 bombes.

Le bombardement continuait sans interruption.

2 mars.

L'armée républicaine avait encore devant elle 420 cadavres privés de la sépulture.

Que mes lecteurs jugent à présent quelle était l'humanité et la conscience de cette vaillante armée républicaine.

Les carlistes établirent des hôpitaux à Casto, à Algorta et à Elagabieta.

Le camp républicain fut violemment attaqué de la petite vérole; à Castro, on fut même obligé d'établir un hôpital spécial pour les soldats atteints de cette maladie.

Le septième bataillon légitimiste nouvellement formé, prêta serment au drapeau après sa bénédiction.

Cette cérémonie eut lieu à Estella sur la place San-Juan, le général Argonz, présidait cet acte solennel.

Estella est une ville de la Navarre, de la province de Pampelune. Elle est à 27 kilomètres de cette dernière ville, sa population est de 6,000 habitants. On y remarque des manufactures de draps et cachemires, des fabriques d'huile et des distilleries, et comme antiquité un vieux château qui fut le quartier général du roi de Navarre.

Le bateau à vapeur *le Bilbao*, que le gouvernement

républicain fit armer en guerre pour le joindre à l'escadre destinée à opérer contre les forces royales, selon le plan des nouvelles opérations militaires, fit naufrage en vue de Castro-Urdiales.

BOMBARDEMENT.

Le feu contre Bilbao fut très-vif; les batteries de la place y répondirent faiblement.

Dans le couvent de la Merced, à Bilbao, tombèrent plusieurs bombes qui causèrent des dommages très-sensibles. La mairie en reçut cinq pour sa part; et la caserne de San-Francisco quelques-unes aussi.

La tour de Bégonia souffrit énormément; elle fut tout le temps le point de mire des batteries carlistes d'Artagan et Santa-Monica.

Les batteries de Casa-Monte, de Pichon et de Quintana continuaient à tirer et se reposaient à tour de rôle; les projectiles qu'elles lançaient causèrent plusieurs accidents et un commencement d'incendie.

Celles d'Artagan et de Santa-Monica, pendant ce temps, démolissaient l'église de Bégonia. Quelques balles sifflaient sur la ville, venant de différents endroits.

Les mortiers de Pichon et Quintana fonctionnèrent toute la matinée; ceux de Casa-Monte restèrent muets.

A midi, le feu des batteries carlistes s'était sensiblement affaibli; celle de Quintana tirait lentement et celle de Pichon plus du tout.

Un canon établi à Artagan lançait un feu violent sur l'église de Bégonia, comme pour compenser le temps que perdit la batterie de Santa-Monica, alors

entièrement éteinte; à six heures moins un quart cette dernière recommença son feu. Vers le déclin du jour, la batterie del Pichon suivit; à six heures le feu reprit son intensité première.

Il n'y eut dans la ville aucun malheur à mentionner. La batterie d'Ollargan tirait sur el Morro.

3 mars.

Pas d'opérations; tout resta dans les mêmes bases.

BOMBARDEMENT.

Les batteries de Pichon, de Quintana et de Casa-Monte, à partir de minuit, tirèrent activement, malgré la grande pluie qui tomba durant la nuit.

Une bombe éclata au dernier étage de la maison qui fait l'angle des rues de Sombrereria et del Correo, et dans laquelle il y avait des canaris, des pigeons et des lapins; une partie de ces pauvres bêtes furent tuée; le reste prit la fuite, volant, tout effaré, dans les rues.

Les républicains barricadèrent un des plus grands magasins de nouveautés de la ville, avec des pièces de velours, de satin, de soieries, et autres choses de grande valeur représentant une somme assez importante. Que ne ferait-on pas pour la vie?

Dans la matinée du 2, deux hommes et une femme furent blessés par une bombe qui éclata dans une maison de la rue de la Cruz.

Dans la même journée, quelques coups de fusils furent tirés, sur le poste avancé de la Salve qui était protégé par les batteries de ce côté-là, au moment où on le relevait.

Les pigeons libres qui faisaient leurs nids dans les

tours de la ville, dans le théâtre et autres édifices, ne savaient plus où se réfugier. Ces pauvres bêtes étaient effrayées des projectiles qui, se croisant en tous sens, éclataient de tous côtés.

Les oiseaux en grand nombre qui habitaient les arbres de l'Arsenal et de la plaza Nueva prirent la fuite, effarés sans doute par le bruit de l'artillerie et l'explosion des bombes.

Les églises étaient fermées; très-peu de prêtres célébraient l'office divin.

Une bombe, qui tomha à Barrencalle, blessa grièvement une jeune fille.

Les religieuses de la Merced, au nombre de quatorze, sortirent de la ville pour se réfugier à Albia.

Les cloches qui signalaient l'arrivée des bombes ne s'entendaient presque plus dans les rues; bien peu étaient entières et toutes conservaient les empreintes des coups des bombes. Celles de la tour de Santiago seulement pouvaient être de quelque service. Une des balles rases, qui traversaient en grand nombre l'espace à la tour de Bégonia, venant de la batterie de Santa-Monica, tua un homme dans la rue de la Amistad, c'était le concierge d'une maison, qui était monté au quatrième étage pour s'assurer s'il ne s'y déclarait point d'incendie; ce fut en descendant que le projectile lui brisa la tête.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, faisant le métier de cordonnier. Il était natif de Marquina. Tout le quartier connaissait ses sentiments légitimistes; il avait servi dans les rangs carlistes et s'en était retiré pour se marier, par peur de la guerre.

De sept heures du matin du 2, jusqu'à sept heures

du matin du 3, les batteries carlistes lancèrent 484 projectiles.

Les carlistes, à Munguia, ne manquèrent pas de munitions; ils avaient en grand nombre des vivres et la farine surtout était en abondance dans le bourg.

Le 2, les carlistes tirèrent sur la ville un grand nombre de coups de mortier. Sur le soir, le feu des batteries situées au nord-est de la place s'activa considérablement.

Une bombe étant tombée sur la maison qu'occupait à Bidebarrieta le général de brigade républicain don Salazar Mazarredo, détruisit les meubles magnifiques qui s'y trouvaient.

La rue de la Amistad et les magasins de bois de Ripa, reçurent pour leur part plusieurs bombes, qui causèrent d'assez grands dégâts.

La Bourse en reçut cinq pour elle seule. Dans la rue de Santa-Maria, d'autres causèrent assez de dégâts, détruisant un autel où se trouvait une vierge. La place Vieja eut plusieurs victimes; trois femmes indigentes, allant chercher leur nourriture aux fourneaux économiques, furent blessées par l'éclat d'un projectile carliste.

Dans la nuit du 2, un autre projectile tomba sur le cercle républicain, sans occasionner d'autres pertes que de détruire une partie des murs.

Les carlistes, excités par le silence que gardèrent les batteries républicaines durant toute la nuit, redoublèrent dans la matinée du 3 le tir qui ne cessa pourtant d'être des plus rapides.

4 MARS.

Le maréchal Elio inspecta les lignes royalistes, à Deusto.

BOMBARDEMENT.

Pendant la nuit, le bombardement c'était un peu relâché, néanmoins les projectiles lancés de Quintana et de Pichon montèrent à 75.

En 24 heures les batteries de Archanda en tirèrent à elles seules 484.

Les malheurs causés le 4, dont nous avons connaissance, furent de neuf blessés, l'un d'eux très-grièvement.

A Artecalle, dans la soirée du 3, quelques hommes étaient occupés à consolider une vieille maison qui, venant de recevoir une bombe, menaçait de s'écrouler, lorsque un autre projectile tomba et mit en fuite les ouvriers; ils n'eurent d'autre mal que la peur.

Dans la nuit du 3 au 4, une bombe vint tomber dans une chambre où dormaient plusieurs personnes; par un bonheur inconcevable, cette bombe n'éclata point.

Quelques personnes, qui continuaient à prendre leurs repas dans une pension de la rue St-Victor, qui n'avait pas jusqu'à ce jour été inquiétée, bien leur prit ce jour-là, l'idée d'aller prendre leur repas dans une salle autre où ils avaient l'habitude de se tenir; car une bombe tomba dans la pièce abandonnée le matin même, au milieu de la table et la mit en morceaux. voilà ce qui s'appelle l'avoir échappé belle. La Providence et non la prudence a pu seule les sauver d'un péril imminent.

Les consuls résidant dans Bilbao, s'adressèrent au général carliste Dorregaray pour lui demander la permission de laisser sortir leurs nationaux de la ville assiégée par l'endroit où ils pourraient communiquer avec l'extérieur.

De 7 heures du matin, du 3, jusqu'à 7 heures du matin, du 4, les batteries carlistes tirèrent 247 bombes.

5 mars.

A trois heures et demie du soir, Don Carlos fit sa première entrée dans la ville de Tolosa, à la grande joie des habitants qui brûlaient du désir de le connaître et de le posséder dans leurs murs.

A une heure et demie de l'après-midi, le général Ceballos, commandant général de la province, allait à la tête de son état-major à la rencontre de Sa Majesté. Les habitants déployèrent partout une grande magnificence pour recevoir l'auguste monarque.

Les rues, les balcons et les fenêtres étaient pavoisés, et montraient partout des gens avec le rire sur les lèvres.

Les troupes royales formaient haie sur tout le parcours de Sa Majesté. Le carillon joyeux des cloches de toutes les églises, les pétards et les fusées qui éclataient dans les airs émouvaient le cœur.

Un arc de triomphe avec des banderoles et des oriflammes aux couleurs nationales, fut élevé à l'endroit même où le roi devait faire son entrée. Tout enfin faisait voir que Tolosa, la fille bien-aimée de Don Carlos, longtemps captive, recouvrait sa liberté et effaçait de son front les empreintes que ses ennemis y avaient faites.

Sur l'arc de triomphe, d'un assez bon goût, on lisait cette inscription : LA M. N. ET LA VILLE DE TOLOSA A SON ROI DÉSIRÉ, DON CARLOS VII, et dessous se trouvaient les armes de la ville.

Le roi fit son entrée, précédé d'une escorte de cavalerie, marchant au pas des musiques de la fanfare du bataillon del Carmen, qui s'entendait à peine à cause des cris et des vivats de la foule. Des balcons et des fenêtres une foule non moins enthousiaste agitait des mouchoirs blancs ; chacun avait à cœur de montrer la vénération et l'amour qu'ils avaient pour leur roi.

L'auguste petit-fils de Carlos V voulut d'abord se rendre à l'église de Santa-Maria, remercier le Tout-Puissant et la sainte Vierge de la protection bien visible qu'ils n'avaient cessé de lui témoigner dans la tâche noble et laborieuse qu'il avait entreprise. De là, le roi fut conduit aux appartements qu'on lui avait préparés ; partout la foule se précipitait sur ses pas.

Après s'y être reposé quelques instants, Sa Majesté sortit avec le général Ceballos et les gentilshommes de sa suite, pour visiter à pied les principales rues de la ville. Il fut reçu dans la maison de la Miséricorde, affectée à l'éducation de la jeunesse, au son touchant d'un chœur d'enfants. Toute la soirée la fanfare du bataillon del Carmen ne cessa de jouer sous les balcons des appartements royaux. La foule s'y rendit en concours immense, et elle éclatait de temps en temps en applaudissements prolongés.

ORDRE DU JOUR FAISANT SAVOIR QUE LE MARÉCHAL ELIO REPRENAIT LE COMMANDEMENT DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

EXCELLENCE,

Son Excellence le maréchal Don Joaquin Elio, rétabli de sa maladie à la date ci-dessous, reprend le commandement de l'état-major général de l'armée royale. Ce que je donne à la connaissance de Votre Excellence, selon qu'en est l'ordonnance.

Que Dieu garde Votre Excellence pendant beaucoup d'années.

Las Cruces, 5 mars 1874.

Le lieutenant général, commandant général,
ANTONIO DORREGARAY.

A Son Excellence M. le Commandant général de Navarre.

BOMBARDEMENT.

La maison de M. Murga, rue del Correo, principal, fut presque détruite par l'éclat d'une bombe. Plusieurs projectiles tombèrent sur la rivière et détruisirent la draga (bateau de nettoyage) amarrée près du Vieux-Pont, une grande barque et la coque d'un vaisseau employé au même service, qui se trouvaient près du pont détruit de San-Francisco.

A midi, une bombe éclata dans la rue de la Ronda, près de los Santos-Juanès. Une maison en a été ébranlée et il fut nécessaire de l'étayer pour qu'elle ne s'écroulât pas.

Dans la nuit du 4, de sept heures du soir à sept heures du matin, les batteries carlistes tirèrent sur la ville 78 projectiles. Vers neuf heures, le feu était

dans sa pleine croissance : il baissa à partir de ce moment.

Quelques incendies furent déclarés dans la nuit du 5 au 6, dans les rues del Correo, Nueva, de Oscao et de Somera ; mais les pompiers s'en rendirent maîtres assez facilement.

Le commandant du 4^e bataillon de Castilla (Ordúna) fit un coup d'audace qui lui fait honneur. Ayant eu connaissance que les républicains avaient un dépôt de poudre assez considérable, dans une maison assez proche des postes avancés carlistes, il s'y lança à la faveur de la nuit et en fit emporter 304 caisses qu'il fit mettre en sûreté. Le jour, qui commençait à poindre, l'arrêta dans son opération et le força d'en laisser 45 qu'il n'eut pas le temps d'enlever.

6 mars.

Don Carlos qui était encore à Tolosa, assista à l'office divin à 11 heures : la fanfare du bataillon del Carmen jouait durant cette cérémonie de jolies variations sur le *Sacris solennis*. Une foule immense acclama le roi à son aller et à son retour.

Sur le soir, Sa Majesté s'est mise en route pour visiter les lignes avancées dans la direction de San-Sébastien. Le général Ceballos l'accompagnait. A Villalona, où se trouvait le bataillon del Carmen, le roi eut la vive satisfaction de voir les braves vainqueurs d'Eraulet et d'Udave lui présenter les armes.

Sa Majesté y fut reçu par les autorités et personnes notables du bourg. Tous ne cessaient d'admirer l'amabilité et la bonté du roi toujours apparentes dans ses moindres actions. Quelques républicains

suivirent l'élan général et voulurent, de leurs propres yeux, voir si tout ce qu'on leur avait dit sur le compte du monarque était véritable. Tous reconnurent la vérité et l'erreur où ils étaient; ils virent combien ils avaient été trompés, ayant été gagnés par la seule présence du monarque.

L'un d'eux s'est même écrié : Ah ! grand Dieu ! que nous sommes trompés ; puis s'adressant à un groupe de légitimistes qui le remarquaient, il continua : « Messieurs, j'ai été dans une grande erreur, daignez me pardonner les torts que j'ai pu vous faire et regardez-moi désormais comme un ami et un fidèle serviteur de ce grand roi. Jusqu'à présent, j'ai crié : Vive la République ! aujourd'hui que j'ai ouvert les yeux, je jure qu'avec vous je crierai : Vive Charles VII ! » et mettant son serment à exécution, il se joignit à un groupe de 40 personnes parmi lesquelles étaient 8 ou 10 républicains et tous crièrent : Vive la religion ! Vive l'Espagne ! Vive Charles VII et la légitimité tout entière.

Sa Majesté étant venue à passer, le rire aux lèvres, le béret à la main, et saluant la foule, donna sa main à baiser à quelques républicains qui, genoux à terre et le cœur ému, l'inondèrent de larmes de joie et de sincère repentir.

De Tolosa, Don Carlos se rendit pour visiter Andoain, bourg abandonné par les républicains en même temps que Tolosa. Si cela était possible, nous dirions que le roi fut mieux reçu qu'à Tolosa.

Quelle joie franche ! quel élan spontané : hommes, femmes et enfants suivaient Sa Majesté et se pres-

saient autour de son cheval, si bien qu'il lui fut parfois impossible d'avancer d'un pas.

Ils devraient voir ce beau et touchant spectacle ceux qui, au nom de la civilisation et du progrès, pillent les bourgs, incendient les maisons, détruisent les bois et les champs.

Et ceux-là sont ceux qui prétendent aimer les peuples : triste amour que le leur !

A Andoain l'on fit remarquer au roi l'église profanée par la garnison républicaine ; celle-ci, après mille sacrilèges et actes brutaux commis dans ce temple, y établit des courses de taureaux.

Voilà les soldats que le maréchal Serrano appelait à son secours.

D'Andoain, Don Carlos se rendit à Urnieta d'où il put se rendre compte des postes républicains placés sur les rochers appelés de Santa-Barbara près d'Hernani. Ceux-ci se contentèrent de voir passer le roi et son escorte sans tirer un seul coup de fusil.

Sa Majesté était de retour à Tolosa dans la soirée. Tout son parcours était illuminé, et elle fut reconduite à sa demeure au son de la musique et des feux d'artifices, et par la population tout entière.

BOMBARDEMENT.

Quelques habitants effrayés des dégâts causés par les bombes carlistes dans Bilbao la Vieja et des dangers qu'ils couraient, commencèrent à construire des caves dans des endroits sûrs, afin de se mettre à l'abri des projectiles.

Une bombe éclate dans la matinée, rue de Cantarana, tuant une femme et en blessant une autre. La

gendarmerie, rue de la Ronda, en reçut une qui causa divers dégâts et commença un incendie bien vite maîtrisé par les gendarmes de service.

Le matin, la fusillade fut très-vive au moment de relever l'avant-garde de la Salve.

La batterie de Quintana, qui avait tiré toute la journée du 5, fut la seule qui continua durant la nuit, et dans la matinée elle le fit plus modérément.

A dix heures du matin, la batterie de Casa-Monte, qu'on n'avait point entendue depuis le 4, commença à fonctionner.

Les bombes lancées dans la matinée causèrent de nouveaux accidents et de grands dégâts matériels dans la ville.

Les batteries d'Ollargan, d'Artagan et de Santa-Monica, restèrent muettes.

Les quatre batteries de mortiers tirèrent, mais très-lentement pendant toute la journée, plus encore que dans la matinée.

7 mars.

A Tolosa eut lieu une cérémonie très-touchante. Don Carlos donna un étendard au corps royal de Guardias (gardes nobles) à cheval. Cet étendard historique que portaient les gardes d'honneur dans la guerre de Sept Ans, devint le signe de ralliement qui mène au combat les vaillants chevaliers qui formaient la garde de Charles VII ; de même qu'il a guidé ceux qui ont combattu pour son illustre aïeul.

A deux heures de l'après-midi, Sa Majesté sortit de son palais, accompagnée du général duc de la Roca, chef militaire de Sa Majesté, des officiers de sa maison, des officiers d'ordonnance, de la députation de

Guipuzcoa et du commandant général avec son état-major.

La première compagnie de Guias (guides) de Sa Majesté se mit en rang sur la place de Santa-Maria, et vis-à-vis d'elle un escadron de guias à cheval.

L'officier d'ordonnance de Sa Majesté, de service ce jour-là, portait l'étendard. Arrivé en face de l'escadron, il le remit entre les mains de Son Excellence, le général duc de la Roca, qui le présenta à Sa Majesté.

La musique qui jouait l'hymne royale depuis le départ du roi de son palais, cessa ses harmonieux accords. Sa Majesté, s'adressant à l'escadron, l'étendard à la main, prononça les paroles suivantes :

« Guardias (gardes), voici l'étendard que mon aïeul a porté avec gloire dans la guerre de Sept Ans.

« J'étais très-jeune encore, quand la reine Marie-Thérèse, qui l'a sauvé et conservé à l'émigration comme son seul trésor, me l'a donné; et, je me rappelle qu'ayant compris toute l'importance de ce don, et sentant mes futures destinées, tout attendri, j'ai prononcé ces paroles : « Madame, je reçois et j'embrasse cet étendard, symbole de la religion, de la patrie et de la légitimité; je le conserverai jusqu'au moment où je pourrai le donner aux héros qui doivent le défendre. »

« Guardias! . . . Ce moment est arrivé; je vous le donne, je le donne aux Espagnols chrétiens et chevaliers. »

Après avoir reçu l'étendard des mains du roi, le lieutenant-colonel, chef du corps, don Fernando Ordóñez prononça les paroles suivantes :

SIRE,

« En recevant des mains de Votre Majesté cet insigne si précieux, il est de mon devoir et de celui du corps que j'ai l'honneur de commander de le conserver intact et avec gloire, tel que Votre Majesté nous le donne. Nous le défendrons jusqu'à la mort, en combattant tous au cri magique de : vive le roi ! »

Ce cri enthousiaste fut répété par l'escadron, la compagnie de Guias et les personnes qui se trouvaient en grand nombre sur la place, aux fenêtres et aux balcons.

Le valeureux commandant de l'escadron, se tournant ensuite vers ses soldats, prononça la formule du serment :

« Jurez-vous à Dieu et promettez-vous au roi de suivre et de défendre cet étendard jusqu'à verser la dernière goutte de votre sang?... »

« Oui, nous le jurons ! » crièrent-ils tous à la fois, et l'aumônier de Sa Majesté, a repris :

« Si vous le faites, Dieu vous récompensera ! »

La cérémonie du serment achevée, l'étendard, après les formalités d'usage, fut reconduit au palais du roi, et l'escadron, défilant au pas, rentra à la caserne.

Tolosa, si longtemps en tutelle républicaine et privée de communication avec le reste de sa province, vit enfin, à la grande joie de toute la population, son marché se rouvrir, et les gens du pays d'alentour y affluer pour vendre ou échanger leurs denrées.

Le jour même de la réouverture du marché, Don Carlos, ayant fort à cœur le bien et la prospérité de l'industrie nationale, visita les principales fabriques

de la ville, patrons et ouvriers purent se rendre compte de l'amabilité du roi, toujours égale et entraînante. Il s'informait des ressources de chacun et des moyens pouvant donner plus d'extension aux travaux et ramener par là, à Tolosa, ses richesses passées, son importance et son rang auxquels fut préjudiciable le gouvernement de la République.

Entre Somorrostro et Castro, les républicains, tranquilles depuis plusieurs jours, montraient un commencement d'activité.

Le général Andia (le général sourd, comme l'appelaient les prisonniers), passa en revue les deux bataillons cantonnés à Somorrostro; et, dans un discours considérable, il leur dit, entre autres choses, qu'il fallait laver les taches des 24 et 25 février, ce à quoi les soldats répondirent par des murmures, qui montraient des cœurs incrédules.

Le matin même le maréchal Elio, de son côté, accompagné du général Dorregaray, arrivait à San-Salvador del Vallé; après y avoir déjeuné il partit accompagné du général Ollo, pour inspecter les positions royalistes.

C'était la première sortie du maréchal, fort heureusement rétabli. Arrivé à l'endroit même où le 6^e bataillon de Navarre déploya une si grande valeur, il eut l'occasion de voir une scène des plus plaisantes dans le camp républicain.

Sur la route de Castro à Somorrostro se trouvait un groupe de cavaliers qui, lorsqu'ils se furent approchés de ce dernier bourg, reçurent, des troupes cantonnées sur la route, les honneurs dus seulement à un maréchal. Ce ne pouvait être un autre que

le maréchal Serrano, nouvellement arrivé. Les cavaliers dépassèrent bientôt les troupes et montèrent sur le Jaucedo, d'où ils examinèrent attentivement le champ de bataille qui avait vu fuir le héros d'Oropueta. On peut en inférer que le maréchal Serrano désirait juger de la portée de son artillerie, car il est certain qu'il fit tirer sur le maréchal Elio et sa suite.

Après cela, le maréchal Serrano, put très-bien envoyer une dépêche à la *Gazette de Madrid*, disant : « J'ai fait feu sur la faction Elio, Dorregaray et Ollo, laquelle a pris la fuite. »

Les généraux carlistes s'en retournèrent sans aucun incident. Le maréchal Elio et le général Dorregaray allèrent loger à las Cruces.

Par décret royal du 7 mars 1874, fut nommé lieutenant général, le maréchal de camp, don Ignacio Planas, avec ancienneté du 4 décembre 1868.

BOMBARDEMENT.

Une bombe tomba pendant la nuit dans l'imprimerie du journal de Bilbao, la *Guerra*, blessant quelques gens, et faisant quelques dégâts matériels, une autre tomba sur l'imprimerie du journal de Bilbao, l'*Irurac Bat* et éclata au 2^e étage, où se trouvait une famille; les pertes furent toutes matérielles.

Un projectile qui tomba le 6, tout près de l'église de San-Juan, blessa grièvement un soldat du régiment de Zaragoza.

Plusieurs rues de la ville furent horriblement abîmées par les projectiles carlistes; ce sont celles de la Tenderia, Somera, Artocalle, Bidavarrieta et celle del Correo surtout.

La maison appelée Jaspe, reçut 17 bombes et doit à sa solidité sa conservation ;

Un autre soldat du régiment de Zaragoza fut blessé alors qu'on relevait l'avant-garde établie dans la maison de M. Delmas.

Une dix-huitième bombe tomba dans la matinée, sur la maison de Jaspe ; quelques personnes s'y étaient réfugiées malgré la prudence qui conseillait de quitter ce lieu en butte à tous les coups ; elles firent tout pour se mettre à l'abri des projectiles qui pleuvaient sur elle.

Le soir du 6, un assez grand nombre de projectiles carlistes tombèrent sur Bilbao-la-Vieja et San-Francisco, et dans la rue del Transito. (Quartier de San-Francisco.)

Un homme, une femme et une jeune fille furent atteints.

L'armée payait aussi sa dette de sang ; le même soir, un soldat du bataillon de chasseurs à pied d'Alba de Tormes fut blessé à la tête par un éclat de bombe.

Don José Jaen, volontaire auxiliaire de la 4^e compagnie fut grièvement blessé à Bilbao-la-Vieja, par un projectile carliste.

Un autre projectile causa un incendie dans la pharmacie de M. Reio, dans la rue del Correo ; on s'en rendit maître à temps.

Dans la matinée du 7, un autre projectile tomba dans les bureaux de la maison Mauri, en face de San-Nicolas, où était un soldat en faction. La sentinelle fut préservée ainsi qu'un gardien de nuit qui s'y était réfugié ; mais l'édifice fut fort maltraité.

8 mars.

Le maréchal Elio visita les positions carlistes opposées à celles du maréchal Serrano et de l'amiral Topète, et rentra très-satisfait, tant des travaux que du moral de l'armée.

Quatre soldats républicains, déguisés en bourgeois, allant de Lerin à Tafalla, pour joindre leurs corps respectifs, furent faits prisonniers par les troupes royalistes.

BOMBARDEMENT.

Les mortiers de la batterie de Quintana fonctionnèrent jusqu'à midi, avec le même calme que la veille : celle de Pichon, qui avait été silencieuse la journée précédente reprit à la même heure.

Le soir, le feu des batteries des Carlistes de Quintana, Pichon et Ollargan fut très-vif et plus encore du côté de Bégonà, mais plus calme pendant la nuit. Celui de la Place s'arrêta, tant à cause de son insuccès que de l'obscurité qui empêchait de tirer avec certitude.

A Bilbao-la-Vieja, on trouva le cadavre d'une femme morte de faim et de froid.

Une bombe éclata dans la maison du sieur Blanchard, Plaza - Nueva et causa de grandes pertes matérielles, brisant les meubles et autres objets de valeur.

L'église de Santiago fut atteinte par deux bombes qui, entre autres dégâts, brisèrent l'horloge, qui, dans sa chute blessa un homme gravement.

Une bombe, qui éclata dans une maison d'Iturribide, blessa deux personnes.



Trois autres personnes furent blessées par les éclats d'une bombe tombée dans une des rues de la Place.

Un Alguazil (sergent de ville) fut aussi blessé par un éclat de bombe dans la rue de la Cruz.

9 mars.

Un capitaine, deux autres officiers, un sergent, un caporal et un soldat de l'armée républicaine arrivèrent à Estella offrir leurs services à la cause légitimiste.

Toute la nuit il neigea dans les environs de Bilbao.

Ce même jour, arrivèrent de Madrid, un grand nombre d'officiers destinés à remplir les vides que fit le combat de Somorrostro dans l'armée républicaine. Officiers de tous grades, ces bataillons perdirent rien moins que :

- 3 Colonels ;
- 6 Lieutenants-colonels ;
- 42 Commandants ;
- 40 Capitaines ;
- 48 Lieutenants ;
- 52 Sous-lieutenants.

Voilà ce qu'il fallut remplacer.

Le maréchal Serrano tenait à Castro-Urdiales quarante bataillons tout prêts à marcher au combat.

Le général Moriones, pris subitement de maladie, se vit forcé de quitter le commandement de l'armée républicaine du Nord.

Le général Primo de Rivera donna sa démission.

Le maréchal Serrano, nomma le général Lopez Dominguez chef d'état-major général, et promit le commandement d'un corps d'armée qu'il devait créer, au général Letona.

Les troupes carlistes qui occupaient les positions devant celles du maréchal Serrano, furent renforcées de 6 bataillons. Toutes témoignaient le désir de combattre et de repousser l'ennemi.

S. M. la reine dona Marguerite fit don d'un drapeau magnifique au bataillon d'Eraul. Il est d'un riche damas rouge et jaune et représente d'un côté, brodée en relief, une Immaculée conception, d'un travail admirable, avec cette inscription tout autour : « *Mater purissima, ora pro nobis.* » Sur les rubans d'un nœud charmant sont brodés ces mots : « *Vivan nuestras monarcas Don Carlos y Dona Margarita.* » (Vivent nos monarques Don Carlos et Dona Marguerite.)

Aux quatre angles se voient les sacrés cœurs de Jésus et de Marie. De l'autre côté, les armes d'Espagne, sur un format très-grand, les lions et les tours d'or y sont en relief; au centre, sur un fond d'azur, les fleurs de lis. L'écusson est entouré d'un collier de la Toison d'or.

Dans les coins sont les mots suivants : « *Dios Patria, rey y Carlos VII* » (Dieu, Patrie, roi et Charles VII). Les cordons, qui portent un gland d'or et le porte-étendard, sont dignes du reste par leur magnificence.

C'est un drapeau précieux et un don vraiment royal.

Le Consul français, résidant à Bilbao, eut

une entrevue avec le général de Valdespina avec lequel il déjeuna. A quatre heures, il s'en retourna à la Place après avoir essuyé plusieurs coups de fusil de la part des républicains ; nous ne pouvons dire à nos lecteurs s'il lui arriva quelque accident.

Les troupes de Bilbao firent une sortie avec de l'infanterie et de l'artillerie, mais voyant les carlistes en nombre supérieur, elles n'attaquèrent point et firent demi-tour pour regagner la Place.

L'armée républicaine, toujours dans ses cantonnements, semblait avoir perdu l'idée de marcher en avant.

Le bombardement fut très-vif.

10 mars.

Les républicains s'amuserent à tirer de leurs batteries de Somorrostro des coups à blanc pour faire sans doute comprendre aux habitants de Bilbao qu'ils avaient toujours le désir de les secourir.

L'état de leurs troupes était lamentable. Ils avaient des uniformes déchirés, des vivres en petite quantité et un moral découragé qui les faisait ressembler à des morts errants dans les montagnes. Nulle chanson gaie parmi eux, nul refrain pouvant rompre le silence que régnait dans le camp républicain. Tout le contraire était dans le camp carliste. Là tout était bruit, chants et joie. Les officiers et soldats attendaient avec impatience le moment de se mesurer avec ceux d'un gouvernement qui semaient le déshonneur

et la ruine de la Patrie. Il ne se passait point de jour sans que des soldats républicains se présentassent au camp carliste avec ou sans armes, selon qu'ils pouvaient s'enfuir des villes où ils étaient en garnison.

Toutes les montagnes des environs de Bilbao étaient blanches de neige, ce qui contrariait les opérations.

Un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent, quatre caporaux et un soldat désertèrent Bilbao la nuit et vinrent offrir leurs services au roi Don Carlos VII.

Les troupes républicaines, sous les ordres du maréchal Serrano, se montaient à 38,000 hommes avec 60 pièces d'artillerie.

Le 7^e bataillon de Navarre appelé à rejoindre les troupes assiégeant Bilbao se trouvait dans les environs de Victoria, lorsqu'il se vit en face des troupes républicaines sorties de cette dernière ville à leur rencontre et qui commencèrent le feu. Le bataillon carliste marchant en avant au cri de « à ellos (à eux) les met en fuite et les obligea à rentrer dans la place.

La route de Somorrostro à Bilbao était coupée, sur un parcours de près de deux lieues, par des fossés et des retranchements. Des arbres furent coupés et déposés de façon à pouvoir, en quelques instants, être jetés en travers des passages pratiqués entre ces divers ouvrages. Enfin des canons d'un assez fort calibre pris à Portugaleta, furent, à grands renforts de bœufs et de bras, hissés sur les hauteurs qui dominant le chemin par lequel les troupes républicaines devaient avancer et commencer l'attaque.

On voit donc que le maréchal Serrano avait fort à faire pour réparer l'échec de Moriones. Au reste, les préparatifs qu'il faisait sont de nature à indiquer qu'il comprenait toute l'importance de l'affaire qui allait s'engager.

Outre les 4,000 hommes amenés avec lui, il en avait fait diriger sur Santander, 8,000 empruntés aux divers corps de Catalogne et de Valence.

Le mauvais temps avait empêché jusqu'ici la concentration de ces diverses forces, mais il y avait dans le port de Santander divers vapeurs qui, au premier commandement, pouvaient effectuer ce transport.

BOMBARDEMENT.

Les batteries de Quintana et de Pichon continuaient à tirer sur la ville.

De sept heures du matin du 9 à sept heures du matin du 10, les batteries carlistes tirèrent en tout 94 bombes.

Le feu des avant-gardes fut général toute la journée.

Le feu des carlistes resta calme le matin ; mais il reprit assez vivement le soir : aucun malheur à signaler dans cette journée.

11 mars.

Don Carlos était à Durango, se reposant pendant quelques jours des fatigues qu'il avait eues les jours précédents.

Une femme qui sortait de Bilbao fut arrêtée par les carlistes ; cette femme portait sur elle une lettre du général Castillo, gouverneur militaire de la place

qu'elle devait remettre à la première colonne républicaine qu'elle rencontrerait, soit à Zornoza, à Durango ou à Orduna. On lui avait promis 2,000 duros (40,000 fr.) si elle retournait avec la réponse.

Les carlistes s'emparèrent, dans une maison des environs de Bilbao, de 4,200 arrobas de poudre, (30,000 livres). Cette maison fut désertée on ne sait pourquoi ni comment par les sentinelles et les détachements qui la gardaient.

BOMBARDEMENT.

Les batteries carlistes d'Artagan et Santa-Monica tirèrent sur Begona toute la soirée ; les batteries républicaines de Mallona et Solocoèche leur répondirent.

A cinq heures du soir, une bombe tomba dans l'imprimerie du journal *la Guerra* et fit quelques dégâts qui bientôt furent réparés.

La plupart des coups tirés ces jours derniers par la batterie carliste d'Artagan avaient le fort del Morro en objectif. Ce fort était si bien établi, la solidité de ses parapets était telle qu'on pouvait le croire imprenable, aussi il recevait sans en souffrir les projectiles carlistes.

12 mars.

L'escadre républicaine était dans les environs de Ciervona, et l'un des bâtiments commença à tirer des coups de fusil sur Santurce. Ils espéraient par cette conduite forcer les carlistes cantonnés dans cette ville à leur répondre et avoir ainsi un prétexte pour bombarder la ville, mais les carlistes firent semblant de ne point s'en apercevoir et le vapeur poursuivit sa route.

Un officier et cinq soldats sortirent de Bilbao, et se présentèrent aux carlistes, demandant à entrer dans leur rang.

Le général don Bartolomé Benavidès y Campuzano, directeur général d'administration militaire, reçut à la date du 12 mars, l'ordre royal qui fixait les payes mensuellement aux chefs et officiers de l'armée royale de la manière suivante :

Maréchal	4,000 réales.	(4,000 fr.)
Lieutenant général	3,000 —	(750)
Maréchal de camp	2,000 —	(500)
Général de brigade.	1,000 —	(250)
Colonel.	600 —	(150)
Lieutenant-colonel	500 —	(125)
Commandant.	400 —	(100)
Capitaine	300 —	(75)
Lieutenant.	200 —	(50)
Sous-Lieutenant.	160 —	(40)

Les corps administratifs, la santé militaire et le clergé, auront la paye correspondant aux employés de l'armée et que par ordonnance sera simulée.

De plus, pour les frais matériels nécessités par les charges suivantes, reste établi ce qui suit :

GRATIFICATION.

Secrétaire de campagne de S. M.	400 réales	(25 f.)
État-major général de l'armée.	500 —	(125)
Direction général d'administration militaire.	400 —	(100)
Direction général de santé mili- taire.	200 —	(50)
Divisions d'opérations	400 —	(25)

Commandant général des cinq provinces.	300 réales (75 f.)
Commandants généraux de provinces.	200 — (50)
Commandants généraux de l'armée.	100 — (25)
Commandants généraux de l'artillerie.	400 — (25)
Commissaire de guerre, chefs de province.	400 — (25)
Commissaire des divisions.	40 — (10)

Les dispositions de cet ordre royal furent mises en vigueur le 4^{or} avril 1874.

BOMBARDEMENT.

A dix heures du matin, les batteries carlistes de Quintana et Pichon tirèrent assez vivement sur la place de Bilbao.

L'arsenal était plein de fossés, à cause du sable qu'on élevait pour les parapets qui s'élevaient dans les portes et fenêtres des maisons pour amortir les projectiles carlistes.

Par suite des dégâts causés par les bombes carlistes dans le dépôt de bois situé derrière la caserne de San Francisco, on jugea prudent d'évacuer cette caserne, et l'on transféra la cavalerie qui s'y trouvait dans un endroit moins exposé.

Un projectile carliste tomba dans le magasin de glaces du sieur Velasco père, rue de la Torre et, y occasionna pour plus de 10.000 réales de dommage (2,500 fr.)

13 mars.

La colonne qui sortait de Pamplona pour escorter

le courrier, fut attaquée par les carlistes qui lui occasionnèrent quelques pertes. Mis en fuite, quelques-uns des soldats de l'armée républicaine, dont le désir secret était de servir la cause royale, se cachèrent dans le bois et en sortirent pour entrer dans les rangs légitimistes, remerciant Dieu de leur en avoir fait trouver l'occasion.

Les républicains n'avaient point changé de position. La plupart campaient, malgré les mauvais temps la pluie et la neige qui tombait continuellement. Ils durent avoir énormément soufferts, si l'on en juge par les bataillons carlistes établis sur le Pico de Mantès et à Casa Montana, lesquels, malgré le soin qu'on avait de les relever fréquemment, endurèrent bien des maux.

Un bâtiment de guerre républicain tira toute la journée sur les positions de Pico de Mantès dans lesquelles se trouvait en garnison le 4^{or} bataillon de Navarre, qui eut un mort et deux blessés.

Le maréchal Elio et le général Dorregaray retournèrent dans la journée visiter les positions et revinrent à las Crucès après les avoir attentivement inspectées.

BOMBARDEMENT.

Dans la rue de San-Francisco, la viande de cheval se vendit à raison de 60 c. la livre.

Aucun bâtiment de guerre ne fut vu dans la rivière.

Les chevaux morts et blessés des combats précédents servirent à l'alimentation de la ville.

Bilbao continuait à avoir de l'eau-de-vie en abon-

dance, bien qu'on en eût consommé une quantité considérable depuis le commencement du siège, tous les matins on en donnait un petit verre à chaque soldat de la garnison.

Il n'y eut comme on le voit rien de digne à être mentionné dans cette journée, bien que les coups tirés par les carlistes, de sept heures du matin du 12 à sept du matin du 13, montèrent à 74 bombes.

14 mars.

Dans la nuit, les troupes assiégeantes essayèrent une attaque sur Bilbao en divers endroits dans l'intention d'enlever les positions de l'avant-garde républicaine établies à Valentin; deux compagnies du bataillon de Durango marchèrent sur cet endroit, malgré une pluie de balles, s'emparèrent après deux efforts consécutifs d'une maison où s'étaient réfugiés les républicains. Ces derniers, après avoir éteint le feu qu'on avait mis aux portes, et épuisé leurs munitions se rendirent à discrétion, au nombre de trente-cinq carabiniers, un sergent et leur capitaine, don Antonio Vilche Verdugo.

Les républicains eurent un mort et deux blessés dans cette affaire; les carlistes deux blessés seulement.

On peut très-bien juger par ce fait quel esprit animait la garnison de Bilbao. Valentin est aux abords de la place, cependant, pendant les heures que dura le combat, on ne s'inquiéta pas d'envoyer du secours aux malheureux prisonniers, la garnison du fort qui encore est plus proche ne s'en émut pas non plus.

La petite vérole et la dyssenterie firent de grands ravages dans le camp républicain.

Les hôpitaux de Castro et Santander étaient pleins et l'on était forcé de refuser les malades qui arrivaient.

BOMBARDEMENT.

Les batteries carlistes se reposèrent durant toute la nuit qui fut fort ténébreuse ; tout fut calme excepté du côté de Valentin où commença à minuit le combat dont nous avons parlé ci-dessus.

L'avant-garde de los Téjeiros, n'avait point quitté son poste.

Une bombe tomba dans la rue de San-Francisco, sur un poste du génie et des pompiers ; un éclat blessa deux soldats du génie.

Une grande barque qui se trouvait dans la rivière fut détruite entièrement par une bombe carliste.

D'autres bombes carlistes, qui tombèrent sur la gare du chemin de fer, blessèrent grièvement un soldat d'artillerie.

Toute la journée le feu carliste fut activement entretenu : 434 bombes furent lancées de sept heures du matin du 43 à sept heures du matin du 44.

15 mars.

Don Carlos, qui était sorti de Durango dans la soirée, se rendit à Zornoza et continua sa marche jusqu'à Cruces, quartier général des opérations contre Bilbao, là le roi fut reçu par le maréchal Élio et le général de Valdespina qui étaient allés, accompagnés de leur état-major, à la rencontre de Sa Majesté.

Sur la route de Durango à las Cruces, Don Carlos rencontra les trente-cinq carabiniers faits prisonniers dans la maison de Delmas, un des avant-gar-

des de Bilbao à Valentin et que l'on conduisait au dépôt de Dinca. Le capitaine des carabiniers salua le roi avec un grand respect en l'appelant Sa Majesté, ainsi que ses compagnons de captivité.

Le maréchal Serrano et son état-major gardaient un profond silence sur les opérations qui allaient commencer. Les autres généraux étaient plus communicatifs; voici, d'après eux, quel était le plan d'attaque.

Le général Primo de Rivera devait aborder avec 40,000 hommes, les positions de Balmaseda, tandis que le général Loma chercherait à pénétrer dans Bilbao par le sud; le maréchal Serrano se réservait avec le gros de l'armée de renouveler l'assaut des positions de SanPedro de Abanto, où Moriones reçut l'échec. Ces trois mouvements devaient se faire simultanément.

L'armée républicaine se composait de 27,000 hommes de troupes de ligne, de 7,000 hommes d'infanterie légère, et de 4,000 hommes de cavalerie et d'artillerie; les canons étaient au nombre de 60.

Toutes les forces royalistes étaient concentrées en Biscaye, et le général Dorregaray faisait rassembler un corps de 8,000 à 10,000 hommes de Algorta à Archanda, sur la rive droite du Nervion. Il pressentait une tentative de débarquement à l'aide de la flottille Barcaiztegui, du côté de Algorta et Mearo, en supposant que le maréchal Serrano tenterait un effort sur les deux rives aussitôt qu'il y aurait amené des forces suffisantes.

BOMBARDEMENT.

Les carlistes montèrent à Banderas un grand nombre de fourgons chargés de barriques qu'ils avaient dans les magasins de la Salve.

Ils achevèrent d'établir un avant-poste à Valentin, s'installant dans la maison de don Louis Léon, le fils du comte de Robres, commandant du bataillon de Durango.

A quatre heures et demie du matin les batteries de Pichon et Quitana recommencèrent à tirer sur la ville, à raison de 22 projectiles par heure.

Une bombe, qui éclata dans le bâtiment de guerre *l'Aspirante*, blessa un soldat de marine.

Par trois reprises différentes on fit monter des fourgons au nombre de vingt, chargés de munitions sur le mont Archanda.

Les bombes carlistes causèrent plusieurs accidents dans la matinée. Le nombre d'elles tirées sur la place, de quatre heures du matin à quatre heures du soir, fut de 320, ce qui donne à penser que les batteries carlistes ne s'étaient pas endormies dans cette journée, fatale assurément à la ville de Bilbao.

16 mars.

Don Carlos arriva au palais de las Cruces, venant de Durango. Après s'y être reposé quelques heures, Sa Majesté présida un conseil de généraux, auquel assistèrent le maréchal Élio et les généraux Dorregaray, duc de la Roca, Ollo, Mendiri, marquis de Valdespina, Benavides, Andéchaga, Maestre et Patero.

Une partie de la garnison républicaine de Pam-

plona sortit avec l'intention d'attaquer un détachement carliste qui se trouvait dans les environs de la ville: ils tirèrent quelques coups de fusil, mais devant l'attitude du chef carliste, don Pablo Portillo, qui se disposait à les attaquer, ils prirent la fuite.

Le palais de don Léon, gouverneur civil de Bilbao, situé sur le territoire de Valentin, fut complètement détruit dans le combat du 14.

BOMBARDEMENT.

Le calme et le silence furent général pendant la nuit. A quatre heures du matin, les batteries carlistes recommencèrent le feu avec la même ardeur que le 15.

Un projectile carliste éclata sur une maison de Bilbao la Vieja, tua un homme et en blessa trois autres.

Quatre ou cinq mortiers carlistes seuls tirèrent sans relâche; ceux d'Ollargan furent transportés aux batteries de Pichon et de Quintana, ce qui explique pourquoi ils ne fonctionnèrent pas.

Les carlistes s'étaient retranchés près de Valentin; ils établirent en outre une barricade aux abords du palais détruit de don Louis Léon.

Après une journée sans arrêt, le feu cessa entièrement à l'entrée de la nuit et des deux côtés on garda un profond silence.

17 mars.

Don Carlos sorti de son palais de las Cruces pour se rendre à Portugaleta et y visiter les ambulances. Sa Majesté consola et encouragea les blessés par des paroles aimables, tandis que l'escadre républicaine,

instruite de son arrivée, envoya un de ses bâtiments couvrir la ville d'une pluie de fer. La bonne étoile du roi préserva tout.

Les 35 carabiniers faits prisonniers à Valentin, le 14, par les carlistes, arrivèrent à Durango.

BOMBARDEMENT.

Le feu recommença à quatre heures du matin, quatre projectiles tombèrent sur la hauteur de Miravilla tout près de quelques groupes de personnes et plusieurs furent blessées.

Les carlistes continuaient à construire des guérites en bois, sur la hauteur d'Archanda. Les projectiles tirés par un canon de la gare du chemin de fer détruisit presque entièrement la maison appelée de Pichon, sur la hauteur d'Archanda.

Un projectile carliste tomba sur l'ancienne maison de la Miséricorde et y blessa un soldat du régiment de Zaragoza. D'autres projectiles tombèrent sur la place Nueva et les casernes de San-Francisco et des Gardes-Forcaux sans y faire de grands dégâts, dans la dernière une bombe éclata sur un lit vide qui vola en éclats jusqu'au plafond.

Une bombe tomba rue de Bailen, près d'une femme qui portait du pain et la tua sur le coup; elle était si défigurée que ses parents eux-mêmes eurent de la peine à la reconnaître.

Le feu des deux côtés s'arrêta aux premières heures de la nuit.

18 mars.

Don Carlos visita, en compagnie de quelques généraux, la ligne de bataille de ses braves volontaires et

observa en même temps celle des républicains. Le roi monta sur le mont el Penúco d'où Sa Majesté voyait à ses pieds la ligne de ses bataillons, en face le bourg de Somorrostro, occupé par les républicains ainsi que les batteries de Mont-Janeo, qui formaient la tête de la ligne de ces derniers.

En face de ces batteries se trouvaient les batteries carlistes de Mantres et Montano, sur la droite de la rivière, et protégées par de nombreuses avant-gardes d'infanterie.

Bien que Sa Majesté se trouvât dans la zone dangereuse des balles ennemies de Mont-Janeo, le roi observa avec un sang-froid incroyable les positions républicaines, se rendant compte de ce qui s'y passait et distinguant parfaitement des compagnies formées à l'heure de l'appel sur la route de Somorrostro.

Sa Majesté descendit ensuite du mont Penúco et passa l'inspection des cinq parapets élevés à la gauche de ce mont. Le premier des cinq s'appelait Don Carlos et les quatre autres portaient les noms des généraux Elio, Dorregaray, Ollo et Mendiri.

Le colonel Losa, sous la direction duquel s'étaient élevés les parapets, démontra au roi le service qu'il en pouvait tirer si la nécessité l'y obligeait, assurant qu'il était de toute impossibilité que les républicains pussent avancer d'un pas sur eux sans qu'ils subissent un très-grand échec s'ils le tentaient.

Don Carlos, très-satisfait des travaux du colonel Losa, lui en fit des compliments flatteurs, juste récompense de son infatigable activité.

Quand le jour commença à tomber, Sa Majesté remonta à cheval, au milieu des vivats et des cris

enthousiastes des habitants de ces montagnes, confondus avec ceux des soldats mis sur son passage et rejoignit son palais, très-content de ce qu'il avait vu et plus encore de l'enthousiasme qui devenait de jour en jour plus grand parmi le peuple et ses courageux volontaires.

BOMBARDEMENT.

Le feu reprit à 4 heures du matin.

Les batteries carlistes de Pichon et de Quintana redoublèrent le feu dans la matinée, sans se reposer d'un moment.

A l'instant même où les batteries recommençaient le feu, les carlistes essayèrent d'enlever de force un détachement républicain établi en avant-poste dans l'église de Begóna; ce qui avorta, tant à cause du feu que firent ces derniers que du secours qu'ils reçurent, et au moyen de la lumière électrique, ils les canonnaient à mitraille.

Le combat fût très-acharné pendant une demi-heure, les bombes carlistes mirent le feu à l'église; mais les républicains s'en rendirent bientôt maîtres.

De quatre heures du matin du 17 à sept heures du matin du 18, les batteries carlistes tirèrent sur la ville 450 projectiles.

Les carlistes établirent une autre batterie tout près de la maison de don Léon.

A quatre heures du matin, avons-nous dit, les batteries de Pichon et de Quintana commencèrent le feu, ils le poursuivirent avec rage; à sept heures du matin, il était plus acharné. Peu après, celle d'Ollargan tira sur le fort del Morro, sur la caserne de Santuche et sur les endroits extrêmes de la place;

de ce côté là, le feu des batteries d'Archanda fût encore plus vif.

Les batteries d'Artagan et Santa-Monica dirigèrent leur tir sur l'église de Begona et sur la place. Le feu fut un moment très-vif.

La batterie de Casa-Monte fut levée.

Les batteries éteignirent leur feu l'une après l'autre, et à 5 heures du soir le silence était général.

Les batteries et les forts de la place répondirent aux carlistes, avec assez de vigueur, la batterie établie à la gare du chemin de fer surtout.

19 mars.

Dans la soirée, Don Carlos traversait le village de Azua. Sa Majesté profita de l'inertie de l'armée républicaine pour se rendre à Durango et s'occuper des affaires d'intérêt général. Dans le cas que le maréchal Serrano donnât l'ordre de se remuer, le roi retourna de suite à la tête de son armée.

BOMBARDEMENT.

De cinq heures du soir du 18 au matin du 19, tout resta dans un grand silence.

A quatre heures du matin, les carlistes résolurent de mettre le feu dans une maison située près de l'Ayuntamiento (mairie) occupée par une avant-garde républicaine. Ils avaient préparé une quantité de pétrole avec lequel ils imbibèrent les murs, puis envoyèrent des liasses de paille allumées trempées dans le même liquide pour l'embraser.

Pour détourner l'attention, ils simulèrent une attaque contre l'église et l'avant-poste, à quatre heures du matin, par une vive fusillade, et parvinrent ainsi

à prendre les maisons de Abaitua et de Santa-Monica sur la route de Larrinaga, mais les républicains réussirent à les repousser, de la petite place.

A quatre heures un quart, les carlistes étaient parvenus à mettre le feu à la mairie, les troupes et le génie purent l'arrêter ; mais déjà une partie de l'édifice était détruite.

20 mars.

Les bourgs de Povenia et San-Juan occupés par les troupes républicaines furent bombardés par les carlistes et le tir fut si précis que la plupart des troupes républicaines furent contraintes de les abandonner et de se retirer dans une montagne voisine.

Près de vingt bâtiments de guerre se présentèrent devant les positions carlistes sans but apparent et se retirèrent le même jour.

Le général carlistes marquis de Valdespina donna à choisir aux habitants du territoire de Valentin de se retirer à Bilbao ou dans quelques autres villes à leur désir. Cette décision fait honneur à l'humanité du général carliste. Cet endroit était dangereux, aussi tous se rendirent-ils à son désir ; mais refusèrent d'entrer à Bilbao.

BOMBARDEMENT.

La propriété du sieur Maitua, qui se trouve aux environs de Begóna, fut incendiée par les bombes carlistes le 19 mars.

De dix heures et demie du soir du 19 à huit heures du matin du jour suivant, les carlistes lancèrent 200 bombes ; ce qui fait au résumé dans ces jours derniers 22 projectiles à l'heure.

Un grand nombre d'édifices particuliers souffrirent beaucoup à cause du bombardement dans la nuit du 19.

A dix heures et demie du soir, le feu des carlistes devint très-vif; des batteries de Pichon et de Quintana. Une nouvelle batterie montée à Artasamina avec deux mortiers remplaçait celle de Casa-Monte qui resta muette à cause de sa mauvaise situation, et parce que aussi elle était sous le feu des canons de la gare du chemin de fer.

Les six mortiers jouèrent toute la journée très-activement; on vit dans les airs jusqu'à 4 bombes à la fois.

Dans la journée il y eût trois blessés et deux commencements d'incendies bien vite étouffés par les pompiers.

21 mars.

On transporta les blessés des hôpitaux de Portugalète dans ceux du Guipuzcoa pour les mieux soigner et les soustraire au danger qu'ils couraient de la part des bateaux républicains, lesquels tiraient fréquemment de l'Abra de Bilbao sur la ville, sans respect pour le drapeau blanc.

Soixante canons Krupp, envoyés de Prusse au maréchal Serrano, passant la frontière française (via Bayonne) arrivèrent au camp républicain.

BOMBARDEMENT.

Aux premières heures de la matinée, une bombe carliste trancha une des cordes de fil de fer du pont de los Fueros. Le tablier s'écroula, mais resta suspendu par le côté opposé. Déjà la même chose était

arrivé au pont Saint-Francisco : la circulation fut donc interrompue entre les deux rives. C'est un fait assez curieux que les deux ponts, en tout semblables et construits à la même époque, eurent le même sort.

De dix heures du soir du 20 à sept heures du matin du 21, les batteries carlistes tirèrent 473 bombes.

Dans la matinée, les carlistes s'avancèrent sur Vista-Alegre pour s'emparer d'une avant-garde, après une demi-heure de fusillade ; ils revinrent sur leurs pas laissant une maison incendiée.

Dans la journée entrèrent à Bilbao par la porte de Saint-Augustin des familles entières avec charrettes et meubles de toutes sortes, qui abandonnaient le quartier del Tivoli, selon l'ordre que leur en avaient donné les carlistes.

L'avant-garde républicaine del Tivoli reçut aussi des carlistes l'ordre de se rendre ; mais elle ne donna point de réponse.

Deux officiers carlistes et 42 hommes entrèrent dans la maison du champ de Valentin tout contre del Tivoli, et obligèrent son propriétaire à ouvrir les balcons qui donnent en face l'édifice qu'occupait l'avant-garde de la place, laquelle tirait des coups de fusil dont l'un blessa un sergent carliste.

22 mars.

Le général, comte de Somorrostro, chargé du commandement supérieur des troupes carlistes qui gardaient les passages de Somorrostro prit des mesures et des précautions telles, qu'il était impossible que l'armée royale fût mise en déroute.

Les troupes républicaines et les carlistes étaient toujours dans les mêmes positions.

Du 23 février, au 18 du courant, les troupes républicaines qui se trouvaient à Somorrostro et dans ses environs perdirent de 3,500 à 4,000 hommes, enlevés par la petite vérole, typhus, rhume et fièvre.

Les soldats républicains, atteints de fièvre et de rhume, n'avaient point permission de sortir de leurs rangs et n'étaient exemptés d'aucun service.

BOMBARDEMENT.

Les squares de la place Nueva, si soigneusement entretenus d'ordinaire, furent labourés de fond en comble par les bombes carlistes et étaient devenus méconnaissables. On en peut dire autant de la place Vieja, elle était criblée de trous comme si l'on avait dû y planter des arbres. Les galeries souffrirent aussi beaucoup.

Les carlistes tirèrent un grand nombre de balles rasses, de leurs batteries d'Artagan et Santa-Monica.

Un garde rural fut blessé d'une balle qui lui traversa la bouche et le foudroya sur le coup. Son enterrement eut lieu le jour même.

La viande de cheval se vendait à raison de 4 fr. 25 la livre.

23 mars.

Vingt-huit conscrits de l'armée républicaine arrivèrent à Estella pour s'incorporer dans les rangs légitimistes, préférant, disaient-ils, servir le prétendant plutôt qu'un gouvernement qui manquait d'ordre et de dignité.

En prévision d'une déroute et pour tenir de

prompts moyens de retraite, le maréchal Serrano mit un embargo sur tous les bateaux de commerce qui se trouvaient à Santander.

En outre des douanes que les carlistes avaient à Santander, ils en établirent deux autres : une au bourg de Cancdo dans la vallée de Saba, l'autre dans la Venta-Alisas, sur la route qui va d'Asturias à Bilbao.

24 mars.

De grands préparatifs se firent dans les deux armées pour en venir aux mains. De part et d'autre les troupes étaient en mouvement ; canons et fourgons se déplaçaient ; des aides de camp transmettaient des ordres ; enfin tout donnait à penser que la lutte ne tarderait pas. Au camp carliste néanmoins la joie était grande. Tout le monde jouait *de la guitarra* (guitare) battant *la pandereta* (tambour de basque) et faisait résonner *les castanuelas* (castagnettes). Les uns dansaient, les autres regardaient en fumant leurs cigarettes, et écoutaient *la malaguéna*, *le fandango*, *l'aragonesa*, *la sevillana* et d'autres chants et danses aimés des soldats, sans songer que bientôt quelques-uns de ces chanteurs et de ces danseurs cesseraient de vivre, tués peut-être par leurs frères mêmes. Oh ! nobles cœurs. Oh ! enfants de la noble et guerrière Espagne, même aux portes de la mort, vous chantez et vous dansez ! Oh ! hommes courageux !

Tout était gaité, avons-nous dit, et partout on voyait des sentinelles qui, après s'être assurées par un coup d'œil jeté sur le camp voisin, que l'ennemi était tranquille, regardaient leurs camarades qui, la *bota* (gourde de cuir où le soldat garde le vin qu'on

lui donne en campagne) à la main, trinquaient en l'honneur de ce qu'ils défendaient : tous portaient des toasts à l'Espagne chérie et criaient à la victoire; aucun ne songeait à la déroute. Si d'un côté on disait : nous allons en finir cette fois-ci avec les carlistes; de l'autre c'étaient des paroles plus nobles; ils disaient : nous mettrons notre roi sur le trône, nous courrons victorieux par toute l'Espagne, et, ensuite, nous embrasserons nos ennemis parce qu'ils sont aussi des Espagnols comme nous.

Que Dieu vous écoute, courageux et nobles soldats! mais votre dévouement vous aveugle. Il faut que vous versiez encore votre sang et celui de vos frères en bien des combats. A bientôt donc la victoire aux uns, la déroute aux autres; mais je tremble d'avance, combien de pères et de mères vous privez de leurs enfants, que de veuves et d'orphelins vous faites par votre mort! Que Dieu mette un prompt remède à tout pour le bonheur de l'Espagne!

Les carlistes placèrent un mortier aux environs de Pucheta, sur le chemin de fer. Les bombes qu'il lança étaient si bien dirigées sur l'église, que les républicains transformèrent en magasin de munitions, que ceux-ci durent les enlever et les transporter ailleurs. Pendant que cette opération s'effectuait, une bombe carliste vint tomber sur un fourgon chargé de projectiles. Une explosion terrible s'en suivit et es républicains furent atteints au nombre près de 450 tant morts que blessés, et un certain nombre passèrent à l'armée carliste.

25 mars.

Le bombardement de Bilbao continuait toujours :

la ville avait énormément souffert; un grand nombre d'édifices étaient détruits; la faim et la misère étalaient partout leur hideux spectacle et partout des morts et des blessés.

Qui ramènera les richesses de la ville? qui rendra la vie à ceux qui l'ont perdue? nous le saurons plus tard, et nous pourrons en parler plus facilement. Mais que les peuples s'instruisent de cette leçon et n'imitent point Bilbao, s'ils viennent un jour à se trouver dans une position semblable.

COMBAT PRÈS DE BILBAO.

A quatre heures du matin, le feu commença; peu de temps après le 4^{or} bataillon de Guipuzcoa, qui supportait le poids d'un grand nombre d'ennemis, fut obligé d'évacuer ses positions; sa retraite se fit dans un ordre admirable. Aussitôt les républicains occupèrent les positions abandonnées, peu importantes par elles-mêmes, mais favorables à un poste d'observation.

Le feu se poursuivit ainsi jusqu'à l'entrée de la nuit, moment où les républicains plièrent et reculèrent après avoir perdu 4,800 des leurs. Les pertes des carlistes montèrent à 304 hommes pour lesquels le seul 4^{or} bataillon d'Alava en fournit 480. Ce bataillon souffrit énormément pour avoir abordé les républicains à plusieurs reprises.

Pendant que l'action était engagée, 41 à 42 bâtiments de l'escadre républicaine canonnaient Santurce, Portugalete, las Arenas et Algorta. Leur conduite était infâme. Santurce est une petite ville sans murailles, sans forts, et qui ne les avait provoqués en

rien. Il y a une école de jeunes filles orphelines à Santurce, dirigée par un prêtre. Quelques jours auparavant on transporta les jeunes filles dans un vaste édifice appelé le palais Murrieta, pour faire de leur école une ambulance. Dans la même journée du 23, le drapeau blanc à la croix rouge flottait déjà sur la partie la plus élevée de l'édifice. Dans la matinée, le prêtre directeur se trouvait à confesser les fidèles dans la chapelle de l'école, quand tout à coup une grenade tomba sur le confessionnal, le mit en pièces et l'emplit de fumée, qui entoura le prêtre miraculeusement préservé. Le soir, au moment de rentrer chez lui (dans l'école), accompagné du curé du bourg, une autre grenade perçant un mur éclata au-dessus d'eux, le chapeau du prêtre directeur fut mis en pièces sur sa tête, et il reçut une blessure à la main.

L'église du bourg reçut plusieurs grenades qui firent de grands dégâts; une maison fut détruite et brûlée, emportant avec ses décombres une jeune fille de 12 ans.

Le palais de Murrieta, qui coûta 50,000 duros (250,000 fr.) et dans lequel s'étaient réfugiées les jeunes filles orphelines, fut aussi la proie des flammes. Les jeunes filles coururent les plus grands dangers, mobilier, garde-robe, livres, etc., tout fut dévoré; deux grenades tombèrent sur l'hôpital, enfin il n'est pas de maison qui n'ait souffert. Les projectiles que l'escadre républicaine tira dans cette journée, sur ce bourg sans défense, se montent à 568.

26 mars.

A quatre heures du matin, les républicains repri-

rent le feu de leurs positions de la veille. Rien de bien mémorable ne s'y passa. A trois heures de l'après-midi, une colonne républicaine s'avança sans tirer un seul coup de fusil du côté de Pucheta, avec le dessein prémédité de prendre possession de quelques maisons qui se trouvaient dans le Barranco (ravin). Ils le firent, mais non sans avoir essuyé le feu affreux des carlistes qui leur tua beaucoup de monde. Tout était rentré dans le calme aux approches de la nuit.

L'escadre, quoique avec plus de modération que la veille, avait de nouveau canonné des bourgs inoffensifs et les positions légitimistes; mais le mal ne fut pas si grand qu'il l'aurait été sans une grande et haute montagne qui les abritait en partie.

27 mars.

Ce jour commença par une vive canonnade républicaine contre les positions carlistes. Vers trois heures de l'après-midi, l'infanterie se remua et un feu de fusillade s'établit sur toute la ligne. Un bataillon s'avança au pas gymnastique et s'empara de 10 ou 12 maisons de Murrieta non occupées par les carlistes.

Voyant cela, un général carliste lança sur eux un bataillon pour les charger à la baïonnette. Une scène terrible s'en suivit; les carlistes, semblables à des lions, tombèrent sur leurs ennemis, les forçant à prendre la fuite.

Le terrain était jonché de cadavres; des deux côtés on n'entendait que cris et lamentations. Ici on trouvait un ros (schako), là un béret, plus loin un sabre, un fusil, une giberne, c'était un tableau affreux, capable de déchirer le cœur le

plus dur du monde. Ces trois jours de combat furent trois jours de sang où des milliers d'hommes tombèrent sans vie sur le champ de bataille. Néanmoins les républicains ne réussirent à prendre aucune des positions carlistes; ils les attaquèrent, les deux premiers jours, du côté de Pucheta et de San-Pedro de Abanto, où étaient la gauche et le centre de l'armée carliste. Une vive résistance les détrompa. Enfin, ils firent un troisième effort, et cette fois dans la direction de Murrieta où était la droite des carlistes, se frayant un chemin sur les bords de la mer afin d'être protégés par le feu de l'escadre. Les bataillons navarais qui gardaient ces côtés leur opposèrent une forte résistance et les contraignirent à retourner sur leurs pas. Toutes les troupes se conduisirent admirablement.

Les généraux Elio, Dorregaray et Ollo présidèrent les mouvements les trois jours de bataille.

Deux soldats ayant déserté de la colonne républicaine qui se trouvait à Lerin entrèrent dans les rangs legitimistes.

28 mars.

Dans la soirée, le feu des républicains s'arrêta; on commença à enterrer les morts et à conduire aux hôpitaux les nombreux blessés.

Parmi ceux qui perdirent la vie du côté des républicains, on doit citer un général de la guardia civile (gendarmerie), deux généraux de brigade, et quatre colonels, et parmi les blessés, le lieutenant-général Primo de Rivera, le maré-

chal de camp Loma, les généraux de brigade Terrero et Chinchilla, et le colonel Quintana, et d'autres qu'il serait inutile de nommer. Les hôpitaux de Santander, de Castro et les trois établis à Tudela ne suffisaient pas pour contenir les blessés, au nombre de plus de 3,500.

La bataille terminée, Don Carlos, qui y avait assisté, se rendit à San-Salvador del Valle pour y présider un conseil de guerre qui dura jusqu'à une heure du matin. Ensuite Sa Majesté retourna au palais de las Cruces.

ORDRE QUE LE GOUVERNEUR MILITAIRE DE BILBAO
DONNA A LA VILLE.

Don Ignacio Maria del Castillo, maréchal de camp, gouverneur militaire de la place de Bilbao,

Je fais savoir qu'étant indispensable que l'autorité sache la quantité de farine, blé et maïs qui existe dans cette ville,

Toute personne qui aura quelque quantité, toute modique quelle soit, des dits articles ait à la déclarer et à la mettre à la disposition de l'autorité dans le terme précis de 48 heures, qui finiront à 7 heures du soir du 30 courant.

Celui qui manquera à cette disposition et qui cachera la farine, le blé et le maïs qu'il aura, sera jugé devant un conseil de guerre, conformément à l'ordonnance militaire en pareil cas.

Bilbao, 28 mars 1874.

IGNACIO MARIA DEL CASTILLO.

BOMBARDEMENT.

Le bombardement continuait toujours.

Les batteries carlistes lancèrent un grand nombre de bombes sur la rive gauche de la rivière, qui causèrent de grands dégâts dans les édifices et blessèrent un soldat dans la rue de la Estacion.

De leurs avant-gardes de Valentin, les carlistes tirèrent aussi un grand nombre de coups de fusils.

Les batteries carlistes de la Cadena - Vieja, d'Artagan, et Santa-Monica, continuait à abattre avec des balles l'église de Begona, les batteries républicaines de Solocoeche, del Morro, et de Miravilla répondirent à celles des carlistes.

La batterie de Quintana envoya un grand nombre de bombes sur la ville qui causèrent assez de dégâts dans les maisons.

De onze heures du matin à sept heures du soir, les mortiers de Quintana tirèrent 62 projectiles et celle d'Ollargan 24. Toutes les deux gardèrent le silence à sept du soir.

29 mars.

RÉCAPITULATION DES QUATRE JOURNÉES DES 25, 26,
27 ET 28 MARS ENSEMBLE.

Journée du 25.

A quatre heures du matin, le canon républicain annonça le commencement de la bataille, et les troupes s'établirent en direction des tranchées carlistes, toutes prêtes à marcher en avant. Le centre et la droite restèrent tranquilles; mais la



gauche, s'avancant sur la hauteur du chemin de fer, qu'elle menaça avec quelques pièces d'artillerie, entreprit aussitôt le feu sur la tranchée carliste, défendue par le premier bataillon de Guipuzcoa. Ce bataillon se voyant écrasé par des forces supérieures, se retira derrière leurs secondes lignes, plus fortes que les premières. Des premiers parapets les républicains se jetèrent sur les seconds ; mais là les carlistes leur opposèrent une résistance invincible et les repoussèrent même dans les premières lignes par une brillante charge à la baïonnette, où ils se maintinrent sans qu'il fut possible de les déloger.

Pendant que ces choses se passaient de ce côté, les républicains, s'avancant par le centre, s'emparèrent de quelques maisons du quartier de las Carreras, sans une grande résistance de la part des carlistes qui ne donnaient point d'importance à cet endroit. Toute la journée les républicains firent un feu terrible avec leur nombreuse artillerie. On peut estimer qu'ils tirèrent plus de 2,000 coups. L'infanterie, malgré de grands efforts, ne put avancer d'un pas.

Les carlistes, braves comme toujours et avec un sang-froid et une sérénité qui surprirent les républicains, se firent remarquer à l'attaque de leurs retranchements, lorsqu'ils laissèrent les républicains arriver et qu'ils s'élançèrent sur eux, quand ils furent à portée de leurs baïonnettes. Le 4^e bataillon d'Alava, qui avait supporté le poids des républicains à Murrieta en recevant de sang-froid les projectiles, conservèrent leurs para-

pets presque détruits au milieu des applaudissements de leurs compagnons d'armes qui connaissaient si bien le mérite de cette sorte de défense.

L'escadre voulut débarquer deux fois : d'abord à Plencia, puis à Algorta, dans les deux endroits leurs barques furent obligées de se retirer devant le grand feu que les carlistes faisaient sur elles. En dédommagement de cet échec, l'escadre, comme on l'a vu plus haut, se mit à bombarder Santurce, bourg sans défense, et ses environs, incendiant et causant de grands dommages.

La marine espagnole s'est ainsi déshonorée aux yeux du monde entier, en ne respectant pas le drapeau des ambulances, d'autant plus que c'est un fait connu de toute l'Europe, que le maréchal Serrano avait promis à M^{me} de Calderon de respecter les ambulances de Santurce et de Portugaleta.

Les pertes des carlistes ne furent pas grandes ; l'artillerie ennemie leur fit le plus de mal. Celles des républicains furent plus considérables, étant obligés de se battre à poitrine découverte.

Tous les généraux carlistes assistèrent au combat à la tête des bataillons.

Journée du 26.

Le canon, après s'être tu durant la nuit, recommença à quatre heures du matin en jetant un grand nombre de projectiles sur les retranchements carlistes et les maisons avoisinantes. Dans cette disposition, une double ligne de tirailleurs établirent de

loin un feu soutenu avec les défenseurs des retranchements; mais toutes les fois que les républicains essayèrent de s'avancer sur le centre et la gauche carlistes, seuls endroits qu'ils voulurent attaquer dans cette journée, ils en furent repoussés; néanmoins ils parvinrent à s'emparer des maisons del Barrio (quartier) de las Carreras. Cette prise, peu importante, et les efforts tentés contre les retranchements carlistes de Pucheta, coûtèrent à l'armée républicaine un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers; encore durent-ils les abandonner et retourner dans leurs positions premières, d'où ils se défendirent toute la journée. Les pertes des carlistes furent comparativement plus grandes à cause de la grande canonnade qu'ils reçurent de leurs ennemis.

L'extrême droite des carlistes ne fût pas attaquée par les troupes de terre, soit à cause de la hauteur de Montano, soit que les républicains se souvinsent de leur déroute du 25 février, soit encore que l'ordre de bataille ne l'ordonnât pas; elle était pourtant la clef des positions carlistes. Mais la marine (troupes de mer, puisque nous avons dit troupes de terre) y lança des obus toute la journée sans aucun résultat.

La nuit trouvant ainsi les choses, les uns les autres rentrèrent dans leurs positions respectives.

La journée ne s'acheva pas, sans un fait dont il importe de faire mention, fait hautement réprouvé par toutes les nations, et que peut faire seulement un gouvernement comme celui qui dirigeait alors les destinées de cette malheureuse nation, si digne d'un meilleur sort.

Les hôpitaux légitimistes établis à Portugaleta et Santurce, qui servaient autant pour les républicains que pour les carlistes, furent, malgré l'assurance contraires du maréchal Serrano, de nouveau bombardés dans cette journée. La terreur se mit parmi les malheureux blessés ; quelques-uns même, malgré leur pénible situation et la crainte de voir aggraver leurs blessures, commencèrent à s'habiller pour échapper à une mort certaine. Témoin de ces faits odieux, une commission de la Caridad (société d'ambulance) sortit précédée d'un drapeau parlementaire pour demander l'exécution de la parole donnée du maréchal Serrano. Plutôt que de se rendre à de si justes réclamations, les républicains rompirent les pourparlers en ordonnant le feu, et la commission évincée dût s'en retourner au milieu des coups de canons et de fusils qui, heureusement, ne l'atteignirent pas.

Quel déshonneur pour l'armée républicaine se disant espagnole !

Journée du 27.

Ce jour mémorable laissera dans l'histoire le souvenir de l'armée carliste victorieuse. Et certes il est digne de figurer entre les faits les plus remarquables de valeur et d'abnégation qui ont été connus, par l'importance toute particulière que lui donnent les terribles armes offensives inventées en nos temps modernes.

Les efforts faits par les volontaires carlistes furent remarquables dans les journées des 25 et 26 mars ; mais ceux qu'ils firent le 27 ont été plus remarquables encore.

A quatre heures du matin, heure habituelle, le canon grondait dans la vallée. Aussitôt et sans s'arrêter d'un moment, les batteries républicaines tirèrent dans toutes les directions.

A sept heures du matin les républicains commencèrent une fusillade en ordre de peu d'importance et à onze heures l'artillerie arrêta son tir. L'avis fut donné au commandant carliste que les républicains se formaient en masses à Somorrostro ; mais qu'on ignorait si leur plan était de battre en retraite sur Castro ou de donner un coup décisif. Les troupes royalistes préparées à l'avance étaient prêtes à toutes éventualités. Bientôt on vit une colonne ennemie se diriger par le midi de Somorrostro et de Murquez sur le centre et la droite carliste.

Il n'était pas douteux qu'ils voulaient rompre la ligne carliste. A une heure de l'après-midi, ils doublèrent leurs guerrilles par bataillon sur la droite et sur le centre. Un feu terrible inonda les parapets carlistes ; ils s'avancèrent sur eux avec une décision et une valeur extraordinaires, aidés d'une puissante artillerie qui fit d'étonnants ravages dans les tranchées carlistes.

On a peine à se figurer l'abnégation et le sang-froid avec lesquels les carlistes supportèrent ce feu meurtrier. Ils ne tirèrent pas un coup de fusil, et attendirent que les républicains se trouvassent à une courte distance pour les écraser plus facilement. Arrivés là, des décharges les foudroient et font un vide affreux dans leurs rangs : la mort était de tous côtés. Les carlistes, voyant la fuite des républicains effrayés, cessèrent de tirer ; mais l'ennemi s'étant ra-

visé et ayant retourné à la charge, ils recommencèrent le feu. Ce fait se répéta plusieurs fois de la sorte, au grand désavantage des républicains, qui laissèrent beaucoup de morts et de blessés. Dans cette fâcheuse situation, voyant qu'ils ne pouvaient avancer, ils s'établirent dans une ligne de défense parallèle à celle du Bario (quartier) de las Carreras, et qui s'arrêtait à Murrieta. A sa faveur, ils purent, en échangeant fréquemment leurs bataillons, entretenir un feu très-vif qui ne s'arrêta qu'à la nuit close.

Le résultat de ce glorieux fait d'armes fut que les républicains ne purent s'emparer que de 50 mètres de terrain, mais avec des pertes énormes. Le sang coulait comme l'eau de la rivière : on ne voyait que des morts, on n'entendait que les gémissements des blessés. Les carlistes perdirent beaucoup de monde ; mais peu en comparaison des républicains.

Don Carlos se trouva présent au combat de cette journée, et put admirer la valeur et le dévouement de ses volontaires.

L'escadre, de son côté, continuait à tirer sans discontinuer sur la hauteur de Montano et ses environs et même sur Santurce.

Journée du 28.

Les républicains, dans cette journée, ne firent autre chose plus que de tirer des coups de canon par intervalles et de s'occuper à enterrer les morts et à recueillir leurs blessés ; ils conservèrent leurs positions comme auparavant.

Bilbao reçut toujours son contingent de projectiles ; cette journée silencieuse, du côté de Somorrostro,

lui causait une grande inquiétude sur la réussite des opérations et lui donna à craindre que tous les efforts qu'on faisait pour la délivrer n'aboutiraient à rien.

Les bataillons républicains qui souffrirent le plus dans ces trois journées, furent ceux de las Navas, d'Estella, de Castrejana, d'Alcolea, des Barbastro, de Ciudad-Rodrigo et un bataillon d'infanterie de marine.

Le maréchal Elio et les généraux Dorregaray, Ollo et Mendiri, se trouvaient ensemble observant les mouvements de l'ennemi en déroute, quand une personne s'étant approchée du maréchal Elio, lui dit qu'elle désirait lui parler en particulier. Le maréchal se sépara du groupe pour acquiescer aux desir de la dite personne, et les autres généraux en firent autant en prenant une direction contraire.

Les généraux Dorregaray et Mendiri ne firent pas vingt pas qu'une grenade partie d'une batterie républicaine tirée de la propre main de son commandant don Favier Alberico, vint tomber sur la place même qu'ils venaient de quitter et blessa grièvement le général Ollo et ceux qui se trouvaient avec lui.

Le maréchal Elio et les généraux Dorregaray et Mendiri peuvent remercier la personne qui eut à parler au maréchal; quelque désagréable que peut être ce qu'elle avait à lui apprendre, on peut dire avec raison que c'est la divine Providence qui les avait partagés. Enfin il est un bonheur qu'il importe de signaler en dépit de l'infortune du général Ollo. Don Carlos devait se trouver à l'endroit même où étaient ses généraux; Sa Majesté avait eu l'inten-

tion d'aller, dans la soirée, assister à un retour offensif de l'ennemi qu'on supposait avoir lieu.

Un avis qu'on envoya au roi lui apprit que le maréchal Serrano ne songeait plus à attaquer. Don Carlos se décida alors à se rendre à Azua, et évita de la sorte un malheur irréparable pour la patrie, et qui eût été un sujet éternel de douleur pour tous les bons Espagnols, qui doivent remercier Dieu d'avoir conservé leur monarque.

Sa Majesté, accompagnée du général Benavides et de deux officiers d'ordonnance, monta dans une barque qui portait le drapeau espagnol, et, passant par-dessus le pont de Luchana, prit terre à Azua où Elle eut une conférence avec le général de brigade Maestre, commandant général d'artillerie, puis le roi descendit chez le lieutenant-colonel des miquelets de Biscaye.

A son retour, Sa Majesté visita les fortifications de la seconde ligne carliste, guidé par le lieutenant-colonel Argila, directeur de la construction des dites fortifications. Sur la hauteur d'Eucari, le roi contempla l'escadre républicaine qui se trouvait devant Portugalete. Don Carlos avait en face de lui les positions de Somorrostro d'où l'artillerie républicaine tirait encore quoique avec calme; en se retournant Sa Majesté pouvait voir le bombardement de Bilbao et le feu des canons de la place qui y répondaient.

Don Carlos fut très-satisfait de ce qu'il venait de voir; il reçut en même temps la nouvelle que les généraux Ollo et Rada avaient été grièvement blessés. Le roi, très-affligé, monta à cheval et se rendit

au galop à San-Salvador del Valle, pour serrer la main du vaillant et loyal soldat, du malheureux général Ollo, du comte de Somorrostro, titre illustre gagné tout récemment à la pointe de son épée victorieuse. Quand Sa Majesté s'approcha du lit du général, celui-ci se trouvait très-abattu et sentait la mort approcher. Les blessures étaient des plus graves ; il avait une cuisse fracassée et des éclats de grenades dans le corps. Les dernières paroles de ce héros furent adressées au monarque qu'il avait si loyalement servi : « Je prie Votre Majesté de dire à la reine que la seule peine que j'ai au moment de mourir est de ne l'avoir point connue. » Le roi ne put répondre, car les larmes lui couvraient la voix ; à huit heures et demie, il se retira du lit du moribond pour ne plus le revoir.

D'après les journaux officiels de Madrid, touchant le combat du 27 mars, le régiment de Savoia eut 26 officiers et 300 soldats hors de combat ; le bataillon de chasseurs de Estella, 3 chefs, 8 capitaines et 48 officiers subalternes et 304 soldats. Un bataillon d'infanterie de marine ne retourna qu'avec 154 soldats sur 800, 649 restèrent sur le champ de bataille et tous les chefs et officiers, moins cinq. On envoya à Palencia 270 blessés, 923 à Valladolid, 819 à Santander, 405 à Tudela, 400 à la Coruna, 50 à Duenas et 210 à Léon ; il y en avait encore plus de 4,500 à Castro et dans les environs.

Comme il importe que le lecteur soit certain de la vérité des choses que nous avons exposées, en voici la narration faite par un témoin oculaire qui, comme le lecteur verra, n'est pas carliste, ce qui lui fait

exagérer un peu les choses et ne pas dire toute la vérité comme il la doit.

« Je viens d'assister à un douloureux spectacle, dit-il. Par un chemin creux qui conduit à San-Pedro Abanto, je vis passer sans interruption depuis trois heures de l'après-midi, une longue file de blessés, les uns marchant seuls, les autres portés sur des brancards par les soldats d'ambulance de leur bataillon. Les charrettes qui avaient conduit des vivres aux troupes campées dans les premières maisons de San-Pedro Abanto, reviennent chargées de blessés. La route est mauvaise, et chaque cahots arrache à ces malheureux des cris douloureux. Une maison transformée en ambulance, et sur laquelle flotte le drapeau de Genève, se trouve à cet endroit. Avec un zèle et un dévouement infatigable, les chirurgiens et leurs aides multiplient leurs secours. Bientôt je vois arriver sur un brancard porté sur les épaules de quatre soldats, le vaillant général Primo de Rivera, l'épaule droite fracassée par une balle qui lui est entrée dans la poitrine et est ressortie par l'épaule en lui brisant une côte.

« Peu d'instants après, je vis passer les lieutenants-colonels de Ramalès, de avoya et le lieutenant-colonel des chasseurs de Barbastro, M. Delgado, qui soutenait de sa main gauche son bras droit fracassé.

« Un vieux capitaine de Barbastro, grièvement blessé, a fait arrêter son brancard pour allumer sa cigarette; puis, se retournant vers les porteurs, il leur dit de sa voix la plus calme, en s'allongeant sur son lit de douleur: « Maintenant, garçons, marchons

le plus doucement possible, car je suis dans une f..... position. »

« Un vieux soldat de Savoia, blessé au bras gauche et au côté, marchait plié en deux et se dirigeait vers l'ambulance. Je l'ai invité à s'appuyer sur moi : il était tout couvert de la boue du fossé de la grande tranchée carliste dans lequel il avait roulé; chaque pas qu'il faisait lui arrachait de douloureux gémissements.

« Un vieux sergent de miquelets arrive en pleurant, l'épée de son officier à la main : « De cinquante-
« deux hommes que nous étions partis de Guipuzcoa
« pour suivre Loma, me dit-il, nous ne sommes plus
« maintenant que quinze, mon lieutenant et mon
« sous-lieutenant sont morts. »

« Il a ajouté qu'en montant à l'assaut de San-Pedro Abanto, il avait vu la terre couverte d'officiers de tous grades, morts ou blessés, l'un d'eux, commandant des chasseurs, étendu la face contre terre, avait été foudroyé, et le bras droit étendu en avant, il gardait encore entre ses doigts crispés son épée dans l'attitude du commandement.

« Ces miquelets, qui sont au nombre de quatre cents dans la province de Guipuzcoa, sont la terreur des carlistes qui ne leur font jamais quartier.

« Je ne puis tenir plus longtemps à ce douloureux spectacle, et je rentre au quartier-général pour y passer la nuit. »

Las Carreras, 28 mars, 8 heures du matin.

« On n'a pas encore de grands détails sur l'affaire d'hier; je puis seulement vous dire que la formidable

tranchée carliste établie sur la grande route et qui était une vraie fortification, ainsi que deux maisons situées à droite et à gauche de l'église, sont au pouvoir de l'armée. Aujourd'hui nous n'aurons, selon toute apparence, qu'un combat d'artillerie. On tire à outrance sur les maisons de San-Pedro Abanto, qui sont encore au pouvoir des carlistes, et sur le Barrio de San-Quentin. Les troupes fatiguées se reposent; des deux côtés on observe une sorte de trêve. De nouvelles munitions, surtout pour l'artillerie, sont arrivées cette nuit de Castro. On m'assure même que deux batteries du 46 en sont parties pour Somorrostro. Hier, le feu de l'artillerie a été tellement violent, que vers quatre heures le feu des deux pièces de 46 de la batterie de la vallée, qui faisaient le plus grand mal aux carlistes, s'est éteint faute de munitions. L'officier qui commandait la batterie en pleurait de rage.

* Ce matin j'ai vu défiler sur la route les chasseurs d'Estella, de las Navas et le bataillon d'infanterie de marine, qui ont hier le plus souffert et qui rentraient à Somorrostro pour s'y reposer aujourd'hui. Je n'ai vu à leur tête aucun officier supérieur, tous sont restés là-bas. Ce ne sont plus des bataillons à l'heure qu'il est. Quelques centaines d'hommes seulement suivent les rares officiers qu'a épargnés le feu de l'ennemi; ils sont fatigués, mais non abattus, et ne demandent qu'à retourner à l'ennemi pour venger leurs camarades. Leurs capotes déchirées et couvertes de boue, leurs mains et leurs visages noircis de poudre, disent éloquemment quelle part ils ont prise au combat. Quelques hommes blessés

légèrement n'ont pas voulu entrer à l'ambulance et marchent avec leurs camarades.

« Les chasseurs sont presque tous de jeunes soldats, petits et trapus, à l'air doux et tranquille. A les voir, on ne se douterait pas qu'hier ils ont fait, comme partout du reste, l'admiration de l'armée en enlevant comme des lions la grande tranchée carliste à la baïonnette. Les soldats d'infanterie de marine sont tous de grands et solides gaillards. De ce beau bataillon, fort de 850 hommes, à peine en reste-t-il le tiers debout.

« Des dépêches venant de Bayonne et de Madrid affirment que les troupes carlistes ont aussi subi des pertes considérables; de nombreux blessés restent privés de soins. On s'attend à une reprise acharnée de la bataille. »

30 mars.

Le Cuartel-Real publiait la dépêche suivante :

« Estella, 30 mars 1874.

Aux dernières heures de la nuit, nous recevons la dépêche suivante :

Durango, 29 mars 1874.

A Son Excellence le Commandant-général et à la députation de Guipuzcoa.

« La bataille a continué hier matin; mais l'ennemi n'a pu avancer d'un pas, et n'a pas attaqué hier soir.

« On évalue ses pertes à plus de 4,000 hommes.

« Votre Excellence est priée de le communiquer le plus tôt possible à Navarre.

« LE COMTE DEL PINAR. »

« Basques, Navarrais, Espagnols, tous, la victoire est à nous ! Vive le roi d'Espagne ! Vive l'héroïque armée royale, couverte de gloire dans les champs de Somorrostro ! »

Ordre du jour du maréchal Elio aux bataillons Navarrais, aussitôt qu'il eut appris le malheur arrivé aux généraux Ollo et Rada :

« Volontaires,

« L'ennemi, qui craint de se mesurer avec nous, malgré ses forces nombreuses, a besoin de s'appuyer sur une artillerie formidable : avec elle, sans que nous puissions le combattre, il vous tue impunément. Une de ses grenades meurtrières a blessé grièvement votre brave et cher général Ollo, et le vaillant brigadier Rada. Dieu nous les conservera. Mais en attendant, rappelez-vous qu'Ollo, le héros de Navarre, celui qui a formé cette division qui fait l'admiration du monde et la terreur des révolutionnaires, que Ollo, notre ami et votre général a été blessé ; que Rada l'a été aussi, et qu'il importe de montrer à nos ennemis comment nous les aimons tous les deux en les vengeant avec nos baïonnettes. Promettez-vous au roi de venger les blessures de vos généraux ? Me promettez-vous de venger mon vieil ami et camarade d'armes ?

« Je l'attends de vous, et avec l'aide de Dieu nous marcherons à de nouveaux triomphes ; moi-même je vous conduirai à la victoire, puisque je vais avoir l'honneur de vous commander, comme commandant général de Navarre, en attendant l'arrivée de votre général Argonz. Volontaires, vive le roi !

« JOAQUIN ELIO. »

Don Carlos visita Deusto, où les bataillons de Guernica et Durango reçurent Sa Majesté avec les honneurs habituels.

Le maréchal Serrano demanda une armistice pour enterrer les morts, ce qui lui fut accordé.

La banque nationale de Madrid mit à la disposition du maréchal Serrano et de l'amiral Topète la somme de 50,000,000 de réales pour activer autant que possible le succès des opérations militaires.

Le général Ollo, comte de Somorrostro, succomba dans la matinée de cette journée, à trois heures et demie, à la suite des blessures reçues la veille.

Don Carlos commanda dans cette circonstance qu'aucune fête n'eût lieu à l'occasion de son anniversaire, parce que son cœur était attristé par la mort du vaillant Ollo, comte de Somorrostro.

Quelques heures avant de mourir, le très-regretté général témoigna le désir que le cheval qu'il avait monté dans toutes les batailles et qui fut blessé dans le combat d'Allo, monté aussi par le même général Ollo, au côté même du roi, fût offert de sa part à Sa Majesté. Ce cheval avait appartenu avant lui au colonel d'état-major Ibarreta, mort dans le combat de Monreal.

BOMBARDEMENT.

De sept heures du matin du 29 à sept heures du matin du 30, les batteries carlistes tirèrent 86 bombes sur la ville.

Un projectile carliste blessa trois personnes dans la rue Somero.

Quelques bombes tombèrent dans la gare du chemin de fer sans causer de grands dégâts.

31 mars.

Le brave général légitimiste don Téodoro Radamourut par suite des blessures qu'il avait reçues le 29 mars, en compagnie du général Ollo et du chef Radica.

La suspension d'armes accordée pour enterrer les morts continuait.

Un caporal d'infanterie et six soldats de l'armée républicaine passèrent aux légitimistes.

BOMBARDEMENT.

Les batteries carlistes de Pichon et Quintana jouèrent toute la journée; le nombre de projectiles lancés sur la ville, dans cette journée, fut plus grand que dans les jours précédents.

Une bombe tomba dans la seule maison qui restait dans la rue de Bailen et n'y causa aucune perte importante.

Quelques bombes lancées de la batterie de Santo-Domingo allèrent tomber dans la rivière.

Les artilleurs carlistes envoyaient des projectiles sur la gare du chemin de fer, où se trouvait établie une batterie républicaine.

MOIS D'AVRIL 1874.

Le 1^{er}. Don Carlos visite la ligne de bataille. — État des deux armées et leurs mouvements. — La garnison de Bilbao et les foris républicains. — L'état de Portugaleta. — Bombardement. — Le 2. Ce qu'écrivit M^{me} Primo de Rivera au maréchal Ello. — Réponse qu'on lui fit. — Renfort arrivé à l'armée républicaine. — Bombardement. — Le 3. Désertions républicaines. — Résolution prise par le ministère, à Madrid. — Bombardement. — Le 4. Comment devaient se faire les funérailles des généraux Olla et Rada, disposées par décret royal. — Le maréchal Concha est nommé commandant général de l'armée républicaine du Nord. — Bombardement. — Le 5. Nouvelles ambulances républicaines. — Mort de don José Escudero. — Le général Mendiri est nommé, par ordre royal, commandant général de Navarre. — Le 6. Allocution du général Mendiri. — Récompenses distribuées par Don Carlos et ses généraux. — Tempête dans la Biscaye. — Bombardement. — Le 7. Don Carlos invite à sa table deux chefs républicains qui vinrent lui offrir leurs épées. — Autres présentations. — Une avant-garde surprise par les carlistes. — Désertions républicaines. — Bombardement. — Le 8. Désertions républicaines. — Ce que recevait tous les huit jours l'armée républicaine. — Bombardement. — Le 9. Bombardement. — Le 10. Arrivée du maréchal Concha à Santander; aussitôt il se rendit au camp républicain. — Bombardement. — Le 11. Blessés arrivés à Irache. — La tempête continue. — Bombardement. — Un coup d'œil sur le camp carliste. — Le 12. Désertions républicaines. — Échange de prisonniers. — Ce qu'occasionna un ouragan. — Le 13. Une colonne républicaine à Andosilla. — Le mauvais temps continue. — Bombardement. — Le 14. Commission de secours pour les blessés. — Encore la tempête. — Dépêche rentrée dans Bilbao et affichée dans la ville. — Désertions républicaines. — Bombardement. — Le 15. Retour du général Argonz à Estella. — Désertions républicaines. — Bombardement. — Toujours le mauvais temps. — Digne action du général Argonz. — Le 16. Mort du lieutenant-colonel Albalat et d'autres blessés par les grenades républicaines. — Paroles que dit le capitaine Albalat à Don Carlos. — Échange de fusillade. — Ordre que reçurent les carlistes. — Le 17. Décret

royal formant le ministère. — Nourriture que recevait chaque jour la garnison et les habitants de Bilbao. — Encore la tempête. — Le 18. Don Carlos retourne à Durango. — Désertion républicaine. — Conseil de guerre républicain. — Bombardement. — Le 19. Maladies dans le camp républicain. — Le 20. Ce qui causa la tempête. — Obsèques du lieutenant-colonel don Eusebio Conde. — Services funèbres célébrés pour le repos de l'âme du général Ollo et de ses camarades. — Le mauvais temps se calme. — Les deux armées se préparent à de nouvelles opérations. — Le 21. Marches républicaines. — Dépêches prises dans des bouteilles. — Tentative faite par la colonne de la Rivera. — Le 22. Nouveaux soldats pour Don Carlos. — Conduite des généraux des deux armées. — Mesures de rigueur prises par les généraux républicains. — Le 23. Digne procédé des soldats carlistes. — Allocution du maréchal Concha. — Infâme action de l'escadre républicaine. — Le 24. Désertions républicaines. — Des troupes républicaines arrivent à Logrono. — Ce que l'escadre souffrit du mauvais temps. — Tentative que fit la garnison de Bilbao. — Chemin de fer établi par les carlistes. — Le 25. Tentative que fit la colonne de la Rivera. — Renforts arrivés aux carlistes. — Traits de générosité de la part des carlistes. — Don Carlos visite les lignes. — Le 26. Marches et contre-marches de la colonne de la Rivera. — Nomination. — Le découragement qui régna dans le camp carliste. — Le 27. Organisation du 3^e corps d'armée républicain et les mutations dans les autres corps. — Préparations pour le combat. — Précautions prises par Don Carlos. — Quelques chargés d'affaires étrangers reçus par Don Carlos. — Ordre du jour que donna le maréchal Concha à son armée. — Services funèbres pour le repos de l'âme du lieutenant-colonel Albalat. — Le 28. Actes d'indiscipline dans la garnison républicaine de Victoria. — Mouvement du 7^e bataillon carliste. — Sortie des étrangers de Bilbao. — Le combat commence. — Le général Andéchaga tombe mortellement blessé. — Le 29. Le combat continue. — Le 30. Un bataillon carliste de plus. — Le combat continue toujours. — Retraite des carlistes.

1^{er} avril.

Don Carlos visita la ligne de bataille et admira l'excellent esprit de discipline de ses soldats et leur enthousiasme de jour en jour plus grand. Tous n'avaient qu'un désir unique, c'était de voir les républicains revenir à la charge afin de les battre d'une manière aussi éclatante que les jours des 25, 26 et 27 mars.

Quand le roi arriva sur les lignes, les batteries républicaines tirèrent dix ou douze coups, comme pour saluer l'arrivée du souverain ; quoique ces projectiles éclatassent à très-peu de distance du monarque, elles ne produisirent aucun mal.

En route, Sa Majesté rencontra quelques soldats républicains, récemment entrés dans les rangs de son armée ; ceux-ci, aussitôt qu'ils aperçurent le roi, allèrent lui baiser la main avec de grands cris de vive le roi !

A son retour, Sa Majesté visita les hôpitaux. Tous les blessés assis sur leurs lits le saluèrent au cri de : vive le roi ! L'un d'eux se levant, malgré la gravité de ses blessures, courut au roi l'embrasser de tout son cœur en le serrant entre ses bras. Le roi, avec cette bonté aimable qui ne l'abandonne jamais, répondait à ces protestations de fidélité et d'amour par des paroles d'encouragement et de consolation.

Les armées, en présence l'une de l'autre, firent en quelque sorte une trêve tacite, ou plutôt les événements la leur imposa.

Le mont Abanto devint une véritable forteresse, à cause des travaux de défense des carlistes. Aussi le maréchal Serrano parut-il changer de tactique à l'égard de ce point d'opérations. Au lieu de chercher à emporter de vive force le mont Abanto, il fit construire des épaulements en avant des positions qu'il avait prises dans les journées des 25, 26 et 27 mars.

Des canons de très-gros calibre y furent placés, et le duc de la Torre ne douta plus qu'il allait écraser, sous un feu terrible, les ouvrages du mont Abanto.

Pendant que les républicains activaient des travaux qui faisaient pressentir la reprise des hostilités, les carlistes n'avaient point perdu leur temps. Ils avaient grossi leurs rangs des bandes qui opéraient isolément en Aragon et en Catalogne, et complété leurs approvisionnements en vivres et en munitions.

On attendait au quartier général du maréchal Serrano de nouvelles troupes et principalement de l'artillerie. Celle qu'il possédait continuait à tirer avec la même précision sur les tranchées carlistes. La batterie de canons Krupp, située sur le premier pic des monts de las Cortès, s'était surtout signalée par un coup très-précis. Voyant un groupe assez nombreux de carlistes en observation à l'angle gauche du presbytère de San-Pedro Abanto, situé à 400 mètres en arrière et à gauche de l'église, le capitaine commandant d'artillerie, dont il a été question dans la journée du 29 mars, pointa lui-même une pièce et envoya deux obus. Le deuxième obus éclata en plein dans le rassemblement. Il put voir alors, au moyen de ses jumelles, un carliste étendu à terre et deux autres se retirer péniblement. C'étaient les infortunés Ollo, Rada et Radica.

Le pavillon blanc flottait sur toute la 4^{re} ligne. Les soldats des deux armées observaient curieusement, et un certain nombre d'officiers carlistes allaient visiter les avant-postes républicains, s'informant des nouvelles de leurs parents ou de leurs amis qui se trouvaient dans l'armée ennemie.

C'était un spectacle assez étrange. A Murieta, le mélange des uniformes était complet. A chaque

instant les officiers républicains allaient à leur tour chercher des nouvelles de leurs amis de l'armée royale. Ces derniers allaient à leur rencontre, et ces fiers ennemis s'embrassaient avec de vives démonstrations de joie. Les bavardages allaient grand train ; on causait vite : car il fallait tout dire avant que les hostilités ne recommencent. Aussitôt que les drapeaux blancs tombèrent, l'on se sépara en courant ; il le fallait, car les balles pleuvaient de nouveau dans cette zone dangereuse où l'on fusillait à bout portant.

La garnison de Bilbao s'élevait à 4,500 hommes environ, que l'on peut classer ainsi qu'il suit :

- 400 gardes civils (gendarmes),
- 200 carabiniers (douaniers),
- 300 foraux (garde provinciale),
- 250 artilleurs,
- 400 soldats du génie,
- 2,000 troupe de ligne et chasseurs,
- 4,500 volontaires (garde nationale).

Bilbao possédait 7 forts ou redoutes qui étaient : ceux del Morro, Miravilla, Carcel, Mallona Diente, San-Augustin, Palacio de Zababurn, église de Abando. La station du chemin de fer avec ses retranchements pouvait aussi être considérée comme un fort.

Aucun de ses forts, non plus d'ailleurs que l'enceinte de la ville, n'existaient avant la guerre actuelle.

Le nombre de canons des assiégés était de 50 environ, 30 de siège et 20 de campagne.

Portugalete n'était pas reconnaissable : on n'y voyait que maisons dentelées et à jour ; partout les

ruines et la désolation ; c'était effrayant, Cette petite ville déjà bien éprouvée par le siège des carlistes fut ruinée par le feu de l'escadre républicaine.

BOMBARDEMENT.

Une bombe tomba dans la salle de billard du café Suizo, en pénétrant par la cour de la maison.

La maison appelée Jaspe, rue del Correo, reçut 34 bombes. Les dégâts à l'extérieur paraissaient peu ; mais à l'intérieur tout était épouvantablement abîmé.

2 avril.

La femme du général républicain Primo de Rivera, blessé grièvement dans le combat du 26 au 27 mars, écrivit au maréchal Elio, lui disant que, connaissant la galanterie chevaleresque des carlistes, elle ne doutait pas que s'ils entraient à Somorrostro ils n'eussent pour son mari toutes les considérations dues à un malheureux blessé.

On conseilla à cette épouse infortunée de n'avoir aucune crainte à ce sujet ; que les carlistes ont eu et auront toujours pour les blessés de la générosité plus que qui que ce soit, et que personne, sans calomnier, ne peut dire le contraire.

Dans le camp républicain on attendait 35 canons de Santander, et déjà 8 étaient arrivés à Castro ; depuis quelques jours, 4,120 hommes y avaient été débarqués. Santander en ce moment regorgeait de troupes : artillerie, guardias civiles, hussards et infanterie. Une division importante se formait en outre à Miranda.

BOMBARDEMENT.

Dans la matinée, un feu très-vif d'avant-garde commença du côté de Abando et de Valentin; les batteries républicaines y répondirent par quelques coups de canon.

Les carlistes firent des tranchées dans la mine de fer qui se trouve dans le mont de Larraz, près de Ventabarri, et creusèrent aussi des fossés à Somorrostro, de manière à offrir une sérieuse résistance. Leur système était d'avoir beaucoup de fossés en ligne parallèles, afin de pouvoir se retirer dans les lignes secondaires s'ils étaient pressés dans les premières, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils fussent forcés de les évacuer toutes. De petites ouvertures les faisaient communiquer entre elles et permettaient de les occuper et de les abandonner tour à tour.

Ils firent de grands préparatifs de défenses, dès le mois de septembre 1873, et usèrent de la tranquillité avec laquelle on les laissa agir pour se fortifier d'une manière formidable.

3 avril.

Un grand nombre de sergents, caporaux et soldats de l'armée républicaine entrèrent dans les rangs carlistes.

A Madrid, les ministres résolurent d'ajourner la solution des questions politiques qui les divisaient jusqu'à la délivrance de Bilbao. C'était là une décision éminemment patriotique.

Une division de 12,000 hommes fut formée et mise

sous les ordres du maréchal Concha; elle quitta Santander.

Une autre division de 12,000 hommes, également composée de troupes envoyées des diverses parties de l'Espagne, devait rejoindre le corps d'armée de Concha, et un troisième corps s'organisait pour opérer du côté de Miranda.

BOMBARDEMENT.

Les avant-gardes carlistes, du côté de Valentin et d'Abia, tirèrent constamment toute la journée; les batteries restèrent en silence.

Don Manuel Martinez Cobaleda, lieutenant de chasseurs à pied, mourut des suites des blessures qu'il avait reçues dans la nuit du 2 avril. Il fut enterré avec un soldat dans le panthéon de Mallona.

4 avril.

Un décret royal disposa de la manière dont devait faire les funérailles des généraux Ollo et Rada, aussitôt que les circonstances le permettraient. Au premier furent accordés les honneurs dûs à un lieutenant général mort en campagne, et au second ceux d'un maréchal de camp, mort aussi en campagne.

Le général Ollo était maréchal de camp, et le général Rada, général de brigade. Une ordonnance royale accordait en outre à la veuve du général Rada, une pension de veuve d'un maréchal de camp mort en campagne.

Le conseil des ministres, à Madrid, nomma, à la date du 4 avril 1874, commandant général de l'armée

du Nord, le maréchal don Manuel de la Concha, en remplacement du maréchal Serrano.

BOMBARDEMENT.

A diverses heures de la nuit eurent lieu quelques feux de fusillade à différents endroits. Dans la matinée, les carlistes incendièrent une maison appartenant au sieur Ugarte, à Valentin, et séparée de l'avant-garde républicaine par la seule largeur de l'étroite route ou rue de Tivoli. Le calme qui régnait dans l'atmosphère empêcha les flammes d'étendre leur ravage. Des carabiniers républicains, enfermés dans la maison voisine, souffrirent beaucoup de la proximité du feu et de l'appréhension qu'ils avaient de le voir se communiquer à leur logis et ne tardèrent pas à se retirer. Cet incendie commença à 2 heures du matin et n'empêcha pas d'échanger de nombreux coups de fusils.

La viande était en abondance dans le camp des carlistes. Les soldats légitimistes la vendaient, dans cette journée de 42 à 44 cuartos la livre (7 à 9 sous), pour acheter d'autres choses à leur goût.

5 avril.

De nouvelles ambulances furent établies par les républicains à Astorga, à Oviedo, à Gijon, à Haro, à Laredo et à Santona; toutes ensemble formaient un effectif de 40,000 lits.

Don José Escudero, auditeur de la guerre au commandement général de Navarre, blessé grièvement par le même projectile qui tua les généraux Ollo et

Rada, ne put surmonter les douleurs atroces qu'il ressentait, et mourut le dimanche 5 avril 1874. Il fut un des premiers à saisir le fusil pour défendre la religion, sa patrie et son roi. Dans la bataille du 27, on le remarqua, à la tête d'une compagnie de Navarre, charger à la baïonnette avec une valeur sans égale. La cause carliste perdit en lui un de ses braves et fidèles serviteurs, victime d'une lâcheté des républicains. Car lâches peuvent s'appeler ceux qui tirent sur des personnes sans défense.

Le général Mendiri fut nommé, par ordre royal, commandant général de Navarre, en remplacement du général Ollo, décédé.

Voici l'ordre royal :

« S. M. le roi notre seigneur (que Dieu garde) se voyant dans la nécessité de nommer un commandant général de Navarre, en remplacement du maréchal de camp don Nicolas Ollo, comte de Somorrostro, d'éternelle mémoire, mort sur le champ de bataille, a daigné choisir à cet effet le maréchal de camp don Torcuato Mendiri. Sa Majesté, espérant voir continuer en lui les gloires de son prédécesseur, amenant toujours à la victoire ses invincibles volontaires,

« Ce que, par ordre royal, j'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence, S. M. le roi ordonnant que le maréchal de camp don Ramon Argonz soit pourvu dans la charge qu'il occupait.

« Que Dieu garde beaucoup d'années à Votre Excellence.

« Royal de las Cruces, 5 avril 1874.

« ISIDORO DE IPARRAGUIRE. »

6 avril.

Au moment de prendre le commandement général du royaume de Navarre, le général don Torcuato Mendiri adressa aux troupes royales l'allocution suivante :

« VOLONTAIRES DE NAVARRE,

« Le roi, notre seigneur (que Dieu garde), a daigné me nommer votre commandant général. Fils d'une humble famille de votre noble terre, mon ambition était satisfaite avec la modeste charge de chef d'état-major de la province d'Alava. J'ai combattu avec vos bataillons et constamment à vos côtés. Un horrible malheur a mis le deuil dans vos généreux cœurs, puisque la vie a été enlevée au plus brave des soldats, au plus honnête des hommes et au plus affectueux des amis. Votre cher général Ollo, qui, avec tant d'intelligence et de bravoure, vous a commandé en cent combats, n'est plus ! Le vide que sa perte irréparable a laissé est immense, et pour le remplir, l'abnégation la plus grande en faveur de la sainte cause que nous défendons ne suffit pas. Ce n'est pas assez que d'avoir plus ou moins de connaissance dans l'art de la guerre, ni de s'inspirer dans l'honnêteté et dans les principes plus sains de la morale et de la justice ; il faut compter avec votre foi, avec cette foi qui occasionne la valeur, qui étonne l'univers, et avec une stricte discipline ; seulement ainsi je comprends l'honneur que je viens de recevoir de Sa Majesté ; seulement ainsi je pourrai combler le grand vide que votre intrépide général a laissé, et avec l'aide de Dieu et la coopération de nos frères

des autres provinces, nous finirons cette glorieuse campagne en asseyant sur le trône de ses ancêtres notre aimé souverain.

« Volontaires, vive le roi !

« TORCUATO MENDIRI.

« Champ de l'honneur, 6 avril 1874. »

Onze croix militaires furent distribuées par Sa Majesté et ses généraux à 44 soldats du génie des 45 qui se trouvaient aux environs de Bilbao et qui firent l'admiration de tout le monde, même des ennemis, en récompense de leurs travaux, de leur fidélité et du courage qu'ils montrèrent dans le combat du 25 février.

Une grande tempête régnait dans toute la Biscaye.

BOMBARDEMENT.

A une heure et demie du matin le bombardement reprit après quelques jours de repos. Les mortiers lançaient des projectiles sans interruption et 5 bombes étaient constamment en l'air. Les batteries qui fonctionnaient étaient celles de Pichon et de Quintana.

7 avril.

Don Carlos reçut dans la journée l'ex-ministre de la marine républicaine, M. Aurich, qui eut l'honneur de dîner avec Sa Majesté; le même jour fut reçu le colonel de la guardia civil (gendarmerie), M. Chacon, nouvellement arrivé, et qui eut aussi l'honneur de s'asseoir à la table royale. Tous les deux saluaient pour la première fois le roi légitime d'Espagne et le quittèrent très-satisfaits de l'agréable accueil qui

leur fut fait et enchantés de la manière chevaleresque dont leur parla le roi. Sa Majesté ne fit que de les maintenir dans les grades qu'ils avaient dans l'armée républicaine.

Dans la nuit de cette journée, un commandant d'artillerie et un autre d'infanterie de marine, don Louis Gaminde, se présentèrent aussi pour prendre du service dans l'armée carliste.

Dans la même nuit, les carlistes surprirent une avant-garde républicaine et lui infligèrent la perte de 40 morts et blessés. Le reste fut fait prisonnier.

Plus de 200 soldats d'infanterie et 42 artilleurs de l'armée républicaine se présentèrent au camp carliste. Ces braves gens ne tenant compte de la permission que le roi leur donna de retourner dans leurs foyers, lui demandèrent en grâce de rester dans les rangs de son armée, ce qui leur fut accordé ; ils furent conséquemment répartis dans les corps de leurs armes respectives.

BOMBARDEMENT.

A sept heures du matin le feu des batteries s'arrêta.

Un projectile carliste tua, dans la nuit du 6, un homme dans Bilbao-la-Vieja.

Les orages successifs augmentèrent le mal causé par le bombardement.

Le gouvernement de la ville de Bilbao organisa un fourneau économique pour subvenir aux familles des gardes nationaux qui se trouvaient dans le besoin.

On fut entièrement privé de mouton le jour de Pâques, et beaucoup de personnes se régalerent

avec du bifteck de cheval ; nous disons régalié, parce que c'était un plat de luxe qu'on achetait parfois très-cher. Cette viande était très-agréable et appétissante ; on en conviendra, si l'on veut songer que les chevaux sacrifiés étaient bien traités et plus jeunes que les bœufs destinés à la consommation, lesquels sont généralement vieux et durcis par la fatigue et les travaux.

Dans la matinée, un incendie se déclara, par l'explosion d'une bombe, dans la rue de Santa-Maria.

Après un repos de 6 heures, les mortiers carlistes recommencèrent à jouer à une heure de l'après-midi.

8 avril.

Un grand nombre de soldats de l'artillerie républicaine se présentèrent au camp de Don Carlos, demandant à entrer dans les rangs de l'armée royaliste.

Les soldats républicains recevaient, tous les huit jours, une ration de viande et de pain ; cette dernière fut remplacée par du biscuit.

BOMBARDEMENT.

De six heures et demie du matin du 6 à sept heures du matin du 8, les carlistes lancèrent 425 bombes sur la ville.

9 avril.

BOMBARDEMENT.

Les batteries républicaines tirèrent sur les positions carlistes, sans occasionner de grands dégâts.

L'escadre républicaine se retira en laissant un bâtiment d'observation devant Portugalete.

Les froids rigoureux et les gelées firent beaucoup de mal dans l'armée républicaine ; les malades en-



traient par centaines dans les hôpitaux voisins de leur camp.

A huit heures du matin, trois mortiers de la batterie carliste de Quintana reprirent le feu sur la place jusqu'à onze heures et demie; à partir de ce moment, la tranquillité régna jusqu'au soir.

Aux environs du Barrio (quartier) del Cristo, on trouva dans un jardin le cadavre d'une femme tuée par une balle de fusil, au moment où elle arrachait des choux pour sa nourriture.

Les projectiles légitimistes marquaient leur passage par de profondes traces, non-seulement dans les édifices, mais aussi dans les promenades, dans les jardins et sur les quais; des deux côtés de la rivière on voyait de nombreux trous dans le sol ouvert par les bombes.

Une autre femme fut blessée sur la rampe qui conduit à Miravilla (faubourg de Bilbao).

10 avril.

Le maréchal Concha, nommé en remplacement du maréchal Serrano, arriva à Santander avec un bataillon de carabiniers d'escorte, pour prendre le commandement de l'armée républicaine du Nord.

Aussitôt le marquis del Duero (on sait que le marquis del Duero était le maréchal Concha) se rendit au camp républicain à la tête de 16,000 hommes.

BOMBARDEMENT.

Pendant plusieurs jours l'artillerie républicaine tira fréquemment sur les positions carlistes, mais sans succès, grâce au nouveau système de fossés établis par les troupes du génie royal.

Pendant la nuit on aperçut de Bilbao des feux du côté du camp des carlistes ; ce qui fit supposer que ces derniers s'occupaient à élever de nouveaux retranchements.

Le nombre de bombes que les royalistes tirèrent sur la place fut de 36, dans la journée du 9, de huit heures à onze et demie du matin. C'était l'ouvrage de la seule batterie de Quintana, qui, du reste, se tut comme les autres dans le courant de la journée.

Le prix élevé donné à la viande de cheval en faisait un mets exquis et empêchait les classes ouvrières de s'en procurer, comme il arrive en temps ordinaire avec les perdrix, poules ou autre denrées de prix.

L'armée royale fortifia Lamiaco avec deux batteries de trois canons chacune, de fer fondu.

11 avril.

45 blessés du dernier combat arrivèrent à l'hôpital d'Irache, conduits en voiture.

La tempête qui régna pendant ces jours dans le nord de l'Espagne, nuisit considérablement à la circulation des courriers et aux opérations militaires.

BOMBARDEMENT.

Près del Molino de Viento (du moulin à vent), les royalistes construisirent une batterie et des tranchées.

Dans cette journée on commença, dans la place de Bilbao, à donner aux Milicianos (soldats de la milice) dans le besoin, le rancho (portion de nourriture destinée par la ville aux familles malheureuses ; c'est

aussi le nom que l'on donne en Espagne à la nourriture du soldat).

Des troupes royalistes furent vues dans la soirée, pour la première fois, sur les hauteurs d'Ortuella.

Examinons le camp royaliste dans ces mauvais jours de tempête. Le tableau qu'il représentait mérite une digression que le lecteur ne voudra pas me refuser.

Ces courageux volontaires, jour et nuit dans leurs retranchements, piétinaient dans la boue, et l'eau partout les inondait. Ils recevaient avec une constance admirable la pluie, la grêle, les orages si violents dans ces contrées, et souvent il leur était dans l'impossibilité de préparer leur modeste repas en attendant le moment de mourir glorieusement. Ces sauveurs de la patrie, abîmés par le mauvais temps, harassés par la fatigue, sans défense contre la rigueur des éléments, sans lit, sans abri, sans repos, sans famille, sans volonté propre, chantaient encore joyeusement et appelaient l'occasion où l'ennemi devait les attaquer. Un tel spectacle me touche de telle manière et me paraît si sublime, que je voudrais réunis autour de moi tous les ennemis de la légitimité pour leur dire : rendez-vous compte par vous-mêmes de ce sacrifice si grand, si étendu qu'on ne peut le louer assez.

Dieu seul peut récompenser une aussi grande abnégation ; mais seul aussi il saura punir je ne dis pas aux aveugles qui rient de leur courage et de leur fidélité, mais ceux qui, retenant encore le nom de légitimiste et s'en faisant gloire, ne sont point allés accompagner leurs frères dans le péril, ou à les

aider à diminuer leur souffrance par des moyens quelconques, s'ils ne le peuvent pas personnellement.

Les républicains voulant gagner par le mensonge ce qu'ils avaient si misérablement perdu avec l'épée, débitaient partout des faussetés pour compenser l'échec de leurs armes.

Mes lecteurs pourront en juger par la dépêche suivante, prise sur un espion qui avait prétendu entrer dans la place assiégée. Cette dépêche, dont je donne une copie exacte, était sur une bande de papier, large comme celui d'une cigarette et longue comme une feuille de papier à lettre; elle portait un timbre avec ces mots : « Armée du Nord, général en chef, particulier, » et elle disait : « Dans Janeo nous faisons des signaux, observez beaucoup, ami Castillo. Dans la journée des 25, 26 et 27, nous avons avancé beaucoup; continuez à résister comme auparavant. Nous avons 24,000 hommes et le marquis del Duero arrive avec 46,000 pour flanquer notre droite; bientôt Bilbao sera libre; résistez, résistez, résistez. »

« Les carlistes sont très-découragés, et ne se soutiennent que grâce aux fortes positions qu'ils occupent; ils se battent dans leurs tranchées, mais l'artillerie les tient atterrés. — Courage et à bientôt donc; répondez-moi par la même voie. Votre affectionné qui vous embrasse. — Signé : J. LOPEZ DOMINGUEZ. »

Cette dépêche était liée dans un rouleau de papier avec cette adresse : « Sr. don Ignacio del Castillo. — Bilbao ». Tout le monde sait que don Ignacio del Castillo était le général gouverneur de la place de Bilbao, et, malgré sa qualité d'officier républicain,

nous ne pouvons que faire son éloge pour le courage et la fidélité qu'il a montrés pendant le siège de la place. On doit reconnaître le mérite d'un homme, quand même il serait notre ennemi. Pour ma part, comme militaire, jamais je ne donnerais la main à un homme qui rend une place que son gouvernement lui a confiée sans faire tout ce que lui commande le devoir et l'honneur. A mon point de vue, un pareil homme est un traître : il n'y a point de partis et d'opinions qui puissent l'absoudre. Aussi je considère, et tout militaire d'honneur le doit faire aussi, je considère dis-je, le général Castillo comme un brave ; chacun est libre de juger comme bon lui semble.

Par la dépêche que je viens d'écrire, mes lecteurs comprendront tout, sans qu'il soit besoin de faire ici des commentaires.

12 avril.

Six soldats républicains se présentèrent à Allo pour entrer dans les rangs des vaillants soldats de Don Carlos.

Trois prisonniers républicains, de ceux qui se trouvaient à Estella, furent échangés pour trois des carlistes qui se trouvaient à Pampelune.

Un ouragan s'éleva dans la nuit : la pluie et le vent étaient extrêmes et semblaient rivaliser de vigueur ; les vallées furent bientôt inondées, les rivières débordées, et les chaolas (espèce de petites baraques en bois) et les tentes de campagnes renversées à terre.

Les bataillons légitimistes en souffrirent beaucoup ; les républicains, de leur côté, virent leurs batteries s'effondrer, leurs tentes se détruire, les ponts s'a-

battre, et eux-mêmes, très-embarrassés pour suffire aux rations des soldats. Le pont de Muzquiez fut coupé.

Les bataillons qui passèrent la nuit derrière les parapets doivent avoir mérité le ciel pour cette seule nuit. Rien de plus terrible que de passer la nuit dans des chaolas ou maisonnettes, obligés d'être debout, ayant de l'eau à mi-jambes ; elle rentrait de tous les côtés. Quelques-uns couchés dans la boue. Ces peines et ces souffrances, grandes pour les soldats, l'ont été de même pour les chefs.

Quelques soldats du bataillon d'Alava, qui gardaient un parapet près de las Cortés, ne pouvant plus tenir aux éléments déchaînés, prirent le parti d'aller se réfugier dans une maison près des positions carlistes. A peine étaient-ils entrés que des républicains, nés par les mêmes intentions, se présentèrent à eux : grande fût la surprise de part et d'autre. « Messieurs, dit l'un d'eux, la nécessité nous oblige à une trêve : on ne peut rester dehors, à fraterniser troupe ! » Une trêve eut lieu effectivement et tous se mirent à fraterniser joyeusement. La mer était très-agitée et les républicains se trouvèrent souvent privés de communications entre eux : les légitimistes ne furent guère mieux traités ; les ponts de bateaux furent détruits par la violence du courant et de l'ouragan, mais on s'empressa de les rétablir.

Le bateau à vapeur *Primero d'Espana*, qui se trouvait dans la rivière, souffrit beaucoup de la croissance des eaux : les amarres de poupe lui manquèrent et on le retint à grand-peine par la proue qui reçut des dommages. Le courant emporta aussi une gabarre et

un petit bateau. La rivière était effrayante et charriait des eaux terreuses.

13 avril.

La colonne républicaine de la Rivera, composée de 800 fantassins et de 4,000 cavaliers se trouvait à Andosilla. Le mauvais temps avait continué avec toute sa force et mit obstacle aux opérations des deux côtés.

BOMBARDEMENT.

Les avant-gardes de Don Carlos tirèrent sur la ville par divers endroits, quelques coups de canon, sans produire un grand effet.

14 avril.

La société de secours pour les blessés carlistes nomma une commission chargée de visiter les blessés de Somorrostro et de leur distribuer 20,000 réales. (5,000 fr.) pris sur les fonds des dons volontaires, ainsi que du linge.

Cette commission se composait des membres suivants :

Don Ramon Iturralde, aumônier de la place;

Don Nazario Curda, médecin militaire en chef de Navarre;

Don Candido Imas, officier du gouvernement militaire.

Le même jour ils se mirent à remplir leur honorable mission, et ce fut un spectacle touchant de voir cette charitable association verser le baume consolateur dans le cœur des blessés : ceux-ci y répondirent par de grandes marques d'amour, de joie et de reconnaissance.

La tempête continuait de sévir avec une rage

incroyable dans le nord de l'Espagne, causant des inondations et de grandes pertes matérielles. Toutes les opérations furent suspendues.

La dépêche suivante introduite dans la ville de Bilbao le 13 avril, fut affichée dans les rues et publiée par les journaux de la place :

« Commandement général de Biscaye.

« Le général en chef de l'état-major de l'armée du Nord, Lopez Dominguez, reproduisant une dépêche antérieure et qui ne m'est pas parvenue, avec date du 9, m'écrit de Somorrostro ce qui suit :

« Depuis les combats des 25, 26 et 27, dans lesquels nous avons combattu avec vaillance, nous nous trouvons dans les maisons de Murrieta, en avant de San-Pédro. Par la droite, dans les premiers monts Galdames, le marquis del Duero arrive avec 20,000 hommes, qui fera un mouvement par notre droite. Bientôt nous lèverons ce cercle; résistez donc ! Courage à ces vaillants et qu'ils se défendent ; sous peu la rivière sera libre.

« Ce que j'ai la satisfaction de livrer à la connaissance du public.

« Bilbao, 14 avril 1874.

« *Le général Commandant général,*
« IGNACIO M. DEL CASTILLO. »

Cette dépêche, que le général Castillo dit n'avoir pas reçue, est celle qui fût prise par l'armée royale et dont nous avons parlé dans la journée du 11 courant.

Dans la matinée, un officier et deux soldats du bataillon de las Navas passèrent du camp républicain à l'armée royale. Dans la soirée quatre soldats du même bataillon firent de même.

BOMBARDEMENT.

Un lièvre fût mis en vente sur la plaza Vieja (vieille place) au prix de 6 duros (30 fr.); quelques personnes en offrirent 400 réales (25 fr.), mais inutilement. En temps ordinaire un lièvre se vend 6 réales (4 fr. 50.)

18 avril.

Le général carliste Argonz retourna à Estella, après avoir affirmé une fois de plus son amour pour la sainte cause et la noblesse de ses sentiments.

Douze soldats républicains, dont six du bataillon de chasseurs de las Navas, rentrèrent dans les rangs carlistes.

Le ciel commença à s'éclaircir dans la matinée; mais sur le soir il s'assombrit de nouveau: l'eau tomba avec abondance pendant toute la nuit. Les deux armées restèrent tranquilles.

Puisqu'il n'y a aucun fait important à signaler, le mauvais temps arrêtant les opérations dans le nord de l'Espagne, je vais rapporter à mes lecteurs un fait digne d'admiration et qu'il faut que le monde entier connaisse.

Le général légitimiste don Ramon Argonz, l'idole de ses soldats Navarrais, l'ami inséparable du malheureux Ollo depuis le commencement de la guerre, montra de grands talents et s'est distingué par de brillants faits d'armes; il était celui

qui présentait le plus de titres pour obtenir la charge de commandant général de Navarre. C'est pour cela qu'effectivement il fut désigné pour remplir ce poste honorable, mais il eut la rare modestie de s'oublier lui-même, et proposa avec instances à Don Carlos, le général Mendiri comme étant le plus digne de remplacer feu le général Ollo. Les talents militaires de Mendiri sont en effet remarquables : Sa Majesté se rendit aux prières du général et signa le brevet qui nomma commandant général de Navarre don Torcuato Mendiri.

Le roi dû être fier une fois de plus de commander à de tels hommes. On voit jusqu'à quel point ses partisans sont doués de loyauté et de noblesse de sentiments ; jusqu'à quel point le désintéressement et l'amour de la cause sainte sont le trait caractéristique des légitimistes espagnols.

Voilà l'ambition des carlistes, puisque nos ennemis emploient ce mot. Ce fait en est une preuve. Il faut reconnaître qu'ils n'ignorent pas que la seule ambition des légitimistes est de voir la paix et la tranquillité régner, le commerce fleurir, l'industrie prospérer, et qu'ils ne demandent que de voir leur bien-aimé roi sur le trône des Espagnes et des Indes. Mais ils ne peuvent se résoudre à l'avouer, et nomment ambition le dévouement, le courage et la fidélité.

16 avril.

Le marquis de Valdespina étant sorti accompagné de MM. Aurich, Altarribas, les deux frères Albalat, le colonel Chacon et de son plus jeune fils pour inspecter l'avant-garde de la Salve, une gre-

nade venant de Bilbao éclata à côté du lieutenant-colonel don Vicente Albalat, le tuant sur le coup et blessant MM. Chacon et le jeune de Valdespina. (On sait que M. Chacon était tout dernièrement rentré dans l'armée carliste). — La cause légitimiste fit une perte réelle par la mort du colonel Albalat.

Don Carlos, presque aussitôt, mù par cette bonté d'âme et d'amour que lui inspirèrent ses fidèles défenseurs, se rendit visiter les deux blessés dont l'état heureusement était sans gravité. Il ordonna que tout ce qui leur serait nécessaire leur fût rigoureusement donné. Ensuite le roi alla consoler le capitaine Albalat, frère de l'infortuné lieutenant-colonel, avec tant de douceur et d'intérêt que celui-ci, bien qu'inconsolable de la mort de son frère, ne put s'empêcher de s'écrier : « Sire, mon frère est mort; mais je reste encore pour verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang en défendant Votre Majesté. »

Voilà quels sont les légitimistes d'Espagne !

Un peu après 9 heures du soir, les royalistes embusqués du côté de Uribarri commencèrent une vive fusillade contre la redoute de San-Augustin et sur l'avant-garde del Tivoli; les républicains répondirent de leur côté par quelques coups de canon, et le tout se passa sans pertes importantes de part et d'autre.

Les soldats royalistes reçurent l'ordre de respecter les maisons del Bariro de Mena (quartier de Mena) et celles qui entourent le recinto (enceinte) de Abia.

17 avril.

DÉCRET ROYAL.

Étant convaincu de la nécessité qu'il y a pour le bien de mes sujets de répartir en d'autres départements les affaires de l'État, et pour me mettre plus à même de les diriger et de leur donner l'impulsion qu'elles demandent aussi bien que la promptitude dans leur expédition ; mais devant tenir compte aussi des circonstances qui m'empêchent de les rétablir sur le pied qu'elles avaient sous le règne antérieur, j'ai décidé de diviser mon bureau universel en trois secrétariats d'État :

Le premier aura les affaires étrangères ;

Le second la guerre ;

Et le troisième tout ce qui se rapporte à la justice, à la politique et aux finances.

Je me réserve d'augmenter leur nombre à mesure que l'exigeront les besoins de l'État.

Ayez-le pour entendu et communiquez-le à qui de droit.

Donné à mon quartier royal de Durango, le 17 avril 1874.

Moi, le ROI.

A mon Secrétaire de campagne, don Isidoro de Iparraquirre.

Les habitants de Bilbao recevaient journellement des autorités, pour leur nourriture, ainsi que la garnison de la place, un quart de livre de pain et deux onces de morue par tête. Un soldat sorti de la place passa à l'armée royale ; ayant demandé à manger, il tomba malade par l'excès de la nourriture qu'il prit.

La tempête régnait depuis trois jours sur les deux camps. Dans celui des carlistes on acquit, une fois de plus, la preuve de son enthousiasme et de sa décision; mais l'armée républicaine, affaiblie et démoralisée par de nombreux insuccès, ne pouvant pas résister avec résignation les inclémences du ciel qui lui occasionnait chaque jour de grandes pertes d'hommes, rendait son état réellement lamentable; chaque jour leur nombre diminuait : presque nus, malades et fatigués, les soldats maudissaient leur sort et ceux qui les avaient arrachés des bras de leurs pères pour les emmener à une mort presque certaine.

L'état de la mer et des routes empêcha l'arrivée des provisions au camp républicain. Les désertions augmentaient tous les jours, et les rangs royalistes s'accroissaient d'autant. Une sorte d'inaction régna dans les deux camps et les deux armées restèrent en présence l'une de l'autre.

Une barricade républicaine établie devant les murs du couvent de las Arrecojidas en Santuchu et qui servait de chemin couvert pour les troupes qui se relevaient entre Bilbao et cette avant-garde, fût complètement détruite par l'ouragan. Pour cette raison, la route de Santuchu redevint libre, au grand regret des républicains qui se trouvèrent le point de mire de leurs ennemis, pour peu qu'ils entrassent dans le couvent où voulussent en sortir.

Un détachement royaliste se porta à Oquendo, dans le dessein d'empêcher l'arrivée des troupes républicaines qui projetaient de s'y établir.

18 avril.

Don Carlos profitant de la trêve des hostilités forcée par le mauvais temps qui régnait, était parti pour Durango, où l'appelaient des affaires de grand intérêt.

Un caporal de cuirassiers de la colonne de la Rivera passa aux royalistes, avec armes et monture.

Dans le camp républicain se tint un conseil de guerre auquel assistèrent les généraux ayant un commandement et ceux de l'état-major.

BOMBARDEMENT.

Les royalistes passèrent par Galdacano, conduisant un mortier et un canon à el Gallo.

Une batterie légitimiste, établie près du moulin à vent, tira dans la nuit quelques coups de canon auxquels répondit l'artillerie républicaine.

Pendant toute la journée un groupe de cavaliers royalistes parcourut les crêtes de Santa-Agueda, et la plupart d'entr'eux se dirigèrent du côté de Cruces.

Il se produisit de grands mouvements dans les troupes chargées de la défense de Bilbao.

Dans la soirée, deux bataillons légitimistes passèrent sur la route de Cruces se dirigeant sur Galdamea; quelques cavaliers et de l'infanterie descendirent également de Santa-Agueda pour se rendre à Barcéna.

19 avril.

Les maladies s'étant accrues considérablement dans le camp républicain, les hôpitaux et les maisons particulières de Castro ne pouvaient pas suffire : il y avait 700 malades, outre les blessés, qui ne purent

être transportés vu la gravité de leur état. Le typhus fit d'énormes ravages, et entr'autres furent victimes, un colonel, un jeune capitaine d'artillerie et quelques officiers d'infanterie.

La petite vérole frappa aussi l'armée républicaine cantonnée à Somorrostro; le nombre des malades fut si considérable que le maréchal Serrano craignant que le fléau ne s'accrut par l'agglomération des troupes, ordonna de les faire retirer au delà de Castro.

20 avril.

Les édifices de Bilbao, par suite du mauvais temps dont on a parlé, avaient beaucoup souffert; un grand nombre se trouvaient abimés par les balles des soldats de Don Carlos; le ciel acheva de les détruire.

Les vaisseaux qui se trouvaient dans la rivière reçurent des dommages considérables: on ne put sauver les gabares qui, pour la plupart, furent entraînées par le courant.

Dans l'église de San-Juan à Estella furent célébrés les obsèques du lieutenant-colonel du bataillon del Cid, 1^{er} de Castille, don Eusebio Conde y Letamendia. Ce brave officier venait de mourir à l'hôpital d'Irache, après cinq mois de cruelles souffrances, suite d'une blessure qu'il reçut dans le glorieux combat de Montejurra.

Brave, délicat sur le point d'honneur militaire et intelligent, il avait été professeur à l'école militaire de Toledo. En 1874 il fut un des premiers à prendre les armes dans cette province; il passa ensuite émigré en France et rentra en Espagne au commencement de la guerre. Natif d'Estella, qu'il avait quitté

enfant, il n'y retourna que pour recevoir la blessure qui l'enleva si jeune du monde pour le conduire au tombeau.

A Pamplone et dans beaucoup d'autres villes, des services funébres furent célébrés pour le repos des âmes du général Ollo et de ses compagnons morts sur le même champ de bataille.

Les églises étaient pleines de monde ; partout on ne voyait que de gens en pleurs : vieillards, femmes, enfants, généraux, officiers et soldats, tous déplo- raient la perte d'un bon ami, d'un bon chef, d'un fidèle et courageux serviteur de la légitimité et d'un brave par excellence.

Rien ne l'effacera de la mémoire de ceux qui l'ont connu. Que Dieu l'accueille et l'aime, comme son roi et ses compagnons l'accueillirent et l'aimèrent.

Le temps redevint un peu plus calme, mais le vent ne cessa de souffler. Le Rubicond Apollon daigna à la fin caresser le nord de l'Espagne de ses dorés et bienfaisants rayons.

Il faut avoir goûté de la vie des camps pour se figurer la joie et l'enthousiasme qu'éprouve le soldat campé sur les rochers par des froids et d'humides nuits, à la vue de cet astre vivifiant. Que de jours pourtant se sont écoulés, jours de pluie sans fin et de froid que rien ne combat, si ce n'est une admirable résignation ! Enfin grâce au soleil, la terre s'épon- gea, les vêtements se séchèrent et le soldat pût improviser son lit et sa cuisine sur la tranchée qu'il défendait en face l'ennemi, et à la vue de Dieu pour lequel il sacrifie son existence.

Des 45,000 tentes de campagne qu'avait l'armée

républicaine à Somorrostro, pas une ne résista à la violence de l'ouragan des jours passés : tout fut détruit et perdu ; un officier pouvait s'estimer heureux de monter sur un canon, et de se sauver de cette manière de ce nouveau déluge.

Les républicains, avec des forces considérables s'élevant à 48,000 hommes, se préparaient à de nouvelles opérations militaires pour reconquérir leur prestige perdu et se faire ouvrir les portes de Bilbao.

Les généraux royalistes, réunis en conseil, décidèrent la résistance à l'unanimité, et bientôt tout fut disposé pour recevoir l'ennemi, avec cette confiance toujours croissante qu'ont des hommes qui ont visiblement l'aide de Dieu pour eux.

21 avril.

Cinq mille hommes de l'armée républicaine marchèrent du côté de Balmaseda pour obéir à un plan stratégique.

Plusieurs bouteilles qui suivaient le courant de la rivière, venant de Bilbao, furent ramassées par des royalistes ; quelques-unes d'elles contenaient des dépêches du général commandant de la place adressées au général en chef de l'armée de secours.

De Miranda la colonne républicaine appelée de la Rivera s'étant un peu renforcée, se rendit à Lerin, son dessein étant de s'approcher de la ville d'Allo ; mais il furent empêchés par quelques bataillons et de l'artillerie légitimistes, désireux de leur infliger un sévère châtement s'ils voulaient passer outre.

Le général Argonz prenant connaissance du fait, partit aussitôt pour se mettre à la tête de ses troupes,

ce qu'avait déjà fait le général Iturmendi ; mais déjà les républicains avaient tourné le dos, pris la route de Lesma, où, s'étant reposés, ils continuèrent leur marche sur Lodosa : là ils s'arrêtèrent.

22 avril.

Vingt jeunes gens des bourgs de la Rivera arrivèrent à Estella, désirant servir comme volontaire dans l'armée de Don Carlos.

Que de différence dans la conduite des généraux républicains envers leurs soldats et celle des généraux royalistes ! Ces derniers, avec un soin tout paternel, veillaient à ce que les leurs ne manquassent de rien comme nourriture et logement. Mes lecteurs verront, par les faits suivants, s'il en était de même des premiers.

Dans le port de Santander, au retour de l'expédition de Santona, les bateaux à vapeur *Fomento*, *Maria Vivar* et *Ibarra* n° 2, étaient encombrés de soldats républicains qui, pendant toute une traversée de 52 heures, n'avaient reçu aucune nourriture. Est-il rien d'aussi lamentable ? Mes lecteurs se figureront plus aisément les souffrances de ces malheureux, lorsqu'ils sauront qu'à bord de l'*Ibarra* il en était mort deux asphyxiés.

Pauvre brebis, que menaient à l'abattoir, sans daigner même jeter sur eux un regard de compassion, ceux pour lesquels ils allaient se faire tuer.

On augura qu'il s'était passé quelque chose de grave dans le camp républicain, car deux bataillons furent l'objet des mesures rigoureuses pour un acte d'insubordination.

En outre une rivalité plus active entre certains

corps nuisait à la discipline; on se décida à agir de rigueur, de crainte que le mauvais exemple se communiquant, le mal ne vint à prendre de plus grandes proportions.

D'un autre côté les bataillons de carabiniers et gendarmes tout nouvellement arrivés se trouvaient très-peu disposés à prendre une part active dans les combats qui se préparaient, et les autres corps voulaient que se fûssent eux qui formassent l'avant-garde.

Quel devouement !

23 avril.

Des soldats républicains descendirent au Barranco (fondrière ou ravin) de Pucheta pour se procurer de l'eau de ces fontaines réputées excellentes, quand les royalistes reçurent l'ordre de tirer; quelques-uns s'avancèrent sans armes tout proche des fontaines et crièrent aux républicains : « Buvez ! et partez vite, nous allons tirer. »

Ce fait prouve que si les légitimistes font la guerre, ils la font comme dernière ressource et seulement pour faire triompher la raison qui les conduit.

A présent, qu'on ne dise point que les carlistes ne cherchent qu'à répandre le sang de gens qui, malgré la différence d'opinion, ne cessent de les considérer tous comme leurs frères.

Le général Concha, commandant du troisième corps d'armée, ayant passé ses troupes en revue, les harangua ensuite et leur rappela les hauts faits des Tercios Espagnols de Flandes. Cette allusion dû produire peu d'effet sur les esprits républicains, s'ils voulurent bien songer qu'ils ont eu des ministres qui ont outragé la religion catholique et qui les

obligeaient eux-mêmes à lutter contre leurs frères, les défenseurs de la chrétienté et du roi, choses sacrées que les Tercios Espagnols de Flandes firent triompher dans leurs glorieuses campagnes contre les hérétiques et les révolutionnaires de leur époque.

Mais comme le but de Concha était d'encourager ses troupes, il ne songea pas à réfléchir sur ce qu'il disait.

Voici un autre fait héroïque que l'histoire enregistrera, non pas digne de la marine Espagnole de Lepaute, mais de la marine républicaine de cette époque.

L'inoffensive et charmante ville de Bermeo, située à 28 kil. de Bilbao, bourg de la province de Biscaye de 3,500 habitants, et Patrié de Alonso de Ercilla, fût bombardée dans cette journée par la goëlette *Buenaventura*, qui en détruisit les jolis édifices et causa des dégâts importants aux trois églises de la ville.

Le commandant de ce bâtiment devait être un intrépide marin, puisqu'il mettait tant d'empressement à bombarder une ville sans défense.

Cette même goëlette *Buenaventura* prit lâchement la fuite à Portugaleta, au mois de février 1874, devant le feu d'un seul canon royaliste.

24 avril.

Quelques officiers d'artillerie abandonnant le service de la république, offrirent leurs épées à Don Carlos.

Des troupes républicaines venant de Victoria arrivèrent à Logrono.

L'escadre républicaine avait beaucoup souffert pendant les jours de tempête ; la fameuse frégate *Blanca* surtout, perdit trois ancres, et force lui fut d'aller réparer ses avaries à l'arsenal du Jerrol.

La garnison de Bilbao voulant percer les lignes des assiégeants, s'était rassemblée en nombre à l'endroit indiqué. La vigilance des royalistes ne leur permit pas même de le tenter.

L'armée assiégeante établit cinq lieues de ligne ferrée, menant de Deusto aux positions de Somorrostro pour la promptitude et la facilité des transports des vivres et des munitions : de cette manière l'armée de Don Carlos ne manquait de rien.

25 avril.

La colonne républicaine de la Rivera, que commandait l'ex-favori d'Amédée, Tasarra, et composée de 460 conscrits, deux compagnies de tirailleurs du Nord et de la cavalerie, sortirent de Lodosa dans la matinée avec l'intention de s'approcher des positions royalistes. Celles-ci étaient trop bien gardées. Les républicains n'y pouvant rien tenter, prirent une autre direction.

Cette colonne marcha sur Allo. Les royalistes, croyant qu'elle allait les attaquer, l'attendaient dans leurs lignes ; il en était autrement, et changeant de direction, elle entra à quatre heures et demie du soir à Lerin.

De nouveaux renforts, dans la nuit de cette journée, augmentèrent le nombre des légitimistes établis dans de fortes positions au-devant d'Estella.

Voici un trait de générosité des royalistes envers leurs prétendus ennemis les républicains :

Le poste établi à Murrieta, bourg le plus avancé qu'avaient les républicains, entre San-Pedro et la redoute de Serantes o Montano, se relevait la nuit pour ne point exposer les soldats au feu des royalistes. C'était cette fois au régiment d'infanterie de Ramalès de fournir une compagnie pour ce poste dangereux. Le détachement, que les ténèbres égara, prit un sentier qui conduit à l'église et se trouva à vingt pas d'une sentinelle royaliste, qui leur crie :

— Qui vive?

— Espagne! répondit le commandant du détachement.

— Que gente (quel régiment)?

— Ramalès.

— Caporal de garde, l'ennemi! crie la sentinelle surprise, comme on peut se le figurer.

Les républicains restèrent un moment comme frappés de la foudre, ne sachant quel parti prendre. L'officier royaliste les tira d'embarras.

— Vous êtes dans l'erreur, mes amis, leur dit-il, et vous vous trompez de route; prenez à votre gauche, c'est le chemin qui mène à Murrieta.

— Mille grâces! répondit le capitaine de Ramalès. Puis le détachement reprit tranquillement sa marche dans la direction qui lui était indiquée par l'officier de Don Carlos.

M. le comte de St-Victor, député légitimiste français, vint visiter Don Carlos. Aussitôt après, le roi se rendit à Deusto prendre connaissance de la situation de la place (Bilbao); il fut reçu par le général marquis de Valdespina. Le roi visita à son tour aussi les lignes de Somorrostro, se montrant partout très-

satisfait de la bonne tenue des troupes et de l'enthousiasme qu'elles montraient.

26 avril.

La colonne de la Rivera continuait à parcourir les environs d'Estella, sans jamais vouloir accepter le combat que les volontaires de Don Carlos lui présentaient. Changeant continuellement de direction, on la voyait tour à tour à Lodosa, à Lesma, à Lerin, à Oteiza : voilà ses marches et contre-marches depuis huit jours.

Don Antonio Valbuena fut nommé auditeur de guerre de l'armée de Navarre, charge qu'avait possédée don José Escudero, mort à Somorrostro.

On peut voir par les lignes suivantes si le découragement régnait dans le camp royaliste.

La nuit était à peine arrivée que l'on entendait de grands cris partant de tous les parapets et demandant que la musique jouât l'*Aragonaise*, la *Jota*. Les premiers sons se faisaient-ils entendre, aussitôt on commençait la danse avec grand bruit, et alors chacun entonnait de joyeuses chansons dans lesquelles, naturellement, l'ennemi était peu ménagé. Tous les jours, après le coucher du soleil, on était sûr de voir recommencer les mêmes jeux, et même les jours de combat, rien ne pouvait, malgré la lassitude, empêcher de les poursuivre jusqu'à une heure avancée de la nuit.

27 avril.

Voici quelle fut l'organisation dernièrement adoptée pour le 3^e corps d'armée républicain. Il y avait trois divisions :

La première division, sous le commandement du

général Echagué, avait les brigades confiées aux généraux Rodriguez, Espina et Otal.

La seconde division était aux ordres du général Martinez Campos, les généraux Garcia, Reina et Malto commandaient les brigades.

La troisième division avait pour chef le général Reyes, le général Molina et le colonel de gendarmerie Armijo avaient chacun une brigade.

Le chef d'état-major de ce troisième corps était le général Vega Inclan.

Il s'était aussi opéré quelques mutations dans les autres corps d'armée.

Le général Laserna prit le commandement du second corps. On nomma des commandants aux divisions et aux brigades qui en manquaient. L'on décida en outre que les corps qui avaient plus souffert dans les derniers combats, marcheraient avec ceux qui avaient été plus favorisés, de manière à équilibrer les forces.

Tout cela se fit avec une très-grande rapidité, pour éviter que les troupes ne demeurassent point dans une inaction qui, si elle se fut prolongée, aurait été funeste. Déjà les troupes royales s'approchèrent de Valmaseda, et trois bataillons même firent une pointe sur Villaverde dans la direction de Santoua, où ils se mirent aussitôt dans les tranchées. Il est évident que si on leur avait donné le temps de compléter leur système défensif, les républicains auraient eu beaucoup de mal pour les chasser de ces épais monts desquels ils voulaient faire des positions inexpugnables et qui obstruaient pour eux la route menant à Bilbao; mais malgré leurs prépa-

ratifs, les républicains avaient mis tant de lenteur dans leurs mouvements, que le temps n'avait pas manqué aux soldats de Don Carlos pour se préparer à une défense énergique.

Les républicains, le soir, étaient dans les mêmes positions que précédemment : ils avaient seulement ramené quelques-unes de leurs batteries les plus avancées.

Dans cette journée on comprit, par les importants mouvements qui s'opéraient, que la lutte n'était pas éloignée.

Don Carlos ne cessait de veiller avec un soin tout particulier à l'issue de la campagne et à la bonne administration de l'État. Sa Majesté décida que dorénavant ses secrétaires lui rendraient un compte détaillé des affaires de la journée ; c'est ainsi que le roi imprime dans tout ce qu'il fait cet esprit de justice et d'équité qui lui est naturel. Tous les jours plus actif qu'aucun autre, il se mettait en relations avec son état-major général et avec les généraux de division et de brigades.

Outre ces occupations si fatigantes, Sa Majesté reçut diverses commissions de l'intérieur de l'Espagne, à qui elle fit d'importantes questions ; elle donna audience aussi à quelques chargés d'affaires de l'étranger qui, émerveillés de la bonne discipline et de la bravoure de ses vaillants soldats, manifestèrent le désir de contribuer à la grande œuvre de la régénération espagnole.

Le maréchal républicain marquis del Duero donna un ordre du jour à son armée dans lequel on lit ce qui suit :

« Si un soldat quelconque marchant sur l'ennemi et formant l'arrière-garde faisait feu, il sera placé avec une seule cartouche à l'endroit le plus proche de l'ennemi; car en faisant ainsi, il donne preuve d'étourdissement et de peu de courage. Sans préjudice d'être jugé par un conseil de guerre, si par sa cause il a occasionné la perte de quelqu'un de ceux qui marchent à leur poste. »

Cela ne prouve-t-il pas que le maréchal Concha avait peu de confiance dans la valeur de ses soldats? Du reste, ce n'était pas la première fois que des faits semblables se passaient dans son armée.

Le bombardement de la place de Bilbao recommença.

Dans l'église paroissiale de San-Pédro de Bergara, des services funèbres furent célébrés pour le repos de l'âme du lieutenant-colonel don Vicente Albalat, mort devant la barricade de la Salve (siège de Bilbao).

Le commandant de cavalerie don Francisco Albalat et son beau-frère, M. le comte Gabriel de Caix de St-Aymour, camérier secret de cape et d'épée de S. S. le pape Pie IX, conduisaient le deuil. Un grand nombre de personnes assistaient à cette triste cérémonie, notamment beaucoup de chefs et d'officiers, ses camarades d'armes. Tous avec beaucoup de foi priaient Dieu d'accueillir dans son sein celui qui fut, pendant sa vie, bon chrétien, brave légitimiste, fidèle et dévoué, bon ami et excellent camarade.

28 avril.

Il y eut quelques actes d'indiscipline dans la garnison républicaine de Victoria, et l'on fut forcé de

mettre en prison un grand nombre d'officiers de la garnison et quelques-uns de l'état-major.

Le 7^e bataillon quitta le camp de Somorrostro pour se rendre à Estella; mais arrivé à Elorrio, il retourna sur ses pas et reprit les positions qu'il avait laissées.

Deux voitures sorties de Bilbao passèrent par Durango, pleines d'étrangers, qu'à la prière de leurs consuls les généraux royalistes permirent de traverser les lignes.

Un combat s'engagea sur les hauteurs de Munecas, entre le corps d'armée du maréchal Concha et les troupes royalistes.

A Santander quelques volontaires républicains firent une pointe sur un détachement royaliste, posté sur la route dans le but d'intercepter les communications avec cette ville; à peine arrivés à San-Roque de Riomera, d'assaillants qu'ils étaient, ils se trouvèrent assaillis par les royalistes, qui leur tuèrent un homme et en blessèrent trois, les contraignant à se réfugier dans l'église du village. Une compagnie de gendarmes, de Lierganes, prévenue à temps, accourut pour les retirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés.

L'armée républicaine ayant attaqué la gauche royaliste menaçait en même temps Villaverde et Corranza: elle s'empara non sans peine du bourg de Falleba dans les environs duquel tomba mortellement blessé le général royaliste don Castor Andéchaga. Le général Velasco avec le bataillon Castellain du Cid et le bataillon de chasseurs d'Arlanzou, arriva pour prêter secours aux troupes de l'infortuné général Andéchaga. Il emporte de fortes positions

sur les hauteurs d'un mont à droite de Ventaso, vers deux heures et demie de l'après midi. Obligé d'y demeurer avec le bataillon du Cid, il commanda au bataillon d'Arlanzon d'avancer plus en avant et de se tenir sur un mont voisin; là commença une lutte des plus énergiques : pendant deux heures on se disputa, à 80 pas de distance et avec un feu bien nourri, la possession de la colline. Des deux côtés on se battit à corps découvert avec une égale bravoure; c'était à qui ferait reculer son ennemi. Le général Velasco, bien que presque sans munitions, tenta un suprême effort et fit porter son bataillon del Cid au secours de celui d'Arlanzon. On vit alors ce sublime spectacle de deux bataillons castellains tenir tête à des forces dix fois supérieures. Sans cesse rafraîchis, les républicains conservaient un avantage considérable sur leurs ennemis. Une mêlée commence aux cris de vive le roi! Toute l'impétuosité des républicains se brisa contre une impassible résistance, et les royalistes restèrent maîtres du champ de bataille. La nuit arrivée, le feu s'arrêta des deux côtés.

29 avril.

La lutte, arrêtée par la nuit, reprit dans la matinée. Une attaque fut dirigée contre les positions de San-Pedro de Abanto; jusqu'à neuf heures du soir, les troupes républicaines furent repoussées sur toute la ligne par le tir du canon et la fusillade des légitimistes.

Les républicains ayant combattu presque toujours à découvert, laissèrent un grand nombre des leurs sur le champ de bataille.

Le major général d'artillerie du 3^e corps d'armée

républicaine, le colonel Garrido, fut blessé dans cette journée.

Le même jour deux soldats d'infanterie et un de cavalerie se rendirent à Estella pour s'incorporer dans les rangs royalistes.

Entre le grand nombre des chefs et officiers républicains morts et blessés dans cette journée, se trouvait le colonel de gendarmerie Armijo, qui fut grièvement blessé.

Ailleurs l'armée républicaine s'empara de la hauteur de Munecas, que les royalistes se virent obligés d'abandonner.

Le bombardement de Bilbao fut affreux ; les batteries royalistes tiraient trois bombes par minutes.

30 avril.

Le 40^e bataillon royaliste de Navarre, récemment formé, était tout prêt à entrer en campagne. On s'occupait activement de former le 44^e.

La colonne du général républicain Echagné ayant recommencé l'attaque sur les hauteurs de Galdames, fut repoussé avec de grandes pertes. Dans la nuit les républicains, après s'être renforcés, reprirent de nouveau l'offensive. Pressés par des forces supérieures aux leurs, les légitimistes durent céder et abandonnèrent le terrain, mais non pas avant d'avoir déployé tout le courage individuel dont ils étaient capables.

Le même jour, à midi, 480 hommes du 4^e bataillon de Castille, sous les ordres du commandant Solano, se dirigèrent au pas gymnastique vers les positions de Aya, vivement inquiétés par les répu-

blicains. Ils trouvèrent ceux-ci déjà en possession de ce lieu important. Toutefois, rien ne les arrêta, et continuant leur course rapide, ils arrivèrent sur la hauteur où s'établit un combat vivement disputé. De deux heures de l'après midi jusqu'aux dernières lueurs du jour, cette poignée de héros supporta le choc des bataillons ennemis, sans cesse renouvelés, les repoussant jusqu'à trois fois à la baïonnette, ils attaquent encore, bien que manquant de munitions, au cri magique de : vive le roi ! vive Castille ! et à leur tête le brave Solano, ne se montre pas un des moins enthousiasmés : tout cède devant eux. Repoussés sur toute la ligne, les républicains cherchent leur salut dans une fuite précipitée, abandonnant le champ de bataille à des hommes qui l'ont si glorieusement conquis ; mais les républicains prirent la trahison et la lâcheté pour armes ; n'ayant pu rien faire avec les leurs et considérant le petit nombre de leurs adversaires devant lesquels ils avaient fui, ils furent honteux d'avoir ployé devant une poignée d'hommes ; aussi cherchèrent-ils à vaincre par la ruse ceux qu'ils n'avaient pu battre courageusement.

Sur les huit heures du soir, lorsque l'obscurité fut complète, ils envahirent les troupes royalistes au cri de vive le roi ! Oh ! lâcheté ; oh ! infamie, et combien de faits pareils ne voyons-nous pas dans les annales de la guerre. Les carlistes restèrent surpris, mais ils se remirent bientôt, et ils se virent cernés partout. Solano, avec son sang-froid ordinaire, commanda le feu, et brûla ses dernières munitions ; il ne restait plus d'autre perspective qu'une lutte corps à corps.



On s'imaginera facilement la position de ces 180 hommes harassés de la lutte précédente et accablés de nouveau, mais capables de ces actions héroïques comme on en rencontre dans les anciennes guerres et, surtout dans la conquête espagnole. Aidés par 80 alaveses (soldats du bataillon d'Alava) et encartados (soldats du bataillon d'Encartados) qui s'étaient unis à eux, entreprirent une lutte gigantesque qui honore ceux qui s'y trouvèrent. Onze heures arrivent sans que rien ne changea dans leur position : ils étaient sans espoir de repousser une multitude ; ils sentaient leurs forces les abandonner, et leurs bras laissaient tomber les armes, leur seule défense ; un instant encore ils sont tous prisonniers. Solano voyant arriver cela et ayant eu auparavant le soin de mettre les blessés en lieu sûr, commanda la retraite. Aussitôt, par son ordre, chacun se dispersa et chercha par une fuite dérobée à gagner Sodupe, lieu du ralliement et, ce qui est incroyable encore, c'est qu'ils traînèrent à leur suite les prisonniers qu'ils avaient faits. Ainsi s'acheva ce beau fait d'armes, cette victoire pour dire mieux, car on peut donner ce nom à cette héroïque résistance.

MOIS DE MAI 1874.

Le 1^{er}. Désertions républicaines. — Les blessés républicains et les pertes des deux armées. — Retraite des carlistes. — Ils abandonnent Bilbao. — Le 2. Ordre du jour du maréchal Elio sur la levée du siège de Bilbao. — Le 3. Proclamation de Don Carlos sur la levée du siège de Bilbao. — Offres que firent à Don Carlos les représentants des Merindades de Biscaye. — Ce que Don Carlos répondit. — Le 4. Dépêche du maire de Biscaye sur la levée du siège de Bilbao. — Positions que les carlistes possédaient. — Prix des vivres pendant les derniers jours du siège. — Dépêche d'un colonel de l'armée républicaine. — Conclusion. — Observation de l'auteur.

1^{er} mai.

Un grand nombre de soldats républicains se présentèrent à Estella, venant de Tafalla ; parmi eux il s'en trouvait un du génie.

4,400 blessés républicains du dernier combat furent répartis dans les hôpitaux d'Astorga, de Sahagun, de Léon, de Santander et de Santona.

Les pertes des républicains dans les derniers combats montèrent à près de 3,000 hommes ; celles des légitimistes seulement à 200, proportion bien moindre. Cela s'explique : ceux-ci presque toujours combattirent dans leurs tranchées, tandis que les républicains étaient en plein champ.

Du 27 mars au 28 avril, entrèrent dans les seuls hôpitaux de Santander le nombre prodigieux de 4,480 blessés et malades républicains. Le 30 avril, encore 292 malades et 498 blessés, dont 7 officiers ; il faut tenir compte que 12 autres villes possédaient des hôpitaux militaires et qui étaient pleins.

La retraite des troupes s'opéra.

Le général Dorregaray ordonna aux siennes d'abandonner les lignes de Somorrostro, à trois heures la matinée, et leur fit prendre les positions de la droite, sur la rivière Caragua. Le maréchal Elio fit aussi camper les siennes.

2 mai.

Ordre du jour où le maréchal légitimiste Elio fit connaître à son armée les motifs qui nécessitaient l'abandon du siège de Bilbao :

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE, DU 2 MAI 1874.

VOLONTAIRES,

Les républicains, sévèrement châtiés dans les combats des 24 et 25 février, 25, 26 et 27 mars, malgré leur nombre et leur imposante artillerie, n'ont pas eu le courage de nous attaquer en face. Après avoir ramassé toutes les forces de l'Espagne, ils sont venus exécuter un mouvement qui a tourné notre gauche, et vu le petit nombre dont nous disposions, il leur a donc été facile de se faire un passage qui les a portés à l'arrière-garde de nos positions ; il a donc été nécessaire de les abandonner et de lever le siège de Bilbao, car nous nous trouvions alors sous le feu de leurs batteries, sous celui de la place et des vaisseaux stationnant sur la rivière. Cette triple ligne de feu nous auraient causé des pertes immenses et ruiné nos valeureux bataillons. Le roi, qui aime ses volontaires comme ses enfants, n'a pu consentir qu'on les sacrifiât inutilement.

Ici du moins, où nous sommes, nous n'avons pas à craindre ces formidables canons des vaisseaux, ni

ces batteries ennemis qui tuent impunément les généraux comme les soldats. Nous voilà revenus dans nos conditions naturelles ; si nos ennemis sont nombreux, souvenons-nous d'Éraül, de Udave, de Maneru, de Dicastillo et Montejurra et, Dieu aidant, le résultat sera le même.

L'ennemi n'ose pas se mesurer avec nous ; à défaut de courage, il emploie les séductions, il parle de convenio pour détourner votre fidélité, et fait tout pour vous dérober au devoir. Je suis sûr qu'il ne trouve en vous d'autres échos que le mépris qu'ils font naître. Toutefois, je veux vous fortifier contre ces hommes. Je vous recommande surtout de veiller avec une grande attention à ce qu'il ne s'introduise parmi vous personne pour y semer la défiance et la division. Si vous entendez quelques-uns proférer des propos blessants pour le roi et l'armée, faites-les prisonniers. J'autorise les chefs des brigades d'en dresser procès-verbal, et rien ne pourra soustraire le coupable au châtement qu'il mérite : quel qu'il soit, il sera passé par les armes. Pour ma part, je suis inexorable et je déclare que celui qui manifesterà où de la faiblesse où de la négligence dans l'exécution des ordres, sera fusillé sur-le-champ.

Fidèles et courageux volontaires, méfiez-vous toujours des surprises de l'ennemi ; craignez surtout ceux qui cherchent à vous tromper ; vous les connaîtrez facilement. Songez que l'ennemi est bien faible lorsqu'il en arrive là.

Au combat et partout criez toujours : vive le roi !

Votre général,
JOAQUIN ELIO.

Cette proclamation sera lue, aujourd'hui même, à la tête des bataillons, par leurs commandants respectifs.

Le Commandant général,
MENDIRI.

3 mai.

Proclamation de Don Carlos à son armée.

VOLONTAIRES,

Je vous ai adressé toujours la parole après la victoire, aujourd'hui je le fais avec autant d'orgueil après une retraite.

Quand hier je vis défilér devant moi quelques-uns de vos bataillons, je lisais sur le visage de chaque volontaire un enthousiasme plus grand que dans les journées de Montejurra et de Somorrostro, et tout ému, je vous voyais passer, vous admirant plus dans votre retraite que dans les héroïques actions précédentes.

Les positions que nous avons perdues ont été prises au cri traître de VIVE LE ROI! et les officiers républicains, *les lâches!* agitant leurs mouchoirs blancs, ont réussi à surprendre notre gauche. Ils ont alors jeté le cri infâme de VIVE LA RÉPUBLIQUE! qui fut le signal d'un combat acharné, un de ces combats que les Espagnols peuvent seuls se livrer.

Volontaires! dans cette situation j'ai craint un instant, je craignais votre valeur, votre entrain. Ce n'est pas en vain que je vous avais accompagnés à Ibero, à Estella, à Allo, à Dicastillo, à Viana, à Montejurra et à ces batailles de géants des 24 et 25 février, des 25, 26 et 27 mars. J'ai vu qu'il vous était aussi

facile de chasser devant vos baïonnettes une armée trois fois supérieure à vous, qu'il est difficile aux autres de vous faire abandonner vos positions.

Vous vous êtes rendus aux exigences de la nécessité ; vous avez compris que moi, votre père, je ne pouvais vous sacrifier inutilement, et sous les yeux de l'armée révolutionnaire étonnée, vous avez exécuté un mouvement qui demeurera glorieux dans l'histoire.

Suivez-moi toujours, ayez pleine confiance en Dieu qui nous protégera, et en moi : ne vous laissez pas abattre, nous rentrerons à Bilbao, nos drapeaux se promèneront triomphants de Vera à Cadix pour flotter ensuite sur les points où la révolution et l'impiété viendront nous offrir le combat.

« *Votre Roi,*

« CARLOS. »

Quartier royal de Durango, 3 mai 1874.

Ils sont dans une grande erreur ceux qui s'imaginent que la levée du siège de Bilbao a pu diminuer en rien la noble ardeur que les légitimistes témoignaient et témoignent pour la sainte cause. Leur amour pour le roi est toujours le même, leur enthousiasme est aussi grand et réel que le premier jour, seulement les circonstances.....

Les hommes de cœur et de grandeur d'âme sentent leur foi grandir et se fortifier dans les jours d'épreuve ; il n'est permis qu'aux hommes dégradés de s'affliger et de pleurer comme de faibles femmes devant l'infortune.

Le peuple royaliste, le véritable peuple espagnol

ne désespère jamais : rien ne l'abat, ni les déceptions, ni l'infortune, ni les périls, et puis à quoi bon s'abatre, est ce que par exemple la légitimité espagnole mourra un jour? Non! jamais; elle vivra tant que le monde sera monde.

Pour convaincre tout le monde de cette vérité, je vais raconter une cérémonie très-solennelle, qui s'est passée dans la ville de Durango.

Ce jour-là, les représentants légitimistes de toutes les MÉRINDADES du Seigneurie de Biscaye sollicitèrent l'honneur d'être reçus par Sa Majesté. Le roi se rendit à leur désir.

Après que les délégués eurent offerts au roi leurs respectueux hommages, le maire du Seigneurie de Biscaye, au nom de tous, adressa au monarque ces touchantes et éloquentes paroles :

« La Junte générale des MÉRINDADES de votre M. N. et M. L. Seigneurie de Biscaye assemblée hier pour la première fois depuis 70 ans, par une singulière et providentielle coïncidence, offre respectueusement aux pieds de Votre Majesté les sentiments de sa profonde adhésion, et de sa loyauté plus que jamais inébranlable.

« Daigne Votre Majesté accepter ses hommages ainsi que le ferme désir qu'a formé le peuple biscayen de vaincre ou mourir pour sa religion, pour ses fueros, et pour son légitime, illustre et bien-aimé souverain. »

Sa Majesté profondément touchée répondit dans ces nobles termes :

« J'admire le patriotisme du M. N. et M. L. Seigneurie de Biscaye; je suis très-reconnaissant de ses

souhaits, comme de tout ce qu'elle a fait pour ma cause; c'est avec un sensible plaisir que je partage les périls et les souffrances qu'endurent les fils de cette noble terre.

« Ayons une grande confiance en Dieu; gravez dans l'esprit du soldat l'amour de l'obéissance et de la discipline, pendant que je veille au bien de l'armée et du pays. Avec votre foi et le courage des volontaires, nous sauverons la religion, la patrie et les fueros. »

Ces paroles du roi furent saluées par de grandes acclamations. Sa Majesté ensuite donna sa main royale à baiser à tous ces dignes représentants des Méridades de Biscaye. A peine eurent-ils quitté le palais, que le député général d'Alava vint assurer au roi, au nom de toute la Province, les mêmes offres.

4 mai.

Dépêche télégraphique envoyée au journal *el Cuartel-Réal* par le Corregidor (maire) de Biscaye, touchant la levée du siège de Bilbao par les troupes royalistes :

« Durango, 4 mai, 4 heure 45 minutes de la nuit.

« *Corregidor de Biscaye au directeur du Cuartel-Réal.*

« Levée du siège de Bilbao pour des raisons importantes qui, par courrier s'expliqueront; vérifie retraite avec le plus grand ordre, musiques en tête, sans perdre un seul homme ni un fusil; l'enthousiasme de l'armée a augmenté depuis la retraite; la Junte de Méridades de Biscaye, les députations de Guipuzcoa et Alava, et la Junte royale de Navarre ont fait

adhésion au roi avec une confiance plus que jamais inébranlable; quelques-uns de nos bataillons sont encore devant Bilbao, les autres dans les environs.

« Satisfaction et joie générale. »

L'armée de Don Carlos possédait encore autour de Bilbao les positions suivantes :

Les Biscayens, Aloustequi, Castrejana, Arriaga-riaga et Galdacano ;

Les Navarrais, Zornoosa.

Les Castellans, la Province d'Alava.

Et les Guipuzcains, Durango et ses environs.

Tous se montraient décidés à se battre.

PRIX DES VIVRES PENDANT LES DERNIERS JOURS
DU SIÈGE, DANS LA VILLE DE BILBAO.

Une couple de poulets, 16 duros (80 fr.) ; dans les temps ordinaires, ne coûte que 16 réales (4 fr.)

Une chèvre de 25 livres 25 duros (125 fr.), qui ordinairement vaut tout au plus 40 réales (40 fr.)

La livre de lomo (dos) 40 réales (40 fr.) ; dans les temps ordinaires, 22 cuartos (75 c)

Un chorizo (saucisse du pays), 9 réales (2 fr. 25) ; dans les temps ordinaires, 4 réal (25 c.)

La viande de vache, la livre 48 réales (42 fr.) ; dans les temps ordinaires, 22 cuartos la livre (75 c.)

La viande de cheval, 42 réales la livre (3 fr.) ; dans les temps ordinaires ne se vend pas.

Le saucisson de Lyon, 30 réales la livre (7 fr. 50 c.) ; dans les temps ordinaires, 16 réales (4 fr.)

Les pieds de cochon, 9 réales l'une (2 fr. 25) ; dans les temps ordinaires, 4 réal (25 c.)

Petits agneaux, 440 réales l'un (35 fr.) ; dans les temps ordinaires, 20 à 24 réales l'un (5 à 6 fr.)

Un petit barbeau, 4 duros (20 fr.)

Un petit porc de 4 livres, 5 duros (25 fr.) ; dans les temps ordinaires, 10 ou 12 réales (2 fr. 50 à 3 fr.)

Un chat, 36 réales (9 fr.)

Un lièvre, 96 réales (24 fr.) ; dans les temps ordinaires, 8 réales (2 fr.)

Un jambon, 35 duros (175 fr.) ; dans les temps ordinaires, 40 à 50 réales (10 à 12 fr. 50 c.)

Un rat, 9 réales (2 fr. 25) ; répugne dans les temps ordinaires.

Une petite souris, 6 cuartos (20 c.) ; dans les temps ordinaires réservé aux chats.

La livre de morue 28 réales (7 fr.) ; dans les temps ordinaires, 10 cuartos (30 c.)

Les pommes de terre, 8 réales la livre (2 fr.) ; dans les temps ordinaires, 2 ou 3 cuartos (5 ou 10 c.)

Un œuf, 6 réales (1 fr. 50 c.) ; dans les temps ordinaires 4 cuartos (2 c.)

Un oignon, 4 cuartos (15 c.) ; dans les temps ordinaires, un gros paquet pour un cuarto (3 c.)

Un chou d'une livre, 8 réales (2 fr.) ; dans les temps ordinaires, 3 cuartos (10 c.)

Pour des fèves, 4 réales la livre (4 fr. la livre) ; dans les temps ordinaires les malheureux les mangent ; elles coûtent la livre 2 ou 3 cuartos (5 ou 10 c. la livre).

Le charbon, 30 réales la arroba (7 fr. 50 c. les 25 livres) ; dans les temps ordinaires, 8 réales (2 fr.)

Le lait 6 réales el cuartillo malísima (4 fr. 50, le demi-litre mauvais) ; dans les temps ordinaires, 4 cuartos la buena (10 et 15 c. le bon).

Le vin artificiel, 4 réales el cuartillo (1 fr. le demi-litre) ; dans les temps ordinaires, 4 réal (25 c.)

• Pétrole, 8 réales el cuartillo (2 fr. le demi-litre); dans les temps ordinaires, 4 réal (25 c.)

Je ne parle pas du bon pain et de mille autres choses qui manquaient totalement.

Dépêche qu'envoya un colonel républicain à l'un de ses amis à Madrid :

« L'armée est entrée à Bilbao; monceaux de cadavres; rivière de sang; nombre incalculable de blessés nous à coûté.

« Nous devons avouer que notre imposante artillerie est celle qui a fait le plus.

« Tout fait supposer que la paix est encore loin de nous.

« Le carlisme est un formidable ennemi. Il ne cède ni ne bronche; il faut l'écraser! »

Que mes lecteurs jugent par cette dépêche et envisagent la véritable situation des choses; tout donne foi à ce que nous avons écrit, quant à ce passage de la dépêche précédente : « Il faut écraser le carlisme, » on saura plus tard à quoi s'en tenir. Vous du moins, mon cher colonel, si vous tâchez un jour de l'écraser, ne vous trouvez pas corps à corps dans la mêlée, car votre seigneurie courrait grand risque de mordre la poussière avant d'avoir pu mettre le carlisme à vos pieds.

CONCLUSION.

Je l'ai dit souvent, et malgré la levée du siège de Bilbao, l'Espagne et le monde entier ne peuvent manquer d'admirer la grande foi, l'enthousiasme et la valeur de ces braves, pour la plupart enfants de villages plus habitués à conduire la charrue qu'à manier le fusil, et qui néanmoins ont tenu en échec, pendant 4 mois, une armée bien équipée, bien disciplinée et commandée par d'habiles généraux.

Le gouvernement de la république, forcé d'appeler à son secours ses implacables ennemis les unionistes et alphonsistes, décréta levée sur levée, et croyant manquer de canons, quoiqu'en possédant par centaines dans ses arsenaux, il en fit venir par douzaines de la Prusse. Et pourquoi? pour s'emparer de quatre lieues de pays qui séparent Somorrostro de Bilbao, ce qu'une armée de 50,000 hommes n'aurait pu faire par ses sublimes efforts! Il était naturel que des milliers de grenades parvinssent à détruire des tranchées déjà abandonnées par les royalistes incapables de se défendre d'un ennemi invisible. Mais aussi il était juste que les généraux de Don Carlos, avarés du sang de leurs soldats, prissent le parti de la retraite, retraite cent fois plus glorieuse que la victoire que proclamaient au son de leurs trompettes les troupes républicaines.

C'eut été une chose inhumaine et même barbare d'exposer à une mort certaine cette fougueuse jeunesse qui formait l'armée de la patrie, que leur ardeur, et leur enthousiasme leur faisait mépriser les périls et la mort et braver une pluie de fer et de feu. La république connaissait sa faiblesse et savait très-bien que quoique doublée et triplée même, son armée ne pouvait lutter corps à corps avec la légitimité : c'est pour cela qu'elle employa tant d'artillerie pour tuer à longue portée.

Partout où l'infanterie républicaine attaqua, elle fût victorieusement repoussée, et elle dut abandonner les champs de bataille les laissant couverts de morts et de blessés. La république comprit très-bien aussi qu'avant d'atteindre Portugaleta il ne lui resterait plus un soldat capable de tenir la campagne.

Se confiant surtout dans leur nombreuse artillerie, ils firent revenir leurs troupes derrière leur batteries où, à l'abri, elles purent attendre sans danger l'issue du combat, et considérer avec calme les projectiles, détruire les tranchées, mutiler les royalistes et joncher la terre de cadavres.

On appelle insensé l'homme qui essaie de lutter contre la tempête déchainée, et qui défie les éléments à qui rien ne résiste; folie aurait été de faire éteindre tant de vies précieuses consacrées à une sainte cause sans profiter et sans pouvoir être vengés.

L'armée républicaine, après ses deux échecs de février et mars, réussit donc à s'emparer de Bilbao; elle le doit non à sa valeur, ni à son intrépidité, ni au génie et à l'habileté de ses généraux, mais à son

invincible artillerie, à un sentiment d'humanité du magnanime roi Don Carlos ; et aux généraux qui répugnèrent de sacrifier plusieurs milliers de volontaires dans une entreprise inégale par les moyens d'attaque et de défense.

Les royalistes laissèrent d'obtenir une nouvelle victoire sur leurs ennemis ; c'est vrai, mais ils ne furent mis en déroute. La retraite concertée et décidée à l'avance se fit en si grand ordre, elle fut si bien dirigée, que l'armée ne perdit ni un soldat, ni même un fusil, ils continuèrent à posséder les mêmes bataillons et les mêmes éléments de défense, l'esprit des populations et des volontaires était peut-être plus vif et plus excité, car il était imprégné dans les sentiments de chacun que dans les quatre provinces basco-Navarraises, l'armée républicaine ne devait fouler le sol sans le teindre de sang, mais tous voulaient une lutte noble, franche et égale.

Serrano et Concha entrèrent à Bilbao, mais leur triomphe ne leur donnait pas un très-grand enthousiasme. En effet qu'avaient-ils gagné ? Ils avaient devant eux dans les quatre provinces 35,000 hommes qui en moins de quinze jours, atteignirent le chiffre imposant de 45,000. Ils savaient que ces 45,000 cœurs ne battaient que pour la sublime cause qu'ils avaient embrassée, et qu'ils étaient résolus à augmenter le nombre de leurs victoires.

Les différents partis que constituaient la république sentant se raviver leur haine invétérée contre la légitimité, abandonnèrent tout pour s'armer contre elle ; ils laissèrent abandonnés les routes et les frontières et les villes menacées par la démagogie. Tout

évidemment devait se porter sur Bilbao, tout pour empêcher le progrès des royalistes. Qui ce serait opposé à la marche triomphale des carlistes, si ses troupes et plus encore l'artillerie avait été égale à celle des républicains? personne; ils auraient pu se frayer un chemin sur la capitale de la monarchie.

Serrano et Concha le comprenaient ainsi, mais Serrano et Concha avaient besoin du peuple: l'un pour se soutenir, l'autre pour arriver au pouvoir. Mais Dieu permit que cela ne fut pas de longue durée, et encore a-t-il fallu sacrifier des milliers de vies pour contenter leur ambition et s'attribuer le titre de vainqueurs.

Comment les faits se sont-ils passés? Pour quelle raison a-t-on levé le siège de Bilbao? La raison la voilà. C'est que l'armée royaliste victorieuse en tant de combats divers, et ayant soutenu très-longtemps le siège important d'une des premières villes de l'Espagne, s'est reconnue impotente pour continuer une lutte inégale.

L'opinion publique s'égare évidemment en attribuant le succès à des causes qui ne sont point en réalité. La presse, les brochures et les livres républicains, cédant à l'esprit de parti, donnent la preuve de la plus grande impartialité, faussant la vérité et égarant le jugement.

Pour ma part, voulant surtout paraître partial, je me borne à remplir le rôle d'un simple narrateur qui ne s'attache qu'aux seuls faits et laisse au jugement de ses lecteurs le soin de déduire les conséquences; ils verront ce qu'ils doivent penser d'une armée qui a si courageusement mis en déroute, en février et

en mars 1874, les nombreuses forces républicaines.

Le plan de secourir Bilbao définitivement arrêté, il fallait l'exécuter. La situation perplexe où se trouvait cette ville, demandait qu'on s'y mit sans retard.

Que fait alors le gouvernement de Madrid? Craignant avec raison qu'une déroute nouvelle ne vint renverser à tout jamais ses projets de secours, fit un suprême effort, ouvrit les portes des parquets et des arsenaux, ramassa les troupes où il pût les trouver, fit de nouvelles levées d'hommes et arriva à former son armée dite libératrice.

Le tout formait une colonne de 45,000 hommes; il y adjoint 46 canons, la fit conduire à Santander et de là en Biscaye et la remet aux mains du général Echague, devant ce nouveau corps qui les prit par le flanc gauche. Les royalistes furent obligés d'étendre leurs lignes de défense et par conséquent de s'affaiblir beaucoup; il n'est pas de loi plus impérieuse que la loi de la nécessité.

Les républicains ayant attaqué la gauche des forces carlistes le 28 avril, menacèrent par la même raison Villaverde et Carranza. Fortifiés de quelques bataillons de plus, ils réussirent, non sans perdre un grand nombre des leurs, à emporter le bourg de Jallebo. Près de Jallebo tomba mortellement blessé, enveloppé dans sa gloire, l'intrépide général royaliste don Castor Andéchaga.

Un jour leur suffit pour gagner les hauteurs de Munecas, et dans les suivants leurs canons lançaient de Somorrostro un feu meurtrier sur la droite des positions royalistes. Quelques grenades même tombèrent sur la maison où se trouvaient les géné-

ranx Dorregaray et Mendiri sans faire de grands dommages; mais la vérité est que leur infanterie ne pût faire un seul pas en avant.

La colonne d'Echagué simula divers mouvements dans la journée du 25, sans en venir à l'attaque. Le 30 il s'y décida; mais il fut repoussé des hauteurs de Galdamos avec de grandes pertes. Le premier bataillon d'Alava, deux de Castilla et celui d'Aragon, firent des prodiges de valeur, beaucoup de prisonniers et un grand nombre de mulets chargés de munitions restèrent en leur pouvoir. Mais la nuit arrivée, à la faveur des ténèbres, les républicains recommencèrent l'attaque par un endroit défendu par un bataillon seulement. Celui-ci avait d'abord résisté; mais voyant l'impossibilité d'attaquer dans des conditions mauvaises pour lui, finit par céder.

Le plan des républicains fut de rompre par le milieu la ligne royaliste, d'envelopper ses deux ailes et de marcher sur Bilbao.

Rien ne pouvait être plus préjudiciable aux troupes royalistes.

Le général Dorregaray décida, le 1^{er} mai, à trois heures du matin, la retraite de Somorrostro: elle se fit avec un ordre admirable par la droite de la rivière Caragua.

A ce même endroit, quelques moments après, le maréchal Elio amenait les troupes de la gauche. Là de nouvelles lignes défensives furent commencées, à partir du pont de Castrejana, par la hauteur de Banderas jusqu'à l'éminence qui fait face au Desierto.

Ces positions ne contenaient pas en elles les éléments

d'une bonne défense. Elles étaient pourtant, dans la guerre de Sept ans, considérées comme inexpugnables; mais on ne comptait pas avec la grande portée d'artillerie d'aujourd'hui.

Les royalistes se trouvaient entre trois feux : l'armée de secours, la place et les vaisseaux, qui tiraient sans relâche.

Le maréchal Elio et les généraux Dorregaray, Mendire, Lizarraga et Velasco décidèrent, en conseil de guerre, de proposer à Sa Majesté d'abandonner les lignes et le siège de Bilbao. Le roi présida à Zornoza un nouveau conseil de guerre dans la nuit du 4^{er} au 2 mai, et il fut décidé à l'unanimité qu'on évacuerait les positions de la nouvelle ligne.

Le roi, dans l'allocution qu'il adressa à ses volontaires, appelle glorieux ce mouvement. Il a raison de lui donner ce nom, car l'ordre le plus parfait et la discipline la plus admirable présidèrent à des évolutions que mille difficultés rendaient presque impossibles; le personnel et le matériel de guerre restèrent intacts.

Les bataillons étaient au complet, l'esprit des volontaires considérablement accru, l'enthousiasme plus grand, l'ardeur guerrière encouragée; une idée fixe remplissait toutes les intelligences, celle d'une revanche sur les républicains.

La Biscaye convoqua ses mérindades; la Navarre, le Guipuzcoa et l'Alava envoyèrent, à leur tour, des protestations d'amour et de fidélité au monarque légitime par la bouche de leurs délégués. Ces quatre fidèles et nobles provinces ne jetaient qu'un cri : Guerre, et, dans une même union d'idées, se trou-

vaient réunies autour de leur seigneur, l'assurant que tant qu'il resterait une pierre sur leur sol et une herbe dans leurs montagnes, les Basques et Navarrais seront prêts à verser leur sang pour la défense de ses droits.

Admirable peuple, que celui du Basco-Navarrais; plus grand que Numancia et Sagunto, il préfère s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de livrer en des mains impies l'arche sainte de ses traditions immaculées.

Je ne veux pas faire de grands commentaires; mes lecteurs, savent très-bien de quoi est capable un peuple qui a juré de se sauver lui-même et qui a mis sa confiance en Dieu, quand ce peuple s'appelle Espagne, et que ce peuple est le peuple Basco-Navarrais.

Le 5 mai, est un jour mémorable et glorieux pour les armées légitimistes, je l'ai déjà dit, trois mois avaient suffi pour que quelques hommes sans ressources et mal armés, mais pleins de foi et d'entrain, déployant en Navarre le drapeau de la légitimité, se changeassent en héros. A Eraoul, ils mirent en déroute une colonne républicaine, firent prisonniers les chefs et s'emparèrent d'un nombreux matériel.

Les habitants d'Estella auront toujours présent à la mémoire le spectacle désolant que cette pacifique ville offrait le 5 mai 1873. L'armée régulière en déroute, les soldats abattus, découragés, et hors d'haleine, des cavaliers démontés, la plupart sans coiffure et, tous avec des vêtements en lambeaux.

Lorsque la nouvelle fut parvenue à Madrid, et

qu'elle eût circulé à travers l'Espagne, un cri de douleur et d'alarme s'échappa de toutes les poitrines républicaines. La presse, qui d'abord avait traité avec légèreté le mouvement royaliste dans sa formation, fut la première à donner l'alarme, conjurant avec grands cris le gouvernement d'étouffer ce petit incendie avant qu'il devint plus redoutable.

En réfléchissant sur les moyens énergiques dont dispose un gouvernement constitué d'une part, et de l'autre, sur cette lutte inégale où les royalistes, ne laissèrent pas que de remporter des succès signalés, il faut baisser la tête humblement et adorer les décrets du Tout-Puissant. C'est à lui, c'est à sa protection que sont dus de tels miracles.

Dans une année, on comptait déjà les glorieuses victoires de Udavae, de Allo, de Dicastillo, de Maneru, de Montejurra, de Valavieta, et celles de février, mars et avril à Somorrostro. De leurs montagnes les royalistes envahissaient les villes ; ils forcèrent les républicains à évacuer Elizondo, Estella, Puente de la Reina, Cirauqui, Viana, Sanguesa, Lumbier, Bermeo, Azcoitia, Vergara, Oyarzun, Tolosa et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer : ils s'agitaient avec une rapidité vertigineuse au souffle de l'enthousiasme qui vivifie. Tandis que les troupes républicaines, repoussées et battues coup sur coup, abandonnaient le pays duquel ils étaient maîtres, et virent leurs généraux, pour le prix de leur défaites, encourir la disgrâce et aller pleurer dans leur maison l'humiliation qu'ils avaient subie.

Si la crainte conseillait aux républicains d'éviter la rencontre des royalistes, ceux-ci quittaient leurs

tentes pour courir les chercher, pareils aux anciens chevaliers quand ils jetaient leurs gants à ces rivaux. Ils arrivèrent à mettre leurs canons aux pieds de l'invincible Bilbao : ils y restèrent quatre mois, et trois fois les drapeaux républicains prirent la fuite ; trois fois la république fût humiliée : l'Europe, qui ne connaissait pas les carlistes, a compris avec le temps ce qu'ils valent, et elle sait que si les moyens matériels leur ont manqué, ils n'ont jamais eu pour défaut le courage et le dévouement.

Depuis la déroute d'Eraül qui tant alarma les républicains, les légitimistes quadruplèrent leur nombre ; ils remportèrent plus de victoires, et conquièrent de gloire qu'il n'en faut pour illustrer une armée. Mais les royalistes ont une autre ambition. Ils étaient si bien habitués à vaincre, qu'ils croyaient ne jamais rompre avec la victoire, et depuis le roi jusqu'au dernier des soldats, tous sentaient la nécessité de compenser par une nouvelle victoire le tort que leur avait fait l'armée républicaine.

Ce pays, berceau et soutien de la religion et de la monarchie, n'a jamais subi le joug de la révolution impie et dévastatrice ; il est resté vierge, et ses fils se convertiront toujours en soldats intrépides lorsqu'il s'agira de défendre leur Dieu, leur patrie, et leur roi ; aussi ne les a-t-on jamais vu ployer devant le républicain.

Notons d'abord que les royalistes n'entrèrent pas dans Bilbao, comme c'était leur désir, et par conséquent ils n'ont pas tout gagné ; mais ce fait accordé, je vais non-seulement prouver qu'ils n'y ont rien perdu, mais même que les grands avantages dont

s'honorent les républicains, ne sont autre chose qu'une déroute morale et matérielle.

Il y avait quatre mois, nous le savons déjà, que durait le siège de Bilbao, et l'armée royaliste n'avait pour elle d'autres éléments de guerre que son courage et sa persévérance dans son entreprise. Que projetait-elle? Abattre un gouvernement érigé en dépit de la justice, de sa propre autorité et composé d'hommes ayant tout à craindre des tribunaux, et qui avait devant lui un homme qui sacrifia tout : patrie, fidélité, loyauté, devoir et qui, refusant de se rendre à la voix de la conscience, sacrifia impunément tout un peuple à son ambition.

Je n'envie point sa gloire, pardonnez-moi cette expression. L'armée royale avait employé quatre mois à se former; il fallait tout improviser : trains, approvisionnements de guerre, fortifications, hôpitaux, ustensiles et brigades. Pendant ce temps les volontaires, de simples soldats qu'ils étaient, se changèrent en vétérans rompus au dur métier de la guerre, et tannés, pour ainsi dire, par la fumée de la poudre et les inclémences du temps. Bilbao se trouvait réduit à l'extrémité lorsque l'armée républicaine, Moriones en tête, se jeta sur la ville assiégée et s'enfonça dans les vallées de Somorrostro, qui devinrent la sépulture de milliers de ses meilleurs soldats.

A la nouvelle de cette épouvantable déroute, la république reforma de nouvelles légions, le maréchal Serrano, président du pouvoir exécutif, se mit à leur tête et perdit devant San-Pédro de Abanto sa réputation militaire, son prestige, et mille de ses soldats.

Les combats des 25, 26 et 27 mars, de si glorieuse mémoire pour l'armée légitimiste, ont été la négation la plus absolue des talents militaires du capitaine-général (maréchal) républicain, et une preuve de plus de la faiblesse de son armée, bien que composée de vaillants hommes comme étant tous des espagnols.

Dans ce moment là, la république remuait jusqu'au ciment ; elle mit la main dans les instituts qui, quoique militaire, n'ont d'autre mission que celle de poursuivre la contrebande et les criminels, et forma une nouvelle armée, et, passant par-dessus de sanglants souvenirs, l'envoya au maréchal Concha pour auxilier et illustrer Serrano.

Devant les nombreuses phalanges fortifiées de l'artillerie moderne et les escadrilles nationales, les volontaires royalistes se levaient en masse, et s'apprétaient à de nouvelles et de plus sanglantes batailles.

Concha et Serrano n'ignoraient pas la difficulté d'avancer d'un pas et de gagner la moindre parcelle de terrain ; mais enhardis par la puissante armée dont ils disposaient, ils effectuèrent le plan sinon de vaincre leurs ennemis avec honneur et générosité, du moins à les repousser par toutes sortes de moyens honorables ou non.

Aussi les royalistes le comprirent bien ainsi ; mais ils fermèrent les yeux et firent face à tout ; quoique ils étaient un contre quatre, ils n'hésitèrent pas à se mettre sur la défensive, à assaillir même, et à braver le feu meurtrier des canons. Pour vaincre de tels héros, c'était peu que la bravoure ;

c'était peu de joncher les campagnes de cadavres, il fallait aussi employer cette vertu qui ne fait point faute aux fourbes : la trahison. Ces loyaux républicains pourtant le firent en venant attaquer le camp royaliste au cri de : vive le roi !

La lutte prenait des proportions gigantesques ; on allait arriver non plus seulement à des batailles sanglantes, mais à une boucherie. Le roi vit ses soldats se couvrir de gloire. Il ne pouvait voir ses enfants périr indignement. La retraite de l'armée est résolue ; elle s'opère sans confusion, à pas comptés. Est-ce là une armée qui fuit ? Ne sont-ce point plutôt des troupes qui se replient sur de meilleures positions ?

Les royalistes ont conquis d'impérissables lauriers le 25 février et les 25, 26 et 27 mars, les 27 et 28 avril, et ceux de la glorieuse retraite de Bilbao. Leur armée gagna beaucoup en discipline, instruction militaire et en matériel de guerre. Eux-mêmes ont forcé l'Europe à les regarder non comme des factieux, mais comme un parti national et très-puissant, et leur armée comme une armée régulière et bien disciplinée.

Les républicains virent tomber le prestige du plus fameux de leurs généraux ; ils perdirent de 44 à 46,000 hommes, la fleur de leur infanterie ; ils dépensèrent follement plusieurs centaines de millions enlevés à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, et ils laissèrent sur leur passage et dans leurs déroutes les débris de leur honneur militaire, déjà faussé par les indignités ! Ils perdirent tout pour vaincre sur des ruines, et encore ils n'étaient pas bien loin des balles royalistes.

L'histoire dira si je suis resté dans la vérité. Je me suis imposé le devoir de l'exposer toute nue, sans la farder ni l'obscurcir par la passion ni l'esprit des faits, et je relate les faits dans leur ordre avec la tranquillité d'une conscience à l'abri de tout reproche.

Le journal le *Cuartel-Réal* publia, dans le n° 63 du 16 mai, la lettre suivante que je m'empresse de mettre sous les yeux de mes lecteurs ; elle appartient de droit à un ouvrage qui s'intitule : *le Siège de Bilbao*. Puisse-t-elle achever de mettre au grand jour la conduite des vainqueurs :

« Bilbao, 7 mai 1874.

« *Monsieur le Directeur du Cuartel-Réal,*

« J'ignore si cette lettre vous arrivera, mais désirant que l'Espagne sache les iniques traitements qu'a souffert cette ville appelée héroïque de la part de l'armée libératrice, et ayant la certitude que les journaux de la république refuseront de l'insérer dans leurs colonnes, je vous l'adresse, persuadé que vous voudrez bien la publier.

« Complètement en dehors de la politique que déchire ce pauvre peuple, consacré depuis bien des années au commerce où je cherche honorablement les moyens d'assurer à mes enfants un modeste patrimoine, j'ai désapprouvé publiquement, depuis son commencement, l'injuste résistance que les autorités militaires, d'accord avec quelques habitants de cette ville d'idées exaltées et qui n'ont rien à perdre, s'étaient proposés.

« Ma famille et moi, nous avons beaucoup souffert durant le siège prolongé de cette ville : j'ai vu mon commerce décliner ; j'ai même souffert avec patience que l'autorité me prit des vivres, que dans ma prévoyance, j'avais recueilli pour que mes fils ne mourussent point de faim, en disant que la patrie exigeait ce sacrifice ; bien que ne comprenant pas le patriotisme dans leur sens, je me suis résigné. Pourquoi le cacher ? la nouvelle que l'armée libératrice avait réussi à traverser vos lignes et allait pénétrer dans la ville, avait fait naître la joie dans mon cœur. Je ne suis ni un républicain ni un carliste, mais je me réjouissais de voir la fin de notre affreuse situation : j'espérais ne plus voir l'effroi de ma chère épouse, ni les pleurs de mes enfants qui, aussitôt que la cloche du beffroi annonçait l'arrivée d'une bombe accouraient effrayés se réfugier dans mes bras.

« J'oublie les tristes scènes dont j'ai été le témoin et quelquefois l'acteur, et que je ne saurais décrire.

« Le 2 mai est arrivé : jour de joie, d'enthousiasme et de liberté pour l'invincible Bilbao. Dès les premières heures de la matinée, tous les habitants s'étaient élancés dans les rues, et au bruit des musiques répondaient de vives acclamations : l'armée libératrice faisait son entrée triomphante. Ma fille, comme beaucoup de ses amies, avaient préparé des couronnes pour ceindre le front du fameux libérateur ; dans cette journée, tout était enthousiasme et joie : après tant de mortelles souffrances nous ne pouvions concevoir plus de félicité.

« Ce qui a suivi est affreux, cruel, barbare, digne des sauvages de l'intérieur de l'Afrique.

« Une foule composée de ce qu'il y a de plus vil dans le peuple, jointe à une soldatesque féroce et déchainée, parcourait les rues en masse, criant : la mort et vomissant des choses qu'une plume n'oserait reproduire.

« Ces hommes sortant enfin de la place, se mirent sur les maisons des environs, à piller et à commettre des faits d'une barbarie invraisemblable, sur des personnes inoffensives et de faibles femmes : ils complétèrent ces orgies, en mettant le feu à beaucoup de maisons, ce qui plongea je ne sais combien de familles dans la plus grande détresse.

« J'ai vu convertir en cendres et tomber en ruines, la majeure part de ma fortune, fruit de trente années de travaux constants, de fatigues et de sueurs. Et, par qui ? par la main de ceux qui se disent venus retirer Bilbao des griffes du féroce absolutisme.

« Que faisaient pendant ce temps les autorités et les généraux de ces vandales ?

« J'aime à croire qu'ils ne pouvaient contenir la foule, ni réprimer ces actes de férocité sauvage ; car s'il n'en est pas ainsi, de grandes responsabilités retomberont sur eux. J'ai entendu les plaintes de quelques officiers sur ce sujet ; ils confessaient qu'il leur était impossible de contenir leurs troupes, insubordonnées plus que jamais. Las de piller, d'incendier et de commettre des choses que l'on ne peut pas décrire, ils se sont arrêtés d'eux-mêmes, et alors dans la journée du 6 le gouverneur de la place a fait afficher le bando (l'ordre) suivant.

« L'avoine qu'on donnerait à un âne mort n'arriverait pas plus tard.

BANDO.

« Don Ignacio M. del Castillo y Gil de la Torre, maréchal de camp des armées nationales, commandant général de la division de Biscaye et gouverneur militaire de cette province ;

« Pour empêcher les désordres scandaleux qui depuis quelques jours se commettent dans la ville, je viens de disposer le suivant :

« Article 1^{er}. — Tout individu qui incendiera ou attaquera les propriétés particulières en quelque forme que ce soit, sera passible du conseil de guerre et subira, malgré les fueros qu'il puisse invoquer, la peine que désigne l'ordonnance pour les incendiaires.

« Article 2^e. — Toute personne est autorisée à arrêter les coupables et les mettre en dépôt au corps de garde le plus voisin. Je rends les agents des divers autorités responsables de l'exécution du présent arrêt.

« Bilbao, 6 mai 1874.

« IGNACIO DEL CASTILLO. »

« Je n'ai guerre besoin de vous dire, qu'après cette conduite sauvage, et dans la crainte de la voir recommencer, l'émigration a commencé sur une grande échelle.

« Beaucoup de familles sont entrées en France, beaucoup d'autres dans l'intérieur de la Biscaye, préférant vivre sous la domination d'un roi qu'on appelle absolu, mais qui a une armée d'honnêtes hommes, que de rester citoyens d'une république dont les sol-

dats feraient honte par leur infâme procédé, au même roi de Daomey.

« Il ne me reste plus à vous dire que quatre mots et ce sont les plus importants.

« Par ordre du gouvernement de la République, on a fait savoir à l'ayuntamiento (municipalité) de cette ville, et par la voie de celle-ci aux premiers contribuables que si à l'avenir nous voulons posséder une garnison nous devons subvenir aux payes, aux dépenses qu'elle nécessitera, et payer pour cette grâce, un abonnement de je ne sais combien de millions au gouvènement.

« Je ne fais pas de commentaires, mais qu'il le sachent, ceux qui ont l'intention d'imiter l'héroïsme de cette malheureuse ville.

« Je répète que je n'ai pas d'opinion politique, ni même de sympathie pour quelque parti que se soit; jè suis un honnête homme qui désire mettre la vérité dans son jour, pour qu'elle serve d'exemple et de leçon à tous les Espagnols.

« Dans cette intention je vous serai très-reconnaisant si vous voulez bien publier cette lettre, et vous en remercie d'avance.

« *Un habitant de Bilbao.* »

Je ne fais point non plus de commentaires, mes lecteurs les feront pour moi, à présent qu'ils savent la vérité des faits de part et d'autre, ce que je dirais ne serait peut être pas cru, connaissant mes idées et mon sincère attachement à la cause de la légitimité.

Je dois aussi faire savoir que la plupart des faits et des documents, hors mes appréciations et le résumé général de tout, sont traduits des documents qui existent dans la secrétairie de campagne du roi, et publiés par le journal officiel de Don Carlos.



OBSERVATIONS DE L'AUTEUR.

J'avais projeté de faire le siège de Bilbao, je l'ai fait avec les preuves les plus claires, les faits les plus exacts et les documents les plus en règle.

Mais quoi ! d'ici j'entends plusieurs de mes lecteurs dire : Nous avons là les documents des royalistes ; mais nous ne voyons point ceux des républicains. L'auteur est légitimiste, il nous parle en légitimiste et naturellement ne saurait se donner tort ni avouer celui de ses partisans ; avec les républicains nous entendrons toutes choses contraires.

Eh bien, chers lecteurs, laissez-moi vous dire que vous êtes dans une grande erreur. Parce que je suis légitimiste (et je tiens en grand honneur de l'être), c'est par cette même raison que je vous ai raconté les faits tels qu'ils se sont passés ? Puis-je parler des pertes des légitimistes si elles n'existent pas ? Les journaux de tout parti, après les avoir mentionnées, ont finis par les démentir. Des documents républicains, je ne puis vous les donner ; bien d'autres que moi ne le pourront faire non plus ; on ne les a ja-

mais vus. Le gouvernement de Madrid n'a laissé voir ceux qu'il recevait des généraux de ses armées du Nord ; il a pris soin de les cacher, il a veillé à ce qu'aucun journal ne reproduisit d'autres nouvelles que celles qu'il lui plaisait de donner. Quant aux torts des légitimistes que, d'après vous je cache, je vous avouerai que je ne saurai me multiplier et voir par deux côtés à la fois. J'ai reproduit quelques documents republicains ; mais ils ont été écrits par d'autres mains ; je n'ai fait que les copier.

Comme militaire et comme homme d'un peu d'expérience en ce qui concerne la guerre (avant de parler vous devez aussi le comprendre), je reconnais qu'il y a eu des fautes de côté et d'autre. Est-ce que les chefs et les officiers peuvent tout voir et tout entendre, et se trouver partout et en tout ? Non, car malgré la plus grande vigilance, on laisse échapper toujours quelque chose et plus encore en temps de guerre ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que si les soldats de Don Carlos ont commis des fautes, si elles ont été découvertes, elles ont été sévèrement punies. Je le répète, je suis légitimiste, j'ai écrit *le Siège de Bilbao* avec les observations légitimistes, je n'aurais pu, avec mon opinion, faire le contraire. Ce qu'il importait, c'était de donner connaissance au public de ce qui s'est passé durant ce siège mémorable. Je l'ai fait aussi partialement que possible. Un autre auteur peut-être écrira le siège de Bilbao (s'il n'est écrit déjà) avec les idées, les observations et les calculs republicains ; mais s'il est ami de la justice, nous nous rencontrerons certainement, touchant la vérité des faits, car si ne saurait mettre l'erreur à la place de la vérité et

souiller ses lèvres par un mensonge ; mais hélas qu'avez-vous lu dans les journaux républicains ? rien que mensonge et calomnie ! Ont-ils gagné une seule bataille, les légitimistes, qui ait été avouée par les journaux contraires à leur opinion ? Non ! et alors si tout était dérotté, comment se fait-il que les carlistes soient arrivés à Bilbao et aient pris d'autres villes importantes. S'il y a eu tant de carlistes qui ont demandé l'indulto et qui ont été tués et fait prisonniers, comme les journaux républicains l'ont annoncé dans leurs colonnes, alors il n'aurait pas existé aucune armée carliste comme elle a existé pendant presque deux ans après le siège de Bilbao ; car si nous additionnons le nombre de morts, de blessés, de prisonniers et de ceux qui ont abandonnés Don Carlos, nous verrons que l'armée carliste n'a jamais compté avec un si grand nombre de soldats, et qu'alors il ne doit plus rester un seul carliste. Vous voyez bien que vous ne pouvez rien croire de ce qu'ils vous disent, parce que rien n'est la vérité.

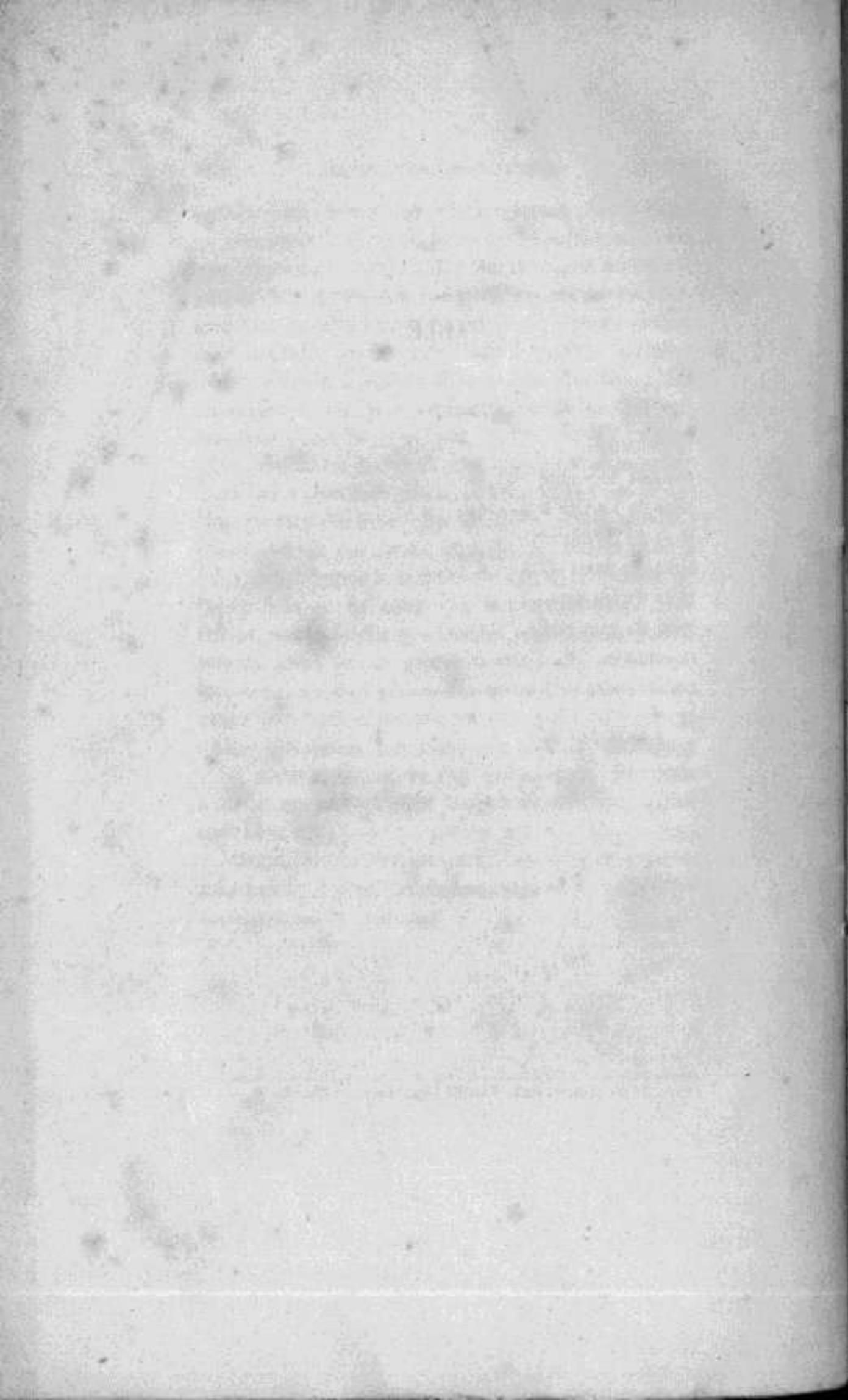
Ici s'arrête le cours des événements. Personne n'ignore ce qui s'est passé jusqu'à aujourd'hui ; à Dieu seul l'avenir.

Malgré vos observations, amis lecteurs, croyez-moi sans haine, et pour vous en convaincre je vous serre cordialement la main.

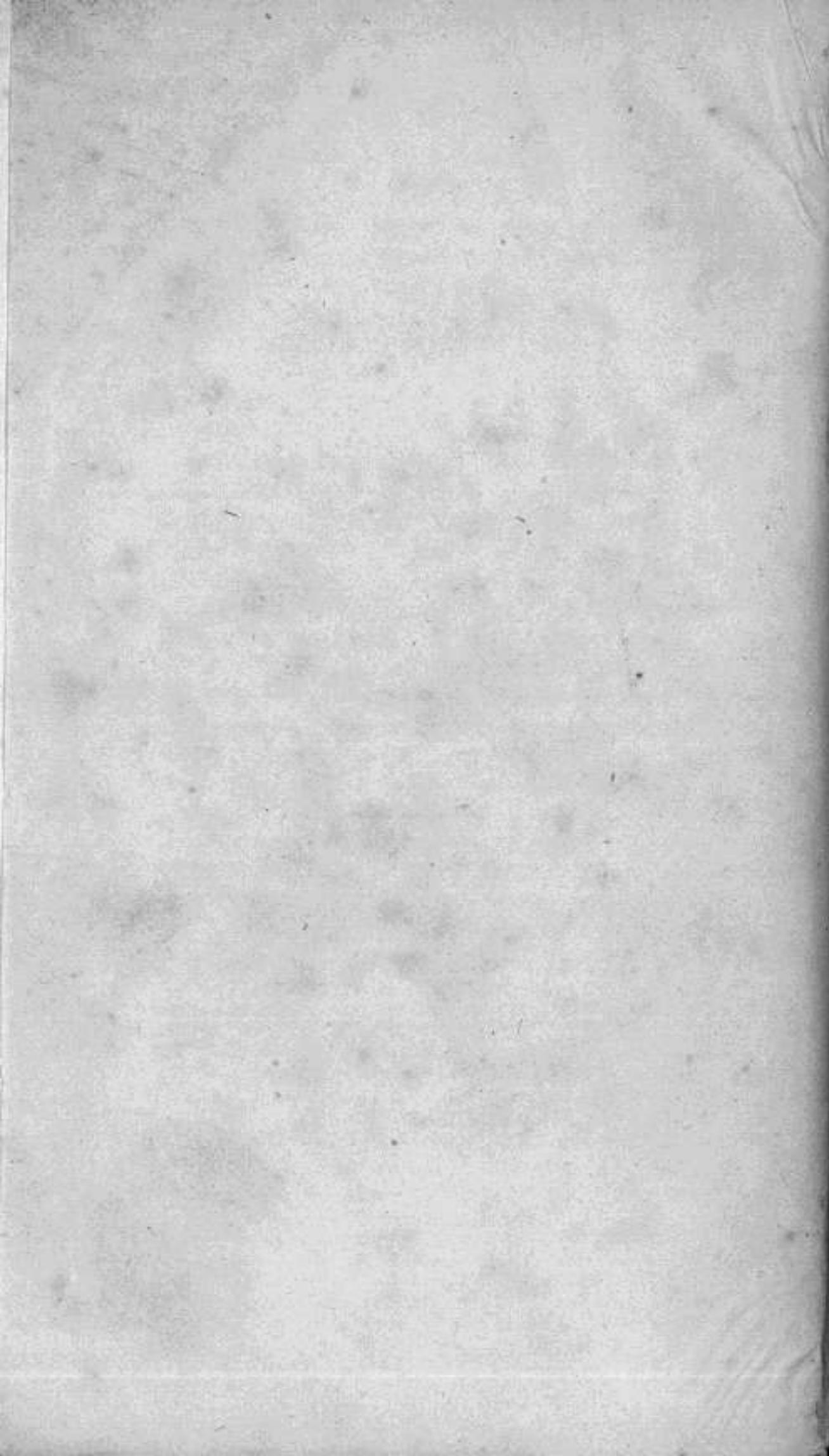
FIN.

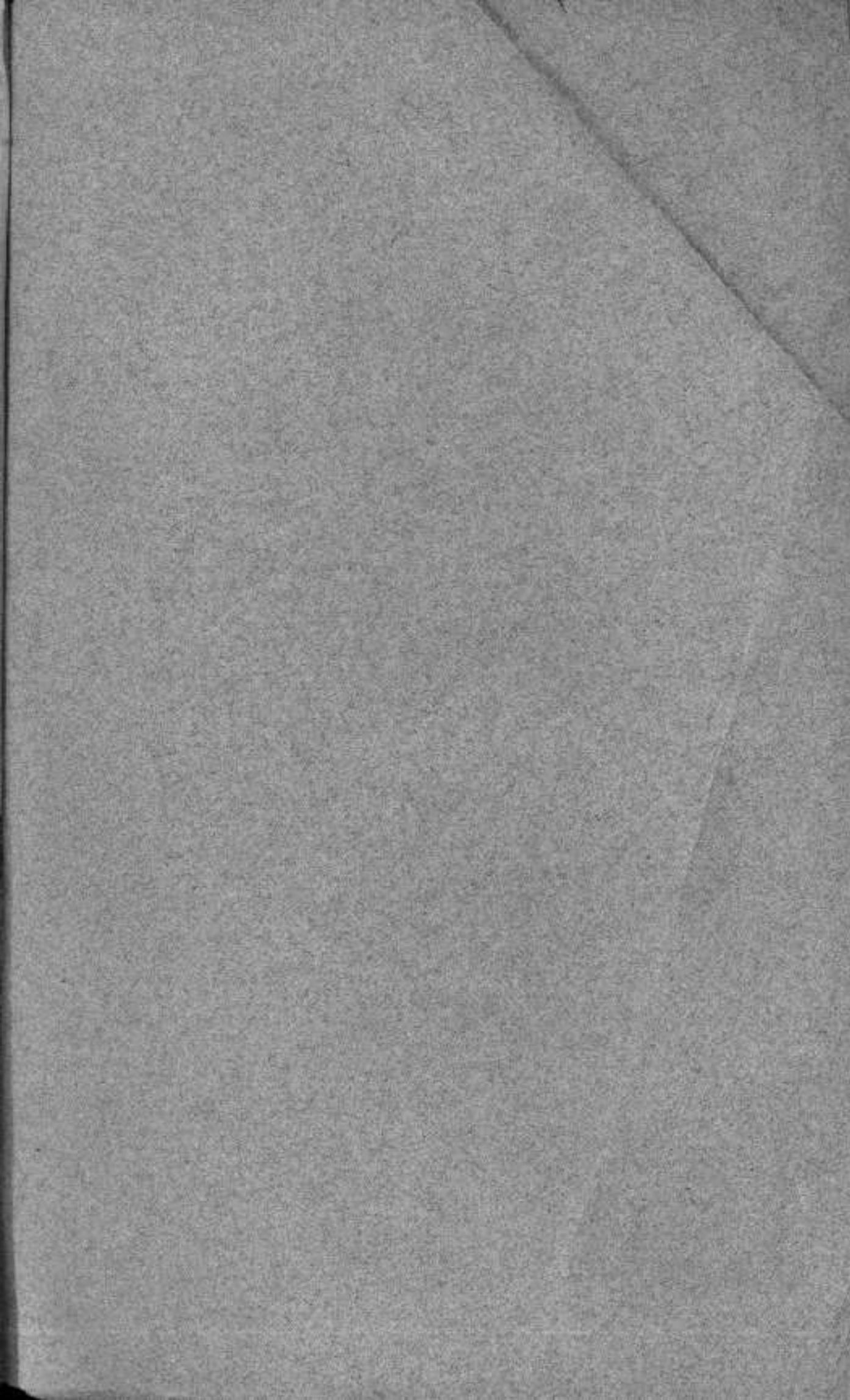
TABLE

Introduction.	I
Mois de décembre 1873.	1
Mois de janvier 1874.	44
Mois de février 1874.	76
Mois de mars 1874.	131
Mois d'avril 1874.	198
Mois de mai 1874.	243
Conclusion.	253
Observations de l'auteur.	272









DU MÊME AUTEUR :

Ce que c'est que Mgr le Comte de Chambord, Don Carlos, la Noblesse et le Clergé, 4^e édition. Prix : 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
Aux Défenseurs de Don Carlos. Prix : 60 c.; franco, 75 c.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Le Capitaine Armand de Riamboy.
A mes Enfants et à la Jeunesse en général.